LA REVUE

LITTÉRATURE, HISTOIRE, ARTS ET SCIENCES

DES DEUX MONDES

1er FÉVRIER 1949

LE NUMÉRO — 192 PAGES — 130 francs

15, rue de l'Université - PARIS

LA REVUE

LITTÉRATURE, HISTOIRE, ARTS ET SCIENCES

DES DEUX MONDES

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

France métropolitaine et Union française, six mois... **1.500 fr.**
Étranger, six mois (12 numéros)......... .. **2.300 fr. français.**
Étranger, un an (24 numéros)............... **4.500 fr. français.**

On s'abonne aux bureaux de **La Revue**, chez les libraires, ainsi que par correspondance adressée 15, rue de l'Université, Paris (7e).

Dans ce dernier cas, prière d'envoyer le montant de l'abonnement par mandat, par chèque postal Paris 5888-40, ou par chèque bancaire au nom de **LA REVUE.**

Pour tout changement d'adresse, prière d'envoyer la somme de 20 francs en timbres-poste, ainsi qu'une ancienne étiquette. Pour toute demande de renseignements, prière de joindre un timbre pour la réponse.

Conformément aux usages actuels, seuls les textes dactylographiés seront examinés. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LES LIVRES

L'AUBE DU CONSULAT, par Jean Thiry ; 1 vol. in-8. Berger-Levrault.

Dans la vie prodigieuse de Bonaparte, les premiers temps du Consulat constituent peut-être l'époque la plus admirable et la plus passionnante. C'est alors que le futur Napoléon a vraiment donné la mesure de son génie, de ses puissantes facultés à la fois d'organisateur civil et de chef militaire. Durant la fin de 1799 et le début de 1800, le premier Consul, avec une étonnante activité, s'applique à doter le pays d'institutions administratives et judiciaires nouvelles, à remettre de l'ordre dans les finances, qui en avaient fortement besoin, à choisir le personnel politique, administratif, judiciaire, nécessaire à cette entreprise, à codifier l'amas de lois et décrets hérités des gouvernements monarchiques et révolutionnaires. Un tel programme aurait suffi à absorber les forces intellectuelles et physiques d'un homme, mais Bonaparte avait à faire face à d'autres tâches : apaiser les passions politiques, liquider la Révolution, pacifier la Vendée encore agitée. Enfin il lui fallait préparer la guerre contre l'étranger, car l'Angleterre et l'Autriche ne désarmaient pas et restaient menaçantes.

M. Jean Thiry, avec une œuvre déjà vaste : *Cambacérès archichancelier de l'Empire*, *le Sénat de Napoléon*, *le Coup d'État du 18 Brumaire* et huit volumes de premier intérêt qui vont de *La Campagne de France* aux *Débuts de la Seconde Restauration*, s'est classé parmi nos meilleurs historiens. Dans ce nouveau livre il expose avec maîtrise l'œuvre de Bonaparte durant la période envisagée. Muni d'une ample et solide documentation, il a tracé pour les quelques mois qui terminent 1799 et ouvrent 1800, un tableau complet, précis et frappant de la France rénovée par la main vigoureuse du premier Consul.

LA PREMIÈRE PILE ATOMIQUE FRANÇAISE

C'est le 15 décembre dernier que la première pile atomique française a commencé à fonctionner dans les installations du fort de Châtillon, récemment aménagées par le Commissariat de l'énergie atomique. Chacun sait qu'un assez grand nombre de piles atomiques de grande puissance sont en marche aux Etats-Unis et au Canada. En Angleterre, l'établissement d'Harwell, aux environs d'Oxford, en possède deux depuis six mois. Il n'y en avait pas jusqu'à présent sur le continent européen de ce côté-ci du rideau de fer. Il est probable que la Russie soviétique n'en est pas dépourvue, car si du côté de la fabrication des bombes atomiques bien des détails essentiels sont restés secrets, le principe des piles est à peu près maintenant du domaine public.

Mais d'abord, qu'entend-on par ces mots un peu mystérieux de pile atomique et d'où vient cette dénomination ? Les piles électriques étaient constituées à l'origine par les rondelles de cuivre et de zinc séparées par une étoffe imbibée d'eau acidulée que Volta avait superposées en 1800. C'est aussi d'une sorte d'empilement que les nouveaux appareils atomiques tirent leur nom, mais leur fonctionnement n'a rien de commun avec celui des piles électriques. Il faut se figurer un bloc de graphite au sein duquel viennent se placer des barres d'uranium ou d'un de ses composés; le graphite peut être remplacé par l'eau lourde, comme c'est le cas pour la pile qui vient de naître à Paris, mais le graphite convient très bien aussi et c'est lui que les Américains ont surtout employé.

Quand on a constitué cette sorte de réseau de graphite et d'uranium et qu'on lui a donné les dimensions et la disposition convenables, le système se met spontanément en route et les réactions qui se produisent atteindraient bientôt une intensité très dangereuse si l'on n'intervenait pas pour les modérer. On peut donc se demander pourquoi les savants n'ont pas découvert cela plus tôt et pourquoi même l'uranium naturel de la terre n'a pas tendance à disparaître spontanément de cette façon. La plus importante des raisons qui s'y opposent vient de l'extrême pureté des matériaux en présence, nécessaire pour la réussite de l'opération. On appelle déjà chimiquement pures des substances qui ne contiennent plus qu'un centième ou un millième de corps étrangers. Pour que l'uranium et le graphite se prêtent au fonctionnement d'une pile atomique il faut que leur pureté soit dix mille fois plus grande, c'est-à-dire que les traces d'impuretés nocives soient réduites à moins de un millionième et c'est naturellement bien loin d'être le cas des minéraux que l'on rencontre dans la nature. Cependant l'ingéniosité des chimistes parvient à réaliser ce tour de force ; ils ont particulièrement bien réussi en France à préparer des matières premières pour la pile possédant largement le degré de pureté requis.

Quand on voit, dans une pile électrique, une lame de zinc plonger dans un liquide acide et subir une corrosion de ce fait, on ne s'étonne pas de trouver là une source de puissance électrique ; mais pour la pile atomique on ne peut pas dire que l'uranium soit attaqué par le graphite ou l'eau lourde. Il n'a même pas besoin de les toucher et peut en être isolé par des lames de métal. Comment donc peut-il, dans ces conditions, s'amorcer une réaction susceptible de se développer avec une telle intensité ? C'est là qu'il faut donner quelques précisions indispensables.

L'uranium partage avec quelques-uns des corps simples les plus lourds la propriété de voir le noyau de son atome se fendre en deux quand il est frappé par un neutron ; mais cette particularité n'appartient qu'à un seul de ses isotopes, celui qui possède le poids atomique 235 et ne représente que moins d'un centième de l'uranium naturel ; il se dégage alors une quantité considérable d'énergie en même temps que sont émis plusieurs nouveaux neutrons susceptibles à leur tour de continuer la même réaction.

Cependant deux conditions doivent être remplies pour que cette déflagration puisse persister et se propager : il faut que ces neutrons soient ralentis et qu'ils n'aillent pas se perdre au loin. Le rôle du graphite et celui de l'eau lourde sont précisément d'y satisfaire.

Quand les conditions convenables sont réalisées, la réaction une fois amorcée se continue d'elle-même et pourrait même s'amplifier dangereusement si l'on n'y mettait bon ordre en introduisant des écrans de cadmium qui arrêtent les neutrons et permettent de maintenir leur dégagement à un niveau convenable. Il se trouve que ce réglage est relativement facile de sorte que l'on reste maître de fixer la puissance de l'appareil au point que l'on désire, entre une valeur très faible et un régime critique où le fonctionnement tendrait à devenir explosif.

En entrant dans le vaste local qui lui est affecté, on aperçoit la pile sous la forme d'un grand cube de béton, qui l'entoure de toutes parts et sert à protéger les opérateurs contre les redoutables rayonnements qu'elle pourra émettre quand elle fonctionnera à son régime normal. Une plaque indique sa date de naissance et le nom de Z O E, qui signifie, puissance très faible (zéro), oxyde d'uranium et eau lourde, pour en désigner les caractéristiques.

La mise en marche effectuée le 15 décembre a consisté à remplir d'eau lourde une cuve qui contient déjà des tubes métalliques remplis d'oxyde d'uranium, puis à enlever les barres de cadmium de sécurité qui s'opposent au démarrage. On peut suivre le dégagement des neutrons sur un oscillographe à l'aide duquel on les compte un à un quand ils ne sont pas trop nombreux ; un vaste tableau de bord, rempli de cadrans et d'indicateurs variés, permet du reste un contrôle parfait de la marche de la pile ; la réaction s'amorce tout doucement et reste bien en main. Pour le début, on se contente d'une très faible puissance afin d'étudier complètement les conditions de fonctionnement de l'appareil ; plus tard, on poussera jusqu'à une dizaine de kilowatts. Une autre pile à graphite, sans eau lourde, et de puissance plus considérable sera construite dans le nouvel emplacement du plateau de Saclay ; elle doit être terminée au cours de 1951. Plus tard encore peut-être, des appareils, tout à fait industriels et comparables à ceux des Américains, trouveront leur emplacement plus loin de Paris.

Les piles anglaises s'appellent, l'une G L E E P (graphite low energy experimental pile), elle a démarré en 1947 et peut développer cent kilowatts d'énergie nucléaire, l'autre B E P O (british experimental pile) et date maintenant de six mois, elle est prévue pour une puissance de plusieurs milliers de kilowatts. Ces deux appareils seront suivis d'autres plus puissants, ils ont été construits à Harwell sous la direction du physicien Cockcroft, un des meilleurs élèves de Lord Rutherford.

Au cours du fonctionnement d'une pile atomique, l'isotope actif 235 disparaît graduellement tandis que ses produits de décomposition s'accumulent dans la masse d'uranium en produisant à la longue un encrassement nuisible. En même temps les neutrons, réagissant sur l'uranium inactif, le transforment finalement en un nouveau corps, le plutonium, avec lequel on peut constituer une bombe atomique.

L'on est donc amené à prévoir un traitement chimique de l'uranium, ainsi altéré, pour en séparer les produits de décomposition formés et pour en retirer le plutonium ; ce sont des opérations extrêmement délicates, parce que la chimie du plutonium a dû être constituée de toutes pièces et n'est encore bien connue que des Américains et parce que toutes les substances, ainsi créées dans l'appareil, sont fortement radio-actives et émettent des rayonnements variés, très dangereux pour ceux qui les manipulent. Ce n'est pas ici le lieu d'insister sur ce point, car, avec l'appareil actuel, le Commissariat à l'énergie atomique n'a aucunement en vue la fabrication d'une bombe à plutonium.

A quoi servira donc la pile de Châtillon, que le Président de la République est allé saluer dans son berceau ? A bien des applications d'une utilité incontestable. Il faudra d'abord se familiariser avec le tempérament de ce nouvel engin, suivre soigneusement sa croissance à partir de ses premiers vagissements et former les ingénieurs spécialisés qui devront plus tard utiliser des appareils du même genre. En France, les physiciens atomistes sont encore assez rares, peut-être leur faudra-t-il un jour devenir aussi nombreux que les électriciens d'aujourd'hui.

Et puis les piles atomiques sont aussi des sortes de fours à neutrons ; dans leur partie centrale ces derniers sont présents en nombre formidable, même dans les petites piles à très faible puissance, et ces corpuscules précieux sont des agents de transmutation très efficaces. A leur contact tous les corps simples

peuvent être transformés en variétés nouvelles radio-actives dont les applications dans les laboratoires et dans la médecine sont innombrables. Au travers des parois protectrices de la pile sont pratiqués des passages étroits dans lesquels on peut enfoncer des pelles à manche très long où sont placées les matières que l'on veut activer ; une expérience classique et très démonstrative consiste à exposer ainsi aux neutrons une lame d'argent qu'on retire après un temps très court et qui présente ensuite très fortement des propriétés radio-actives pendant plusieurs minutes ; mais ce n'est là qu'un exemple entre mille pour mettre en évidence la création d'échantillons nouveaux de corps instables ainsi créés artificiellement avec des caractères très variés. L'appareil de Châtillon pourra fournir aux savants français les substances que jusqu'ici ils étaient obligés de préparer péniblement et en quantités infimes, ou de faire venir de l'étranger avec bien des difficultés ; il contribuera donc efficacement aux progrès de cette science des atomes qui n'est encore qu'à son début.

C'est dans un temps relativement très court que les dirigeants du Commissariat ont franchi cette première étape importante de leur tâche, MM. Dautry, Joliot-Curie, Auger, Francis Perrin et Mme Joliot ont apporté tous leurs soins à cette réalisation pour laquelle le concours de M. Kowarski a été particulièrement précieux en raison de l'expérience qu'il avait acquise au Canada ; une nombreuse équipe de jeunes physiciens a mis au point les diverses parties de la pile qui n'aurait pu être construite sans la participation de l'industrie chimique dont nous avons déjà signalé le rôle si considérable et si heureusement rempli. Si la France ne peut malheureusement en ce moment s'équiper de façon à se placer au premier rang des recherches atomiques, comme le mériterait la nation où la radio-activité naturelle a été découverte et où est née la radio-activité artificielle, du moins évitera-t-elle de se laisser par trop distancer dans ce domaine qui lui doit tant.

MAURICE DE BROGLIE.

LE PÈRE LO

Premier Évêque de Chine

ET LA QUESTION DU CLERGÉ INDIGÈNE

Entre la nomination au Vicariat apostolique de Nankin du P. Lo, Chinois d'origine et religieux de l'Ordre de Saint Dominique, et l'élévation à la dignité cardinalice du R. Père Tien, Chinois lui aussi, et religieux de la Congrégation du Verbe Divin, trois siècles se sont écoulés. C'est beaucoup, si l'on ne tient compte que du temps ; c'est peu, si l'on prend garde à l'importance et à la complexité de la question à résoudre, *celle du clergé indigène.*

Cette question s'est posée officiellement pour la première fois, vers la moitié du dix-septième siècle, lorsque le Saint-Siège décida de donner aux chrétiens de Chine leur premier évêque en la personne du Père Lo. A trois siècles de distance, lorsque nous voyons s'accentuer normalement chaque jour, d'un bout à l'autre de l'Orient, le développement du clergé indigène, et de sa hiérarchie, nous sommes étonnés de constater que les espoirs fondés sur la nomination du Père Lo au Vicariat de Nankin, le 4 janvier 1674, ont été pour ainsi dire sans lendemain, puisque le P. Lo fut à la fois le premier et le dernier évêque indigène en Chine, et qu'il a fallu attendre le jour lointain où le Pape Pie XI, d'heureuse mémoire, en nommerait cinq d'un seul coup, et celui où Sa Sainteté Pie XII choisirait parmi ceux qu'il consacra lui-même un cardinal.

Nous sommes étonnés, dis-je, et cédons volontiers à la tentation de chercher les raisons pour lesquelles le grain de sénevé d'alors a mis tant de temps à devenir un grand arbre et à couvrir tout l'Orient de sa puissante ramure ? Il y a là, à première vue, une énigme qu'on voudrait résoudre, mais qui, disons-le nettement, ne peut pas l'être *a priori* ; ni sous l'empire de préjugés personnels ou collectifs ; ni encore moins en

transposant telles quelles les circonstances d'aujourd'hui au temps où a vécu le P. Lo, étant donné qu'il n'y a pas de comparaison possible, *du point de vue catholique,* entre la Chine d'alors et celle d'aujourd'hui. C'est ce qui ressortira, je l'espère, de la vie même du P. Lo, que je ne me suis résolu à écrire qu'après avoir puisé mes renseignements aux sources les plus authentiques, je veux dire dans les documents officiels conservés aux Archives de la Propagande, et surtout dans la correspondance personnelle du P. Lo. En réalité, c'est le P. Lo lui-même qui nous dira le dernier mot sur cette question du clergé indigène et de sa hiérarchie, telle du moins qu'elle se posait de son temps, dans les circonstances particulières où il a vécu, en collaboration confiante et amicale avec tous ses frères dans l'épiscopat, et avec la presque totalité de ses frères en religion. Le « presque », que j'introduis ici avec précaution, s'éclairera plus tard, lorsque nous parlerons de la consécration épiscopale de ce grand et sympathique missionnaire que fut le P. Lo.

L'APPRENTI MISSIONNAIRE

Le Père Lo est né en Chine au début du dix-septième siècle. Son nom de famille, en chinois, est *Lo-Vuent-tsa,* et son petit nom *Lo-chai.* Son village natal s'appelle *Lo-Kiohiang,* ce qui veut dire « Village de la famille Lo ». Il est situé dans la sous-préfecture de Fogan, et à peu de distance de cette ville, qui appartient à la province de Fokien, et se trouve actuellement dans la circonscription du Vicariat apostolique de Funing. Les habitants de ce village montrent encore aujourd'hui avec orgueil la maison, d'aspect assez misérable, où serait né notre missionnaire.

Nous connaissons avec certitude la date de sa naissance par celle de sa mort. En effet, son successeur au Vicariat de Nankin, alors son vicaire général, le P. Jean François de Léonessa, franciscain, a écrit à la Propagande, quatre mois après la mort du saint prélat, que celui-ci s'était éteint le 27 février 1691, à l'âge de soixante-quinze ans. Il résulte de là qu'il est né en 1616.

On ne peut douter non plus qu'il soit né de parents chinois, du fait que les premiers Européens qui pénétrèrent dans le Fokien furent le P. Angelo Cocchi, dominicain italien, fonda-

teur de la mission de Chine, en 1631, et, deux ans plus tard, en 1633, le P. Jean R. de Morales, dominicain, et le P. Antoine de Santa Maria, franciscain, tous deux Espagnols.

Le P. Lo avait alors dix-sept ans, et était encore païen comme ses parents. Ceux-ci se convertirent-ils dans la suite, sous l'influence de leur fils, comme le firent ses frères et sœurs ? Tout ce que nous savons de sa jeunesse, nous l'avons appris par le P. Cocchi. Lorsqu'en 1633 arrivèrent à Fogan les PP. Morales et de Santa Elia, ils firent la connaissance du jeune Lo, dont ils ne tardèrent pas à apprécier les qualités d'esprit et de cœur. Il est à croire que le P. Cocchi, arrivé deux ans auparavant, et qui connaissait bien le dialecte de Fogan, l'avait déjà initié aux premières notions de la doctrine chrétienne. En tous cas, dès que le P. de Santa Elia, franciscain, fut lui-même familiarisé avec ce dialecte, il profita de la sympathie qu'il inspirait au jeune homme pour entrer en relation plus intime avec lui. Leur amitié date de là, et ne fit que s'accroître avec le temps. En 1634, eut lieu le baptême et c'est à partir de ce moment-là que le jeune Lo, qui avait dix-huit ans, résolut dans son cœur de devenir un jour missionnaire ; d'abandonner son village et sa famille, pour collaborer au ministère de son Père dans le Christ, le P. de Santa Elia ; de le suivre partout, comme l'ombre le corps, ainsi que s'exprime un biographe chinois.

De fait il partagea ses travaux, ses fatigues, ses souffrances, et devint un *apprenti missionnaire,* en attendant que Dieu fît éclore les merveilleuses vertus dont il avait déposé le germe dans son cœur, avec la grâce, au jour de son baptême. Ce jour-là, le P. de Santa Elia lui donna le nom de Grégoire qui était celui du saint Protecteur de la province franciscaine des Philippines.

On ne saurait trop souligner ici le zèle avec lequel ce bon Père franciscain s'appliqua à former l'âme de son ami Grégoire dont il fit, après son baptême, un remarquable catéchiste. Mais ce qu'il y a peut-être de plus remarquable — parce que c'est un phénomène assez rare, non seulement en Chine, mais partout où il y a des hommes, fussent-ils religieux — c'est la fidélité et le désintéressement dont Grégoire Lo fit preuve à l'égard de son Père spirituel, même longtemps après que celui-ci l'eût quitté pour un monde meilleur. En effet, devenu

évêque, il prit soin du tombeau du P. de Santa Elia et le fit restaurer à ses frais.

Il est probable que c'est au début de 1636 — il avait alors vingt ans — que Grégoire Lo accompagna jusqu'à Formose le P. Antonio de Santa Maria, franciscain, et le P. François Diaz, dominicain, qui tous deux se proposaient d'aller jusqu'à Manille entretenir leurs supérieurs respectifs de l'irritante question des Rites chinois. Mais ce projet vraisemblablement n'aboutit pas. L'année suivante, en juillet 1637, nous trouvons en effet Grégoire Lo à Pékin avec le P. de Santa Maria dont il partagea la prison et les mauvais traitements.

Leur calvaire commençait et n'était pas près de finir. Nous ne pouvons les suivre partout où la persécution les poursuivit : à Foochow ; à Tingteu, où tous les missionnaires franciscains et dominicains purent se retrouver un instant, mais pour se disperser presque aussitôt dans les environs, sous la menace d'être arrêtés. Ils ne perdirent d'ailleurs rien pour attendre. Le 21 novembre 1637, ils furent en effet arrêtés, dépouillés, chargés de chaînes et conduits à une lieue de là, dans la prison de Ningtheh. Au bout de vingt-trois jours on les envoya à Macao, où Grégoire Lo demeura, en compagnie du P. de Santa Elia, jusqu'en 1644 et d'où il partit au mois de mai de cette année, toujours avec son Père spirituel, pour Manille. Ils mirent un mois pour y arriver, ayant subi une tempête qui les jeta sur la côte de la Cochinchine. Là, grâce à la prudence du P. de Santa Elia, nous disent les historiens, ils échappèrent à la prison et à la mort. Enfin ils arrivèrent à Manille à la fin de mai 1644.

Les Pères dominicains possédaient déjà, dans la capitale des Philippines, non loin du couvent de Saint-Dominique, le Collège de Saint-Thomas, fondé en 1611, par l'archevêque de Manille, le dominicain Michele de Benavides, en vue d'y créer un centre scientifique à l'usage de tous les jeunes étudiants, dominicains et autres, qui voudraient s'initier aux sciences ecclésiastiques. En 1619, le Pape Paul V concéda au Collège Saint-Thomas, pour dix ans, le droit de conférer les grades, privilège qui fut renouvelé par Urbain VIII en 1629. Finalement le Pape Innocent X, par la Bulle *In supereminenti* du 20 novembre 1645, transforma le Collège Saint-Thomas en Université, une Université qui devint Royale sous Charles IV,

roi d'Espagne, le 17 mars 1785, et Pontificale, sous Léon XIII, le 2 septembre 1902.

Lorsqu'en 1933, nous fîmes la visite canonique de nos maisons des Philippines, nous pûmes voir encore de nos yeux cette vieille Université, où descendit Grégoire Lo à son arrivée à Manille, trois siècles plus tôt, en 1644. Elle avait grand air vraiment. En réalité, elle était un des plus beaux et des plus vénérables monuments de Manille. La guerre vient de la détruire complètement, ainsi que notre vieux couvent de Saint-Dominique où avaient passé et vécu plus ou moins longtemps tous les missionnaires, vicaires apostoliques, apôtres — martyrs — de la Chine et du Tonkin. Quand nous étions à Manille, la Faculté de Droit, avec deux mille étudiants, occupait les bâtiments de cet ancien Collège Saint-Thomas, qu'il ne faut pas confondre avec l'Université actuelle, construite en 1911 seulement, et que la guerre a épargnée. Ces jours-ci, j'ai reçu un télégramme du Provincial des Philippines m'annonçant que celle-ci avait enfin rouvert ses portes et comptait déjà trois mille étudiants, bien qu'on n'ait pu encore jusqu'ici remettre en activité toutes les Facultés d'avant-guerre (1).

C'est donc dans le Collège Saint-Thomas, un an avant que le Pape Innocent X le transformât en Université, que descendit Grégoire Lo. Les Pères du Collège, suivant une coutume qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours, le prirent à leur service pour lui permettre en échange de suivre gratuitement les cours qu'il n'aurait pu fréquenter, faute d'argent.

Un soir, en effet, que nous dînions, à Manille, à la table du Président de la République, Quelson, en 1937, celui-ci évoqua devant nous le temps où, pour pouvoir suivre les cours de l'Université, il servit les Pères professeurs au réfectoire, à midi et le soir, et nous dit combien il était reconnaissant à l'Ordre de Saint Dominique de lui avoir permis d'échapper ainsi aux contraintes de la pauvreté, de poursuivre heureusement ses études, et de pouvoir servir son pays.

Grégoire Lo entra donc au Collège Saint-Thomas en 1644 et y resta trois ans pendant lesquels il apprit l'espagnol, le latin et la philosophie. Certains de ses biographes font remarquer

(1) Actuellement, elle en compte 13.000 (1947-1948). Un de mes derniers actes officiels de Général de l'Ordre a été de nommer docteur *Honoris Causa* de l'Université de Manille, le général Mac Arthur, le vainqueur du Japon.

qu'il brilla plus au Collège par la vertu que par la science. Mais sa vertu fut si éclatante que, tout en admettant que sa science ait eu moins d'éclat, on n'en saurait conclure qu'il en fut dépourvu. Toute sa vie, au contraire, il a fait preuve d'intelligence et de savoir ; nous aurons plus d'une occasion de le démontrer. Mais n'oublions pas qu'il entra au Collège de Saint-Thomas à l'âge de vingt-huit ans ; que rien, dans son éducation première, ne l'avait prédisposé aux études européennes. A peine baptisé, il se fit catéchiste et réussit parfaitement dans cette tâche difficile. Nous pourrons au surplus nous rendre compte par sa correspondance, telle qu'elle est conservée aux Archives de la Propagande, qu'il savait fort bien écrire, soit en espagnol, soit en latin, et ne manquait ni d'esprit ni de savoir, loin de là.

Après trois ans d'études, Lo demanda à entrer dans l'Ordre de Saint Dominique. En principe, les Supérieurs de Manille y consentirent, mais voulurent éprouver cette vocation tardive. Ils confièrent pour cela à Grégoire Lo une mission en Chine, auprès du P. Jean Garcia, dominicain espagnol, qui y résidait depuis 1636, et se trouvait alors à Ting-Chow, dans la Province du Fo-Kien, où il évangélisait les Chinois. Grégoire Lo arriva à Ting-Chow vers 1647, et partagea aussitôt ses travaux et ses dangers.

Déjà, à ce moment-là, ce qui caractérise Grégoire Lo, c'est sa capacité pour ainsi dire illimitée de rendre service, et toutes sortes de services à la Mission. En sa double qualité de Chinois et de laïc, il faisait tous les voyages qui intéressaient directement ou indirectement la diffusion de l'Evangile. C'est ainsi qu'il recueillit des aumônes suffisantes pour permettre au P. Garcia de construire un hospice et une petite église dans la ville de Ting-Chow. Bien plus, il travailla de ses propres mains à la construction de cette église.

L'année précédente, le 1er janvier 1650, Grégoire Lo reçut l'habit à Ting-Chow, des mains du P. Morales, et partit aussitôt pour Manille où il devait faire son noviciat, sous le nom de frère Lopez. C'était alors la coutume d'européaniser les noms des indigènes, non seulement chez les dominicains espagnols, mais dans tous les Ordres religieux. Les biographes qui ont ignoré cette coutume ont cru, en ce qui concerne le P. Lopez, que c'était là son nom de famille, et ont essayé de l'expliquer en le faisant naître d'un père chinois et d'une mère portugaise.

Mais, d'après ce que nous avons établi plus haut, cette explication ne résiste pas à l'analyse des faits.

Aussitôt son noviciat terminé, le 1er janvier 1651, le P. Lo fit sa profession solennelle et commença ses études de théologie, auxquelles il consacra trois ans. Ordonné prêtre le 4 juillet 1654, à l'âge de trente-huit ans, il fut envoyé l'année suivante, en qualité de missionnaire, en Chine, avec quatre autres Pères dominicains.

DU SACERDOCE A L'ÉPISCOPAT

La première chose à noter, si l'on veut bien comprendre la figure historique du P. Lo, c'est que son retour en Chine, en qualité de missionnaire, a coïncidé avec l'invasion de l'Empire Chinois par les Tartares, et la persécution religieuse qui s'en est suivie.

Ce n'est pas pour rien que, pendant plus de vingt ans, c'est-à-dire depuis son baptême, Dieu avait préparé le P. Lo à évangéliser ses compatriotes, et enrichi son âme des dons les plus précieux. A l'école du P. de Santa Maria d'abord, avant son premier départ pour Manille ; puis à celle du P. Garcia, à Ting-Chow, après trois ans d'études au Collège Saint-Thomas, il était devenu un catéchiste merveilleux, ayant acquis l'art difficile de mettre la doctrine chrétienne à la portée des enfants, des catéchumènes et des néophytes ; de traduire pour eux, en langage chinois, les vérités révélées qu'il avait apprises lui-même, au catéchisme, des lèvres de missionnaires familiarisés avec le dialecte de sa province.

D'autre part, il avait partagé les dangers et les souffrances de ces héros de l'Evangile, au cours des persécutions locales et intermittentes dont ils furent l'objet, et dans les longues randonnées qu'il leur fallait faire à pied, par tous les temps, pour soutenir les fidèles, administrer les sacrements et convertir les infidèles. Sa volonté s'était trempée au service de l'action apostolique ; son esprit s'était ouvert et son cœur élargi. Quand il revint en Chine définitivement, après son noviciat et trois ans d'études théologiques, non plus comme simple catéchiste, mais comme prêtre, une magnifique carrière de missionnaire indigène s'ouvrit devant lui. Il s'y engagea résolument, prêt à affronter tous les périls.

En 1655, lorsqu'il débarqua de nouveau dans sa province, celle-ci n'était pas encore envahie par les Tartares, mais ne devait pas tarder à l'être, comme l'étaient déjà les autres. En attendant, le P. Lo, accompagné des quatre nouveaux missionnaires, se mit à l'œuvre avec un enthousiasme juvénile et l'autorité nouvelle que lui conférait le sacerdoce.

Tous ses biographes sont d'accord pour reconnaître qu'il fit merveille. Non seulement il se mit à prêcher et à administrer les sacrements aux néophytes ; mais il évangélisa aussi ceux de ses compatriotes demeurés païens. En deux ans, nous raconte Mgr Tommas Maria Gentili, qui a consulté, pour écrire les *Mémoires d'un Missionnaire dominicain en Chine,* les archives de Manille et celles de la Propagande, le P. Lo baptisa deux mille six cent cinquante adultes, sans parler de leurs enfants qui, à leur tour, reçurent le baptême.

Dans la province de Fokien, et la région de Fogan, non encore envahies, on jouissait alors d'une liberté relative au point de vue religieux. Mais le contrecoup de la lutte qui se livrait sur les côtes, entre les Tartares envahisseurs et les Chinois récalcitrants qui, pour alimenter leur flotte et entretenir la résistance, réquisitionnaient leurs malheureux compatriotes, le contrecoup de cette lutte, disons-nous, se faisait terriblement sentir. Nous pouvons nous faire une idée des souffrances de ces pauvres gens, d'après ce qui s'est passé au cours de la dernière guerre sur les côtes des pays d'Europe qui furent envahis.

Alors le P. Lo se montra vraiment à la hauteur des événements douloureux dont souffrait son pays. Avec un zèle infatigable, il parcourut à pied, en habit chinois, non seulement sa province, mais encore les dix provinces de l'Empire où, sous le joug des Tartares, sévissait le plus violemment la persécution. Partout il usait de sa langue maternelle pour répandre l'Evangile. Grâce à des mots chinois, bien compris de ses compatriotes, il les familiarisait peu à peu avec une doctrine de vie si éloignée, dans ses conceptions et son langage abstrait, de leurs habitudes d'esprit. On saisit là sur le vif la nécessité, pour un grand pays comme la Chine, d'avoir un clergé indigène qui, du moins sous ce rapport, a plus de chance d'être agréé et compris de ses compatriotes que les étrangers les plus qualifiés et les mieux préparés à leur mission apostolique.

Mais n'anticipons pas, et surtout n'oublions pas que nous ne sommes, avec le P. Lo, qu'à la moitié du dix-septième siècle, et que, pas plus aujourd'hui qu'à ce moment-là, on ne peut sans danger, à propos du clergé indigène, confondre la question de droit avec la question de fait, autrement dit les désirs les plus légitimes avec la réalité. En fait, le P. Lo a démontré par son expérience personnelle ce qu'un prêtre indigène, bien formé par ses maîtres, riche de qualités d'esprit et de cœur, et qui, en même temps qu'il était un apôtre incomparable, était aussi un saint, était capable de faire au service de Dieu et des âmes.

Le P. Ferdinand Navarrete, dominicain espagnol, qui a été mêlé de très près aux affaires du P. Lo, nous raconte en effet, dans une relation envoyée au Secrétaire de la Propagande, que, pendant les trente mois que ce vaillant missionnaire mit à parcourir les six grandes provinces de la Chine, non seulement il affermit les fidèles dans leur foi, arracha à l'apostasie les chrétiens qui avaient succombé sous l'empire de la crainte ou de la violence, mais qu'il convertit une multitude d'infidèles, et donna le baptême à plus de 2.500 idolâtres.

En pleine persécution et grâce à la liberté de mouvement et de langage dont il jouissait en sa qualité d'indigène, le P. Lo se fit un devoir de charité de soutenir ses frères en religion avec lesquels d'ailleurs, dans les intervalles d'apaisement, il entretenait les relations les plus cordiales. L'année 1664, qui fut celle où la persécution atteignit son plus haut point de violence, le zèle du P. Lo ne se ralentit pas, au contraire. Il se fit d'autant plus éclatant que le P. de Morales venait de mourir, et que le P. Lo, qui l'aimait, eut à cœur de compenser sa perte en se dédoublant personnellement.

La sainteté de notre missionnaire était déjà connue partout à cette date et elle était si populaire, nous dit-on, que même les « possédés » venaient à lui pour qu'il les délivrât du démon, à la seule invocation du nom de Jésus, ou par un simple signe de croix. Les païens aussi le respectaient ; les fidèles le considéraient comme leur apôtre et leur père, et les missionnaires de tous ordres — dominicains, franciscains, jésuites, prêtres des missions étrangères — se faisaient un honneur de son amitié. Il n'était peut-être pas un chrétien en Chine, remarquent ses biographes, à qui il n'ait rendu service. Et le P. Navarrete ajoute qu'en la seule année 1666, le P. Lo attira

à la foi une centaine de Chinois dans la région de Fokien, et 557 dans une île située à sept lieues du continent.

Bref, la renommée du P. Lo qui, jusque-là, s'étendait à toute la Chine, finit par traverser les frontières, et parvint jusqu'à Rome. A partir de ce moment-là, des changements profonds vont bouleverser la vie du P. Lo. Sans doute, il restera jusqu'à sa mort un bon ouvrier de l'Evangile, le saint religieux et l'infatigable missionnaire qu'il a toujours été depuis vingt ans, préoccupé avant tout de gagner les âmes à Jésus-Christ ; mais, au lieu de combattre dans le rang, en simple soldat du Christ, il va devenir un des chefs les plus vénérés de l'Episcopat, en Chine ; un des plus dévoués à la cause de l'Eglise ; un des plus clairvoyants et des plus écoutés à Rome même, surtout lorsqu'il abordera, à la fin de sa vie, après une longue expérience du gouvernement et de l'administration de son immense Vicariat de Nankin, la question du clergé indigène et de ses rapports avec les missionnaires d'Europe pour évangéliser son pays.

MGR LO, PREMIER ÉVÊQUE DE CHINE

Pour mettre un peu de clarté dans cette question délicate qui, au premier abord, paraît si embrouillée, et se pose pour la première fois avec l'élévation du P. Lo à l'épiscopat, nous allons essayer de répondre brièvement, mais sans détour, à l'aide de documents indiscutables, aux trois questions suivantes :

1° Qui d'abord a informé Rome de l'existence et de l'admirable activité missionnaire du P. Lo, et l'a proposé à la Propagande pour l'épiscopat ?

2° Pourquoi le P. Lo, nommé évêque et Vicaire apostolique de Nankin, à la suite de ces informations, a-t-il rencontré tant d'obstacles à sa consécration épiscopale de la part du Provincial et des Pères dominicains de Manille ?

3° Pourquoi le P. Lo, tel un météore traversant le ciel de la Chine, a-t-il été à la fois le premier et le seul évêque indigène de son temps, sans coadjuteur et successeur indigène ?

A la première question, nous répondrons d'un mot : ce sont d'une part les Vicaires apostoliques de la Chine à cette époque, et parmi eux, surtout, Mgr Pallu, l'un des fondateurs des Missions étrangères de Paris, alors évêque d'Héliopolis ; et

d'autre part les Pères dominicains de Manille, appuyés par le Général de l'Ordre de Saint Dominique, en personne, ou plus précisément en la personne du fameux canoniste Passerini, momentanément Vicaire général.

Selon le *Petit Messager de Ning-Po* (mai 1924), Mgr Pallu, et le P. Ferdinand Navarrete, dominicain espagnol, qui faisait le voyage de Manille à Rome en contournant toute l'Afrique pour aller entretenir la Propagande de la question des Rites chinois, se seraient rencontrés à Fort-Dauphin, et, dans de longs entretiens, auraient échangé leurs vues sur l'état des missions en Chine et les moyens d'en assurer le maintien et la prospérité.

Naturellement ils parlèrent du P. Lo. Le P. Navarrete avait eu l'occasion de connaître personnellement celui-ci à Manille, et, comme Mgr Pallu, retiré au Siam pendant la persécution des Tartares, il en avait entendu dire, depuis son retour en Chine, le plus grand bien. Ce qui est certain, c'est que, cette année même, le 3 août 1671, Mgr Pallu écrivit une lettre aux cardinaux de la Propagande, dans laquelle, sous forme de *post-scriptum,* il leur proposa le P. Lo comme le missionnaire « le plus apte à remplir la charge épiscopale », tout en se réservant, dès son arrivée au Siam, de le faire venir près de lui pour mieux le connaître personnellement. Cela fait, il écrira de nouveau à la Propagande et lui communiquera ses impressions définitives à ce sujet.

Deux ans après, le P. Navarrete, dominicain, arrivé à Rome pour traiter avec la Propagande la question des Rites chinois, adressait au Secrétaire de la Sacrée Congrégation, le 29 août 1673, un rapport dans lequel, à propos du P. Lopez, il abordait la question générale du clergé indigène. Toute la première partie de cette lettre, qui est fort longue, est consacrée à l'histoire du P. Lo, que nous connaissons déjà, depuis sa naissance jusqu'au départ du P. Navarrete pour Rome. C'est un éloge sans réserve de ce saint religieux et de ce grand missionnaire, que ses frères en religion aiment et admirent, et aussi tous ceux qui l'ont approché. Les trois Pères Jésuites que le P. Navarrete a rencontré à Pékin et qui connaissent le P. Lo, lui ont dit combien ils félicitaient son Ordre d'avoir accueilli si fraternellement ce premier religieux et ce premier prêtre indigène, et qu'il serait à souhaiter qu'il y en eût beaucoup de cette qualité. Mgr Pallu,

qu'il a rencontré au cours de son voyage, est aussi du même avis et pense, comme le P. Navarrete lui-même, qu'il conviendrait de le nommer évêque pour trois raisons : d'abord à cause de ses mérites personnels ; puis dans l'intérêt des fidèles auxquels il pourrait administrer le sacrement de confirmation pendant la persécution ; et enfin, durant l'absence forcée des Vicaires apostoliques et l'expulsion de tous les missionnaires étrangers, il pourrait ordonner des prêtres qui l'aideraient et pourraient, comme lui, en sa qualité d'indigène, parcourir tout le pays.

Ces trois témoignages — celui de Mgr Pallu, celui du P. Navarrete, dominicain de la province de Manille, et celui du Vicaire général de l'Ordre — prouvent avec évidence qu'à l'origine, bien loin d'avoir nourri je ne sais quelle prévention contre le clergé indigène, ce sont au contraire les vieux missionnaires de la Chine, séculiers et réguliers, qui, les premiers, en ont eu l'idée.

Un an à peine après la nomination du P. Lo au Vicariat apostolique de Nankin, le 5 avril 1674, la Propagande, sur l'initiative de Mgr Pallu, s'occupait déjà de lui trouver un successeur indigène, en tenant compte toutefois de la Constitution d'Alexandre VI, et à condition que les candidats présentés par les Vicaires apostoliques fussent capables de remplir cette charge.

Vers la même époque, Mgr Pallu vint à Rome et présenta à la S. Congrégation un nouveau rapport sur les missions de Chine, insistant particulièrement sur le clergé indigène. « La consécration de ces évêques indigènes, disait-il, est de la plus grande importance pour le développement de ces missions. Les néophytes pourront être confirmés, et les chrétiens comme les gentils verront en quelle estime l'Eglise tient leur race, et que les missionnaires ne sont animés à leur égard d'aucune passion politique. » Mgr Pallu demande à la S. Congrégation la création de quatre évêques indigènes pour le Tonkin, deux pour la Cochinchine et le Cambodge, six pour la Chine, avec un Vicaire apostolique européen, une sorte de Primat qui aurait juridiction sur les évêques de son propre territoire.

En présence de textes aussi clairs et d'une attitude si favorable à la création non seulement du clergé indigène, mais de sa hiérarchie, il est permis de se demander pourquoi Mgr Lo,

qui fut le premier évêque indigène, n'eut pas, en fait, de successeur chinois, mais un Père franciscain, le P. de Leonessa, choisi par lui ? Avant de répondre à cette question, il nous faut d'abord parler de la nomination de Mgr Lo au Vicariat de Nankin ; puis des difficultés quasi insurmontables que rencontra sa consécration épiscopale de la part des Pères dominicains de Manille et du P. Calderon, Provincial, en particulier. Une fois le terrain ainsi déblayé, les malentendus dissipés, la question du successeur de Mgr Lo, ou plutôt la réponse à cette question, ne souffrira plus de difficulté. Mgr Lo lui-même nous la fournira, sans qu'il soit nécessaire de recourir à d'autres témoignages plus ou moins intéressés dans cette affaire.

C'est le 4 janvier 1674 que Sa Sainteté le Pape Clément X agréa avec grande satisfaction la proposition de la Propagande et expédia la Bulle *Super Cathedram* dans laquelle, après avoir fait allusion aux recommandations de hauts personnages et aux mérites personnels du candidat, le Pape nommait le P. Lopez évêque de Basilinopolis, Vicaire apostolique de Nankin, et des provinces de Shongtung, Shansi, Cehili, Honom, Shensi et Corée. En même temps, Clément X, comme marque particulière d'affection, lui envoyait un pectoral précieux et un anneau béni par lui.

Disons tout de suite qu'à l'annonce de cette nouvelle, au cours de l'année 1667 — il fallait en ce temps-là plus d'une année pour porter une lettre de Rome en Chine — le bon P. Lo fut surpris et confus. En toute humilité, il écrivit au Pape qu'il se sentait indigne d'un pareil honneur, et incapable d'assumer une pareille charge. Rien ne l'y avait préparé ; sa science théologique était courte, et il craignait que les Portugais, en vertu de la bulle d'Alexandre VI du 14 mai 1493, qui assurait leur influence en Chine, ne vissent pas d'un bon œil la nomination d'un évêque nommé sans leur agrément, et qui, en sa qualité de Chinois, pourrait paralyser ou combattre leur influence commerciale et politique sur son pays. Ces détails sur le refus du P. Lo sont tirés de la délibération des cardinaux de la Propagande du 29 août 1678, qui, à leur tour, repoussèrent le refus du P. Lo. Peu après, à la date du 12 octobre 1679 — entre temps Clément X était mort — le Pape Innocent XI expédia les lettres apostoliques *Cum ne te super* obligeant le P. Lo à accepter définitivement l'épiscopat. Le P. Lo eut connaissance de cette décision du Souverain Pontife au mois de décembre 1681, en même

temps que de l'obligation qui lui était faite par le P. Général, au nom de la S. Congrégation, d'accepter cette nomination, ce que fit le P. Lo, cette fois, avec empressement, par obéissance.

Au mois de mars 1683, il s'embarquait pour Manille, où jadis il avait fait son noviciat, ses études, reçu le sacerdoce. Malheureusement, cette fois, il fut très mal reçu par son Provincial et un an plus tard, après avoir subi les pires épreuves, il dut s'enfuir de Manille en secret sans avoir pu y être consacré.

Que s'était-il donc passé ? Nous ne l'aurions probablement jamais su avec exactitude si Mgr Lo lui-même, dans une longue lettre adressée à la S. Congrégation — lettre douloureuse, mais lumineuse — ne nous l'avait raconté minutieusement. Cette lettre, datée de Manille le troisième jour des Ides de juin 1684, écrite en latin et signée par Mgr Lo, avant sa consécration, se trouve aux archives de la Propagande. Elle semble avoir échappé, sinon à la connaissance, du moins à l'attention de ceux qui ont essayé d'expliquer cet épisode vraiment dramatique de la vie du P. Lo. C'est pourquoi sans doute leurs explications demeurent si vagues et si peu concordantes.

Cependant le récit du P. Lo est d'une clarté qui ne laisse rien à désirer. On y voit qu'à cette époque un grave dissentiment s'était élevé entre les dominicains de Manille et les Pères de la Compagnie, au sujet de la trop fameuse question des Rites chinois. Le P. Lo, qui était Chinois et pouvait bien aussi avoir son mot à dire dans cette question, venait précisément d'écrire un opuscule dans lequel il déclarait qu'il n'approuvait ni toutes les idées de ses frères en religion, ni toutes celles des jésuites sur la question des Rites chinois, mais tentait courageusement de les concilier. Naturellement cette manière de voir ne plut ni aux uns ni aux autres. Les dominicains de Manille, avertis, mais en réalité mal informés, crurent tout simplement que le P. Lo les lâchait pour se rallier à l'opinion de leurs adversaires, ce qui était manifestement faux. *Inde iræ...*

Toute l'explication du mauvais accueil que le P. Lo a reçu, en arrivant à Manille, est là. La question du clergé indigène n'eut absolument rien à voir avec celle des Rites chinois. Jusqu'alors, le P. Lo était *persona grata* à Manille et dans toute la province dominicaine des Philippines ; on lui eût fait fête, et probablement une fête magnifique, s'il ne se fût agi que de le consacrer évêque. Mais, après l'*Opuscule sur les Rites chinois*,

où l'on crut, à tort d'ailleurs, qu'il avait carrément pris position en faveur des Pères de la Compagnie contre les Pères de sa Province, il fut accueilli et traité par ceux-ci en renégat, en traître, en ennemi de sa province. Le provincial lui posa le dilemne suivant : ou renoncer à l'épiscopat et ne plus retourner en Chine ; ou quitter l'Ordre. Mais le saint Mgr Lo ne pouvait renoncer à l'épiscopat après l'obligation que le Pape et le Général de son Ordre lui avaient faite de l'accepter ; et il n'avait aucune raison de quitter son Ordre qui avait pris lui-même l'initiative de poser sa candidature à l'épiscopat. Mieux valait laisser passer l'orage, et essayer de quitter au plus tôt Manille où l'on refusait de le consacrer, pour aller se faire sacrer en Chine.

Chose curieuse, le secours lui vint de là où on l'aurait le moins attendu, c'est-à-dire de l'autorité royale. De guerre lasse, Mgr Lo s'adressa en effet au Tribunal royal de Manille, et un juge de ce tribunal, prenant sa cause en main, le fit d'abord passer dans un couvent des Augustins, puis l'aida à s'enfuir en Chine. Arrivé à Fogan, au début de novembre 1684, le P. Lo se dirigea vers Moyang, où habitait Mgr Pallu. Mais il était dit que le pauvre Père porterait sa croix jusqu'au bout. En arrivant à Moyang, où il espérait être consacré par Mgr Pallu, il apprit que celui-ci était mort deux jours avant son arrivée. Heureusement, il reçut peu après un mot de Mgr della Chiesa, coadjuteur et successeur de Mgr Pallu, lui demandant de venir à Canton où, en vertu d'un Bref spécial, reçu du Pape, il le consacrerait. Le sacre eut lieu le 8 avril 1685.

Mgr Lo, nommé évêque le 4 janvier 1674, à l'âge de cinquante-huit ans, a donc dû attendre onze ans avant d'être consacré, onze ans d'épreuves de toutes sortes, supportées avec un courage héroïque et une charité fraternelle toujours égale à elle-même. On a l'impression, en parcourant avec lui son calvaire, que, du point de vue surnaturel, une grande question était alors engagée qui mettrait beaucoup de temps à aboutir, parce que, de loi ordinaire, dans le Royaume de Dieu, la grâce, pas plus que la nature, ne fait de sauts : *non facit saltus*. C'est à ce point de vue que nous devons nous placer, et non à celui de nos ignorances, de nos préjugés ou de nos impatiences, si nous voulons comprendre les raisons pour lesquelles les souffrances et les vertus du P. Lo ont mis deux siècles pour germer et porter leurs fruits. Dans le plan de Dieu, la question du clergé indigène

ne pouvait être l'effet d'une génération spontanée. Parce que l'évangélisation et le salut de millions d'âmes seraient un jour liés à la création et à l'organisation d'un tel clergé, celui-ci devait subir la loi des grands organismes, et, semblable au grain de blé, mourir en terre, germer, mûrir avant de porter les fruits que nous admirons tous aujourd'hui, et qui, demain, seront plus merveilleux encore et s'étendront, nous l'espérons, à toute la Chine, si ceux qui ont la responsabilité actuelle ou future d'un tel développement consentent à se soumettre à l'épreuve du temps, et ne pas devancer l'heure de Dieu.

***

Le premier geste du nouvel évêque fut d'ordonner prêtres trois jésuites indigènes, malheureusement trop âgés : le plus jeune avait déjà au moins soixante ans.

En vertu du privilège de 1639 accordé aux missionnaires de l'Extrême-Orient, confirmé par Alexandre VI et renouvelé plusieurs fois depuis, il suffisait, pour devenir prêtre, que les candidats indigènes au sacerdoce connussent assez le latin pour pouvoir lire le canon de la messe, et les formules sacramentelles, sans même en pénétrer le sens. « *Licet idioma latinum non intelligent... dummodo illud legere sciverint* » : telle était la législation de l'Eglise en Chine.

Ce n'était pas beaucoup demander. Cependant, dans l'état d'invasion et de désorganisation où était la Chine à ce moment-là, il parut à l'expérience que c'était encore trop. C'est pourquoi Mgr Lo lui-même, qui avait fondé tant d'espérances, non certes sur ses propres mérites, mais sur le choix d'un indigène fait par l'Eglise en sa personne pour l'élever à la dignité épiscopale, écrivit peu de temps après sa consécration à la Propagande pour demander deux choses : d'abord de ne rien précipiter dans la création du clergé indigène : *non precipitanter, sed lente* ; puis de se montrer très condescendants à l'égard de ses compatriotes qui préfèrent aux mesures trop rigoureuses qui emprisonnent les consciences et font plus de mal que de bien, leurs adoucissements.

Tout cela pour en arriver, peu de temps après — comme d'ailleurs Mgr della Chiesa lui-même, le successeur de Mgr Pallu — à demander à la S. Congrégation l'autorisation

d'ordonner douze indigènes, non en latin, mais en langue chinoise, et même de conférer la tonsure et les ordres mineurs à quelques lettrés mariés, mais qui, une fois veufs, entreraient dans l'Eglise. Cette double demande en dit long sur les difficultés du recrutement des candidats au sacerdoce, à cette époque.

La Congrégation refusa naturellement, et pria les deux évêques de ne plus renouveler de pareilles demandes.

Peu à peu le saint Mgr Lo se rendit aux leçons de l'expérience. Mûri par elle, et sans rien perdre de ses espérances pour l'avenir du clergé indigène, il reconnut loyalement, qu'en dehors de la question du latin, il y avait encore d'autres empêchements au recrutement du clergé indigène, dont on ne viendrait à bout qu'avec le temps et une formation appropriée. Nos jeunes gens, écrivait-il, même ceux qui seraient capables de lire et d'apprendre le latin, ne sont pas en état de garder la chasteté. Le mieux est de prendre des adultes, des catéchistes éprouvés, de vieux lettrés, qui ont l'expérience de la vie et que leur âge protège contre les passions.

Mais où les trouver ? Voici une des dernières lettres de Mgr Lo aux cardinaux de la Propagande sur ce sujet brûlant, et qui fait voir, en pleine lumière, la belle âme sacerdotale et la haute sagesse de ce premier évêque de Chine qui rêve pour son pays d'un clergé indigène qui, un jour, le convertira, ou du moins fera une ample moisson d'âmes, mais qui, en attendant, demande le maintien, et l'accroissement d'une collaboration étroite entre tous les missionnaires, d'où qu'ils viennent, du dehors ou du dedans. Ecoutez cet émouvant appel, digne des premiers Pères de l'Eglise : « Si vos Eminences doivent conserver et augmenter nos Missions — ce dont je suis entièrement convaincu — je les supplie de faire l'impossible non seulement pour maintenir en Chine tous les missionnaires européens qui y sont déjà, mais pour en augmenter le nombre. Dans les circonstances actuelles, il nous est très difficile de trouver des indigènes dignes du sacerdoce, en Chine. Malgré l'expérience et la connaissance que j'ai du pays, je n'en ai pu trouver que trois. Quelques autres, sur lesquels j'avais fondé quelque espoir, m'ont finalement fait défaut.

« Et encore, continue Mgr Lo, quand je parle de prêtres, j'entends parler ici des religieux. Car, pour le moment, la Chine

n'est pas en état de fournir des clercs séculiers indigènes, destinés à vivre isolés dans l'exercice de leur ministère. Même s'ils le voulaient, ils ne le pourraient pas, et il s'ensuivrait beaucoup d'inconvénients, dont le principal est que les évêques ne pourraient s'occuper d'eux, ni les diriger comme il convient. »

Voilà ce que pensait alors, de la possibilité d'un clergé séculier indigène, dans son pays d'origine, le premier évêque chinois qui, depuis tant d'années déjà, s'y adonnait à l'apostolat, et savait à quoi s'en tenir sur les difficultés d'un recrutement sacerdotal parmi ses concitoyens.

Mais de ce que Mgr Lo estimait que, *pour le moment*, le recrutement et la formation d'un clergé indigène n'était pas possible en Chine, il ne s'ensuit pas que sur ce point il désespérât de l'avenir. Tout, dans son caractère et dans sa vie, tant sa foi était éclairée et vive, nous autorise au contraire à penser qu'il était sûr qu'un jour, à la faveur de nouvelles circonstances et à l'heure de la Providence, prêtres réguliers et séculiers se prêteraient main forte pour travailler à la conversion de cet immense Empire.

Que dirait-il aujourd'hui, s'il revenait parmi nous et pouvait voir l'Eglise de Chine avec ses deux millions et demi de catholiques, ses écoles, ses séminaires, ses prêtres, ses évêques et son cardinal !

Il se réjouirait avec nous de ce succès ; mais, bien loin d'accuser les anciens missionnaires de n'avoir pas su s'y prendre pour hâter un pareil événement, il s'étonnerait moins que nous, ou que certains d'entre nous, qu'il ait fallu deux siècles de labeur et de souffrances indicibles, supportées en commun, pour en arriver là. Car l'expérience, et une expérience douloureuse, lui avait appris que rien de grand ne s'improvise ici-bas, et il savait par l'histoire que l'Eglise elle-même a mis des siècles pour asseoir définitivement, en Occident, le royaume de Dieu. Surtout il n'accepterait jamais qu'on dise, tant il était humble, bien que ce soit la vérité même, que c'est lui le premier, par ses souffrances, ses vertus, sa prédication, la sainteté de sa vie, qui a semé le bon grain d'où devait sortir ce grand arbre !

Il mourut en odeur de sainteté le 27 février 1691, à l'âge de soixante-quinze ans.

Voici ce qu'a écrit de lui, au lendemain de sa mort, l'évêque

d'Argos, Mgr della Chiesa, de l'Ordre de Saint François : « Le 27 février, après une longue maladie, supportée avec une patience admirable, est mort saintement le très illustre Seigneur, frère Grégoire Lopez, évêque de Basilée et Vicaire apostolique. On ne saurait raconter en peu de mots ses grands travaux, ni les immenses services qu'il a rendus à cette mission ; ni son fidèle attachement au saint Ordre des Frères Prêcheurs, dont il faisait depuis longtemps partie. Nous devons, en vérité, nous réjouir dans le Seigneur de ce que le Ciel a déjà couronné cet évêque, le premier de sa nation qui ait été revêtu de cette dignité, prélat si éminent que l'on peut à peine lui trouver un égal dans l'espace de plusieurs siècles... Nous avons des raisons de croire que Dieu, dans le ciel, l'a déjà glorifié. Quant à moi, je ne saurais trop honorer sa mémoire, et ne doute pas que tous les missionnaires, voire tous les chrétiens, ne conservent à jamais à son égard les sentiments de vénération qu'il m'inspire. »

Il me semble qu'après ce témoignage si émouvant de quelqu'un qui a connu et vu de près Mgr Lo, il n'y ait plus rien à dire. Je demande cependant la permission d'ajouter un mot à l'adresse de tous ceux qui se réjouissent aujourd'hui à juste titre de voir introduire la hiérarchie en Chine, et s'émerveillent à ce spectacle. Qu'ils n'oublient pas qu'aux yeux de Dieu le temps ne compte pas, et que rien de grand, de durable, de fécond ne s'improvise ; que, dans la vigne du Seigneur, pour la bien cultiver, tous les ouvriers sont admis de la première à la onzième heure, et que leur collaboration est voulue de Dieu ; que, malgré les apparences, il n'y a aucune solution de continuité dans les œuvres que Dieu bénit depuis le jour où elles éclosent jusqu'à celui où elles s'épanouissent.

C'est bien, encore une fois, de se réjouir au spectacle d'une si belle moisson d'âmes. Mais il n'y aurait pas de moisson, s'il n'y avait eu des semailles, et le bourgeon n'aurait pas à la longue produit cent pour un, si le P. Lo et nos missionnaires ne l'avaient semé, et n'avaient, pendant des siècles, fécondé le sol chinois de leur parole, de leurs exemples, de leur sueur et de leur sang.

St. M. GILLET,
Ancien Maître général des Dominicains,
Archevêque de Nicée.

RETOUR A JALNA

PREMIÈRE PARTIE

I

Depuis plus de quatre ans, Maurice Whiteoak avait quitté son pays natal et, aujourd'hui, il se trouvait de nouveau à l'intérieur de ses frontières. Il avait autrefois fait la traversée d'Halifax à Cobh sur un paquebot. Il était revenu en avion et sur un bateau de guerre, en passant par le Portugal et New-York, et souriait en songeant à la façon dont ces quatre années en Irlande l'avaient transformé. Il n'était plus, se disait-il, la même personne que l'enfant de treize ans qui était parti vivre chez Cousin Dermot Court.

Maurice avait eu terriblement le mal du pays durant sa première nuit en Irlande, mais le lendemain avait été chaud et ensoleillé ; Dermot lui avait montré les pelouses unies comme des greens de golf, les ifs taillés en silhouettes fantaisistes, la maison des gardiens enfouie sous le lierre, le grand pré où paissaient les juments et leurs poulains. Plus tard Maurice était parti tout seul, avait traversé des champs d'un vert bleuté et gravi une colline d'où l'on apercevait la mer. Tout cela était tellement différent de son pays.

A la fin de ce premier été en Irlande, la guerre avait éclaté. Elle durait maintenant depuis quatre ans. Malgré toutes les lettres qu'il recevait de chez lui, Maurice s'était senti très loin de la guerre, comme Cousin Dermot s'en sentait très loin. Même quand son père et ses oncles eurent traversé l'Atlantique pour aller se battre, même lorsqu'il eut appris que son père était prisonnier en Allemagne, il s'était senti étranger à la guerre et avait continué à mener la même vie tranquille entre son précepteur et le vieillard.

Maintenant Dermot Court était mort et le jeune Maurice Whiteoak sur le chemin du retour.

De nouveau il songea à la transformation accomplie en lui. Il avait quitté sa maison habillé en petit garçon. Il revenait avec des vêtements d'homme. Il s'efforçait d'éprouver le détachement du voyageur blasé, de l'homme qui est allé à l'étranger et n'ignore rien de la vie. Mais à mesure que le train se rapprochait de la ville, un frisson le parcourait et sa bouche devenait brusquement sèche. Qui trouverait-il à la gare au devant de lui ? Pas son père, car son père était toujours prisonnier en Allemagne. Peut-être sa mère serait-elle venue ? En pensant à elle son cœur se mit à battre plus vite. Il sautait dans sa poitrine comme un objet indépendant, emprisonné là. Le visage de sa mère apparut à Maurice tel qu'il l'avait vu au moment où ils s'étaient quittés voilà plus de quatre ans. Elle tenait ses bras collés à son corps comme pour les empêcher de toutes ses forces de s'accrocher à son fils, mais ses yeux s'étaient attachés à lui pleins d'angoisse. Elle avait eu peur de ne jamais le revoir. Aujourd'hui il éprouvait un sentiment aigu de jalousie en songeant à la façon dont ses frères avaient été près d'elle durant toutes ces années et lui très loin. Il était presque un étranger.

Il regarda par la portière les champs roux grillés par la sécheresse de cette fin d'été, les clôtures de fil de fer et les vilaines petites maisons des faubourgs. Le train allait arriver. Les gens commençaient à rassembler leurs affaires. Deux officiers assis en face de lui se levèrent droits et raides. Maurice pensa à ses oncles et se figura qu'ils devaient avoir la même allure. Et son père dans son camp de prisonniers ! Il l'imaginait dans un vieil uniforme presque en loques, les cheveux en désordre mais le visage toujours coloré et autoritaire. Il éprouvait un sentiment de soulagement, qu'il se reprochait, à l'idée que son père ne serait pas à la maison pour son arrivée. Il se rappelait les yeux de son père et le pouvoir qu'avait son regard de vous faire trembler. Son retour chez lui serait plus facile avec la seule présence de sa mère et de ses jeunes frères Nook et Philippe.

Tout en songeant, il s'était levé machinalement et se dirigeait lentement vers la porte du wagon avec les autres voyageurs. Des souvenirs troublants l'assaillaient en foule. C'est presque à contre-cœur qu'il descendit du train. Mais il se trouvait maintenant sur le quai entouré de gens qui se battaient pour obtenir un porteur.

Il réussit enfin à s'en procurer un. Il fut l'un des derniers à sortir. Il regardait s'il voyait sa mère avec la crainte soudaine de ne pas la reconnaître.

Cette inquiétude était vaine. Il se trouvait dans ses bras avant même de l'avoir vue. Elle avait jailli de la foule qui attendait et avait couru droit vers lui.

— Mooey, disait-elle, oh ! Mooey chéri, comme tu as grandi !

Elle retenait ses larmes et ses yeux restaient secs mais elles étaient dans sa voix.

Il lui mit son bras autour de la taille et, étroitement enlacés, ils avancèrent tous les deux. « Mooey ! » On ne lui avait plus donné ce petit nom d'amitié depuis quatre ans. Au lieu de rapprocher sa mère de lui cela la rejetait dans une vie à demi oubliée. Il n'osait pas regarder son visage.

— J'ai la voiture, disait-elle d'une voix un peu entrecoupée. Ce sont tes bagages ? Mais Mooey tu es presque un homme ! Ce voyage tout seul... avec toutes ces affaires ! Oh, dire que te voilà revenu ! C'est à peine si je peux y croire !

Elle était plus petite qu'il ne s'y attendait. Il se rappelait qu'autrefois il levait la tête pour la regarder. Maintenant c'était l'inverse. Le chagrin de la séparation leur gâchait la joie de se retrouver. Même pendant qu'ils marchaient serrés l'un contre l'autre, ils avaient l'impression qu'ils allaient se trouver brusquement désunis de nouveau. Ils avançaient lentement dans la gare encombrée de militaires.

— Combien faut-il que je donne au porteur ? demanda Maurice en montrant quelques pièces d'argent dans le creux de sa main.

Elle en prit une qu'elle donna à l'homme. Les bagages étaient chargés dans l'auto. Le soleil matinal se reflétait éblouissant sur la surface claire du trottoir. Pheasant, sa mère, dit :

— Monte, chéri. Partons d'ici, allons en un endroit où nous pourrons parler.

Il grimpa et mit la voiture en marche. Sa mère avait changé, se disait Maurice, elle semblait habituée à se débrouiller toute seule, à agir à son idée. Elle portait un drôle de petit béret noir et avait une bonne couche de rouge à lèvres. Dieu sait pourquoi, cela ne lui plaisait guère. Il eût voulu que tout fût exactement comme avant son départ pour l'Irlande.

Ils parlèrent peu jusqu'au moment où ils se trouvèrent sur la route plus tranquille qui longeait le lac. De petites vagues

brillantes faisaient frémir la surface du lac et l'air était frais. Elle lui posait des questions sur son voyage en s'efforçant de garder un ton calme, de conduire attentivement et pourtant c'est à peine si elle se sentait en état de conduire ce matin. Elle avait peu dormi la nuit précédente et ses nerfs étaient à vif. Elle n'osait pas regarder Maurice.

— Comment vont Nook et Philippe ? demanda-t-il. Je pensais qu'ils viendraient aussi.

— Ils en avaient envie mais je n'ai pas voulu. Je voulais t'avoir pour moi toute seule au commencement. C'était très égoïste de ma part. Es-tu déçu ?

— Oh non. Je pense qu'ils ont beaucoup grandi.

— D'une façon effrayante. Mais surtout Philippe. Il est presque aussi grand que Nook et pèse plus lourd. C'est très désagréable pour Nook.

Elle se mit à parler avec un peu de précipitation des méfaits de Philippe. Elle ne dit pas un mot du père de Maurice. Pourtant celui-ci dit :

— La maison doit paraître bizarre sans papa. J'ai peine à me l'imaginer.

Elle inclina affirmativement la tête, les lèvres serrées au point de ne plus former qu'une ligne mince. Puis elle dit :

— Tu sais, nous avons, moi et les garçons, habité à Jalna pendant un certain temps, mais cela n'a pas marché. Les enfants étaient tellement bruyants, surtout Philippe, que j'ai été contente de pouvoir me débarrasser de mes locataires et de me retrouver chez moi. Mooey, cela va être merveilleux de t'avoir avec nous !

Maurice sourit mais il se demandait s'il se sentirait jamais chez lui au Canada maintenant. Ces quatre ans et demi passés en Irlande, dans la maison de Cousin Dermot, dressaient une barrière de plus d'un millier de jours de soleil voilé, de pluie fine, dans cette grande demeure paisible où lui et le vieillard avaient été heureux ensemble. Cette vie tranquille avait convenu à Maurice. Même son désir de voir sa mère s'était à la longue atténué. Maintenant qu'il se retrouvait avec elle il avait l'impression étrange d'avoir été volé, comme s'il s'apercevait que l'enfant qu'il avait été autrefois avait disparu et pour toujours. Dans ses souvenirs il considérait deux passés dans sa vie, séparés tellement complètement par l'Océan et par la guerre qu'ils faisaient de lui deux

personnes. Sa mère ignorait tout de sa vie en Irlande. Il n'avait personne à qui en parler. En cette minute de son retour il éprouva un sentiment de complète solitude.

Ils se trouvaient maintenant dans la campagne, au milieu des champs. L'air avait une odeur un peu âcre de plantes sèches, grillées par le soleil, et de lointaine fumée de bois. Il se remémorait les chênes couverts de mousse du parc de Cousin Dermot, les grasses prairies humides, les haies fleuries, les saules étêtés. Mais Cousin Dermot était mort et le domaine lui appartenait. Il se demandait si sa mère réalisait que cette propriété dans le Comté de Meath était maintenant à lui.

Pheasant continuait à bavarder en s'efforçant de rendre faciles ces moments où elle et son fils se retrouvaient. En le voyant si grand elle avait tout à coup l'impression d'être une femme mûre. Evidemment elle avait trente-sept ans, mais elle se sentait encore une toute jeune femme. Ni l'un ni l'autre ne parlait plus tandis que l'auto filait enfin le long de la paisible route vicinale et débouchait devant la grille où attendaient deux petits garçons postés de chaque côté. Ils ne bougeaient pas mais on les sentait prêts à bondir à l'instant même.

— Nous voilà ! cria Pheasant. Voilà votre grand frère !

L'auto s'arrêta et elle et Maurice en descendirent.

Quelle différence entre lui et ses frères ! Eux n'étaient que des enfants. Maurice avait un air posé, des manières raffinées acquises au contact de Cousin Dermot durant ces années de profonde intimité. Oh ! songer qu'elle avait dû se séparer de son fils, perdre toutes ces années de sa vie ! Elle aurait beau faire, rien ne le lui ramènerait complètement. Il était en partie un étranger et le resterait toujours. Le fait qu'il héritait de la fortune de Cousin Dermot ne compensait pas cette perte, cela la rendait en quelque sorte plus irréparable. Maurice ne dépendait plus d'elle ni de Piers, son mari. Il n'avait pas besoin d'eux. Il avait appris à se passer d'eux. Mais elle dit gaiement :

— Le voilà ! Allons, embrassez-vous bien fort.

Elle ajoutait ces derniers mots parce que les frères restaient debout à se regarder timidement sans parler. Maurice alors donna gravement une poignée de main à chacun de ses frères qu'ils lui rendirent avec la même gravité. « On dirait de vieux messieurs qu'on présente les uns aux autres ! » se dit Pheasant et elle s'écria :

— Quel teint merveilleux tu as, Mooey ! Toi qui étais si

pâle. Tu as un teint de lis et de rose. Nous avons l'air de sauvages à côté de toi, n'est-ce pas, les enfants ?

Il est certain qu'après tout un été sous l'ardeur du soleil canadien, elle et ses deux plus jeunes fils étaient extrêmement bronzés. Les bras et les jambes des garçons étaient aussi bruns que leur visage. Maurice, avec son teint de lait, le rose de ses joues qui contrastaient avec ses cheveux sombres qu'il tenait de Phaesant, avait l'air d'une fleur de jardin à côté de deux vigoureuses petites plantes sauvages. Leurs cheveux blonds étaient décolorés au point d'être blancs, le soleil brûlant les avait desséchés, on eût dit de la paille.

— C'est sans doute le climat, répondit Maurice. Nous avons beaucoup d'humidité, voyez-vous.

Nous ! Il s'identifiait à l'Irlande. Mais pourquoi pas ? C'était naturel, il y avait passé les années les plus marquantes de sa jeunesse. Seulement cela faisait de la peine à Pheasant, cela lui faisait vraiment de la peine. Elle dit :

— Maintenant entrons prendre quelque chose. Tu dois mourir de faim. Est-ce que la maison te paraît familière ?

Elle lui paraissait familière comme le souvenir d'un rêve peut sembler familier, mais si petite, à demi-cachée par les lilas et les seringas. Il revit la façade imposante de Glengorman et répondit poliment :

— Tout à fait.

— Et moi ? demanda Pheasant avec anxiété.

— Oh, oui.

— Maintenant, Nook et Philippe, aidez Mooey à monter ses affaires. Ta chambre t'attend, telle que tu l'as quittée. Je vais faire du café.

Elle se précipita dans la maison. Les deux petits garçons s'emparèrent des bagages à main de Maurice. Ils montèrent à grand fracas l'escalier étroit et les posèrent à terre dans la chambre en les laissant tomber bruyamment. Maurice regarda autour de lui. Rien n'était changé, sauf que la pièce paraissait plus petite. Voilà le petit lit où il avait dormi aussi loin que remontaient ses souvenirs ! Nook et Philippe le regardaient. Nook demanda poliment :

— Est-ce que nous montons ta malle ?

— Oui, approuva Maurice, nous ferions mieux de la monter.

Ils descendirent tous l'escalier en courant, sortirent la malle

de cabine de l'arrière de l'auto et la portèrent dans la chambre de Maurice, non sans exclamations et soupirs de la part du petit garçon.

Puis Maurice circula de long en large dans la pièce en regardant toutes ces choses qui lui étaient si étrangement familières. La voix de Pheasant monta d'en bas :

— Lavez-vous les mains, mes enfants, et descendez vite.

On sentait l'odeur du bacon en train de frire.

Nook et Philippe restèrent respectueusement dans l'embrasure de la porte de la salle de bains à regarder leur frère se laver. Maurice ne savait que leur dire. Il n'avait pas l'habitude des petits garçons. Ils descendirent sans agitation.

— Maintenant, dit Pheasant quand ils furent autour de la table, tu vas prendre la place de papa, Mooey. C'est toi l'homme de la famille, jusqu'à ce qu'il revienne.

« Comme la salle à manger était jolie, songeait Maurice, avec ses rideaux clairs, le soleil qui entrait, la jolie nappe et le bouquet de soucis ! » Il y avait du bacon et un œuf pour Pheasant et chacun des petits garçons, mais deux œufs pour Maurice. Nook et Philippe le considérèrent avec respect. C'était un homme.

— Nook, ordonna Pheasant, tiens-toi droit et ne manie pas ta fourchette comme une truelle. Je me demande où tu peux prendre des manières pareilles. Regarde donc Mooey ! Il ne se tient pas comme cela et ne mange pas de cette façon-là.

Nook se redressa immédiatement mais ce ne fut que lorsque Pheasant eut lancé un regard sévère à Philippe que celui-ci obéit.

— Après le petit déjeuner, continua-t-elle, je t'emmènerai voir tante Meg et ensuite nous irons à Jalna. Oh, Mooey c'est tellement merveilleux de t'avoir ici ! Et pense à ce que ce sera quand papa sera revenu ! J'ai peine à imaginer ce bonheur.

Philippe déclara :

— Papa n'a qu'une...

— Pas maintenant, Philippe. Mange ta tartine. Passe-lui la confiture, Nook.

Pheasant n'avait pas faim. Elle parlait avec vivacité et ne quittait pas des yeux Maurice assis en face d'elle. Elle ne pouvait pas se détendre.

— Quelle peine nous avons eue à faire marcher Jalna pour ainsi dire sans aucune aide ! Dans la maison il ne restait que Mrs Wragge et cet escalier du sous-sol la tue ; elle est plus grosse

que jamais ! Et les deux vieux oncles ont besoin qu'on s'occupe d'eux sans cesse. Il y a encore les trois enfants qui doivent être prêts pour partir en classe. Tu verras Adeline, Mooey. Elle est ravissante... Pauvre Alayne ! Rien qu'avec la maison elle aurait déjà assez à faire, mais il y a les écuries — encore douze chevaux — le bétail, vaches, porcs, moutons et les volailles ! Sans Wright je ne sais pas ce que nous serions devenus. Et je ne parle pas des champs et des fruits. J'ai travaillé comme une paysanne et je crois que cela se voit.

Elle le regarda avec un peu d'anxiété par-dessus la table.

— Vous êtes toujours charmante, répondit Maurice avec un petit salut tout à fait dans le style de Dermot Court.

— Oh, comme c'est gentil à toi de dire cela, Mooey !

Elle se leva d'un bond et courut le serrer dans ses bras. Oh ! presser de nouveau contre sa poitrine la tête brune de son premier né !

Quand ils eurent débarrassé la table du petit déjeuner — Maurice, chargé d'une pile branlante de vaisselle, repensait à l'étiquette des repas à Glengorman, au maître d'hôtel aux cheveux blancs et à sa façon de faire, même du petit déjeuner, une véritable cérémonie — Pheasant l'emmena dans le salon et ferma la porte.

— Il y a quelque chose qu'il faut que je te dise, — elle parlait d'une voix étouffée, — au sujet de papa.

— Oui.

Il la regardait inquiet.

Elle lui prit la main et la garda :

— Oh, Mooey, il a perdu une jambe. Je ne te l'ai jamais écrit. Je ne pouvais pas. Je ne pouvais pas t'apprendre cela quand tu étais si loin de la maison.

Elle avait les yeux pleins de larmes.

Maurice ne savait pas ce qu'il devait faire. Pleurer ? Pâlir ? Son père avait perdu une jambe. C'était une catastrophe. Mais tellement lointaine. Il se rappelait Piers planté sur deux jambes vigoureuses et si solidement qu'il n'eût pas été facile de le faire tomber. Et maintenant il n'en avait plus qu'une ! Maurice dit à mi-voix :

— C'est sans doute arrivé il y a plusieurs années... quand il a été fait prisonnier.

— Oui... Oh cela m'a désespérée... Maintenant je me suis forcément habituée à cette idée... Mais pour toi c'est nouveau, chéri.

Elle le prit dans ses bras. Il murmura contre l'épaule de sa mère :

— Je suis désolé.

Elle poussa un profond soupir.

— Eh bien nous ferons tout ce que nous pourrons pour le lui faire oublier quand il reviendra.

— Oui. Est-ce qu'il va bien ?

— Je crois.

Ils se séparèrent et le regard de Maurice se dirigea vers la fenêtre ouverte.

— Nous allons partir maintenant, — dit Pheasant, puis elle hésita et ajouta : — Cela va te paraître bizarre de ne pas voir oncle Maurice à Vaughanlands. Ta pauvre tante Meg et Patience y sont toutes seules maintenant. Quand tu verras tante Meg, montre de la sympathie mais ne sois pas triste.

— Oui, répondit Maurice avec déférence.

Il n'avait pas été très ému quand on lui avait appris, voilà plus d'un an, la mort de Maurice Vaughan, le père de sa mère. Les enfants de Pheasant l'avaient toujours appelé « oncle Maurice » parce qu'il avait épousé leur tante Meg. Il n'avait jamais eu le moins du monde l'air d'un grand-père.

— Cela a été très triste, continua Pheasant. Il a été malade si peu de temps. Son cœur, tu te souviens.

— Oui, je me souviens.

Mais il avait oublié.

— Tante Meg a été très courageuse.

— Oui, elle a dû être courageuse.

— Maintenant, partons !

Pheasant parlait gaiement. Maurice se disait : « Je suis content que ce soit fini. » Il demanda :

— Est-ce que nous ne pourrions pas commencer par Jalna ? J'aimerais voir Adeline.

— Non. Cela ferait de la peine à tante Meg. Nook et Philippe vont vouloir venir. Oh, Mooey, j'espère bien que tu vas avoir un peu d'influence sur Philippe ! Il m'échappe complètement. Il n'y a personne ici qui puisse le faire obéir.

A ce moment-là les deux petits garçons arrivèrent en courant. Philippe à dix ans n'avait pas l'air commode. Il paraissait courageux et volontaire ; tandis que Nook avec ses doux yeux couleur d'ambre et sa bouche expressive semblait réservé et timide. Pheasant les considérait tous les trois.

— Vous ne vous ressemblez pas du tout, déclara-t-elle. Toi, Mooey, tu me ressembles, je crois. Philippe est le portrait de son père. Et quant à toi, Nooky, — elle passa son bras autour du petit garçon, — tu es toi.

Assis maintenant dans l'auto, ils traversaient des champs de chaume sec et des vergers aux pommiers couverts de fruits éclatants. « Et ceci est mon pays, songeait Maurice. Comme cela me paraît étrange ! Voici ma mère et voilà mes deux frères. Mon père a perdu une jambe et oncle Maurice est mort. C'est comme si nous étions un vitrail qu'on a brisé puis refait avec un dessin différent. »

Philippe voulait poser sa main sur le volant.

— Philippe, *veux*-tu finir. Tu vas nous mettre dans le fossé, dit Pheasant mais en vain, et finalement l'enfant garda sa main sur le volant.

— Vous voyez que je sais conduire aussi bien qu'un autre, déclara-t-il.

« Quelle voiture poussiéreuse ! se disait Maurice. Des vitres sales, des roues couvertes de boue séchée. Cousin Dermot aurait refusé de mettre les pieds dans une auto pareille. » Mais elle marchait bien. En quelques minutes ils avaient atteint Vaughanlands, la maison basse avec sa véranda blottie dans un creux, presque cachée au milieu de la verdure que touchaient déjà les tons jaunes de l'automne. Sur un massif de sauges rouges et de dahlias de toutes les couleurs se détachait une imposante personne vêtue d'une robe de cotonnade mauve.

Bien plus que sa mère et ses frères cette silhouette parut familière à Maurice. Les masses arrondies de feuillage formaient le cadre qui convenait à la majesté de Meg. Ses cheveux maintenant presque blancs faisaient ressortir son joli teint et le bleu clair de ses yeux. Elle serra Maurice contre sa poitrine et s'écria :

— Enfin revenu ! Comme tu as grandi, Mooey ! Oh, que de tristes changements depuis ton départ ! Ton père prisonnier avec une jambe en moins, tes oncles partis de Jalna et ici notre deuil.

Et pourtant, malgré cette triste énumération, la vue de Meg était réconfortante. Avec elle Maurice ne se sentait pas malheureux comme avec sa mère.

A ce moment sa cousine Patience, une réplique mince de sa mère mais avec des yeux gris, fit son apparition. Maurice lui tendit la main mais Meg s'écria :

— Que de cérémonies ! Il faut vous embrasser. Quand on songe, Pheasant, qu'ils ont tous deux dix-sept ans et, autant dire pas de père !

— Mooey a un père, dit Pheasant avec violence. Il est probable que Piers reviendra dans très peu de temps. On parle d'un échange de prisonniers.

Maurice vit l'antagonisme qui opposait les deux femmes, alors, se tournant vers Patience, il dit :

— Comme tu as changé, Patience. Te voilà une femme.

— Tu ne parles plus de la même manière, dit Patience. Cousin Dermot a dû déteindre sur toi. Est-ce l'accent irlandais ?

— Grands dieux, non ! s'écria Meg. Un Irlandais distingué n'a pas d'accent.

— Tu vas sans doute mépriser nos habitudes, dit Patience avec un regard malicieux.

Maurice était embarrassé. Il ne put que répondre :

— Oh non, pas du tout.

— Et tu es riche aussi, continua-t-elle, nous qui sommes tous tellement pauvres.

Maurice était écarlate.

— Vraiment non.

— Ecoutez parler l'Irlandais ! dit en riant Patience. « Vraiment non ! »

Meg considérait Maurice d'un air pensif.

— Quel malheur, dit-elle, que tu n'entres en possession de cet argent qu'à vingt et un ans ! Tu pourrais l'utiliser de tant de façons dès maintenant.

— Oui, évidemment, je pourrais, admit Maurice encore plus embarrassé.

— N'est-ce pas curieux — Meg se tourna vers Pheasant — que la fortune de grand-mère ait été léguée à Finch, un garçon de dix-neuf ans et celle de cousin Dermot à Mooey un enfant de dix-sept ans ! Cela semble injuste.

— J'espère que l'argent de Mooey durera plus longtemps que celui de Finch, dit Pheasant. C'est honteux la façon dont la fortune de Finch a disparu. J'ai toujours trouvé qu'il se conduisait comme s'il avait envie de se débarrasser de tout ce que Gran lui avait laissé.

— Et maintenant, intervint Patience, le voilà débarrassé de sa femme.

— Avec toute sa fortune ! gémit Meg.

— J'ai peur, dit Pheasant, que Mooey ne nous trouve bien intéressés.

— Vous l'êtes peut-être, répliqua Meg, mais moi je ne songe qu'à l'intérêt de la famille comme je l'ai toujours fait et le ferai toujours.

Debout, bien plantée devant les somptueux feuillages de l'été finissant, Meg semblait l'incarnation même de la bienveillance et personne n'essaya de la contredire. Patience la considérait avec une tendresse un peu ironique ; Pheasant avec une irritation qu'elle s'efforçait de ne pas laisser voir ; Maurice avec admiration ; Nooky avec étonnement ; Philippe en se demandant si elle allait lui faire un cadeau. Elle lui donna un baiser en s'écriant :

— Il ressemble chaque jour davantage à Piers ! C'est le seul vrai Whiteoak de tous les enfants. Cette pauvre Alayne, je la plains avec son fils !

— Allons, dit Pheasant en soupirant, il faut que nous partions. Les grands-oncles doivent être impatients de voir Mooey.

— Faites-leur mes affections à ces chers vieux messieurs ! Tu vas les trouver très changés, Mooey. Je doute fort qu'ils vivent jusqu'à ce que tous mes frères soient revenus.

— Je ne trouve pas qu'ils aient beaucoup changé, dit Pheasant avec énergie. Je trouve même étonnant qu'ils aient si peu changé.

— Oui, étonnant pour quatre-vingt-dix ans. Tout à fait étonnant pour quatre-vingt-dix ans.

— Gran a bien vécu cent ans.

— Les hommes n'ont pas autant de résistance que les femmes. Seigneur, si un homme avait passé par les mêmes épreuves que moi, oh, il n'y aurait pas survécu !

Cette fois encore personne ne la contredit.

En allant à Jalna, Pheasant s'écria :

— Elle a peut-être été très éprouvée mais... comme elle se dorlote ! Et Patience est exactement pareille. Elles ne font rien pour aider, même quand nous ne savons où donner de la tête à Jalna.

— Patience est une grosse paresseuse, déclara Philippe.

L'auto s'engageait dans la grande allée de Jalna encadrée de ses sapins noirs et serrés. Pour Maurice c'était moins une entrée qu'un rempart. Les arbres se dressaient pour cacher la maison, pour protéger la famille. Pas seulement les sapins, mais le grand bouleau aux branches tombantes de la pelouse, les chênes, les

érables. La vigne vierge, qui aurait bientôt quatre-vingt-dix ans, avait maintenant de la peine à trouver de l'espace libre pour s'étendre. De longues pousses formaient des festons au bord des gouttières et pendaient sous le porche, balancées par le moindre vent, et paraissant dans leur exubérance vouloir même s'accrocher aux humains qui passaient au-dessous. Mais à un angle de la maison la vigne vierge avait été coupée pour permettre certaines réparations et, en cet endroit, les vieilles briques rose foncé apparaissaient et absorbaient avec délices la lumière du soleil. Deux vieux messieurs étaient assis dans des fauteuils près du bouleau. C'étaient les deux grands-oncles, Nicolas et Ernest Whiteoak. Nicolas avait une couverture de voyage écossaise sur les genoux. Il était un peu tassé dans son fauteuil et sa tête massive couverte d'une épaisse chevelure gris fer paraissait un peu trop forte pour son corps qui durant les quatre dernières années, les années de guerre, s'était considérablement affaissé. Mais bien que courbées, ses épaules étaient encore larges, son visage grâce à sa belle et vigoureuse ossature restait remarquable et ses mains qu'il avait héritées de sa mère, sa dernière vanité, semblaient les mains d'un homme beaucoup plus jeune. Sa voix aussi demeurait puissante comme le témoignait son appel :

— Hello, hello, hello. Mooey ! Viens embrasser ton vieil oncle ! Viens vite l'embrasser !

Or c'étaient les termes qu'employait souvent sa mère, Adeline Whiteoak, tout à fait à la fin de sa vie et cela déplaisait à Ernest de les entendre dans la bouche de son frère. Nick se figurait-il donc qu'en répétant des expressions qui appartenaient si typiquement à sa mère il réussirait comme elle à atteindre sa centième année ? Ernest ne pouvait pas s'empêcher de se sentir agacé, mais c'est avec un aimable sourire qu'il tendit les deux mains à Maurice et murmura :

— Cher enfant, comme tu as grandi ! Et comme tu ressembles à ta mère malgré tes yeux bleus.

Nicolas continuait à appeler de sa voix grondeuse, employant toujours des phrases chères à la vieille Adeline :

— Amenez tous les garçons ici, Pheasant. J'aime la jeunesse autour de moi.

Ses grands-oncles avaient de multiples questions à poser à Maurice sur Dermot Court et surtout sur sa dernière maladie. Maurice ne pouvait évoquer ces moments sans une profonde

tristesse et il eut aimé n'être pas obligé d'en parler. Les trois garçons s'étaient laissé choir dans l'herbe mais Pheasant était restée debout. Soudain elle regarda son bracelet-montre en s'écriant :

— Comme le temps passe ! Et moi qui ai près de cinquante paniers de pommes hâtives à trier et à emballer. Vous, les deux petits, vous allez venir m'aider. Mooey, quand les oncles auront fini de parler avec toi, tu iras dans la maison voir tante Alayne et Adeline.

A ce moment la porte d'entrée de la maison s'ouvrit et Adeline Whiteoak apparut sur le perron en culotte de cheval et chemise blanche. Elle hésita une seconde à la vue de Maurice puis descendit les marches en courant et vint jusqu'à lui.

— Hello ! dit-elle. Alors te voilà revenu ?

Maurice prit la main qu'elle lui tendait.

— Mon cher enfant, embrasse ta cousine ! ordonna Ernest.

Les deux jeunes visages s'effleurèrent doucement : « Comme sa joue est ferme ! se dit Maurice. Et aussi douce que du satin. »

Nicolas et Ernest se lancèrent un regard qui signifiait : « Quel joli couple ! »

— Maman a dû emmener Archie chez le docteur, dit Adeline, pour ses amygdales. Roma les a accompagnés parce qu'il lui fallait des chaussures neuves. Mais ils n'en ont pas pour longtemps. Es-tu content de te retrouver chez toi ?

— Oui, certainement, répondit poliment Maurice.

Ernest dit à Nicolas :

— Il a la véritable politesse irlandaise. Il parle comme Dermot.

— Tu es ici pour combien de temps ? demanda Adeline. Pour toujours ?

— Jusqu'à mes vingt et un ans.

— Es-tu content ?

— Oui, sûrement.

« Quel drôle de garçon, songeait-elle, on ne pouvait pas savoir s'il pensait ce qu'il disait ou non. »

— Rags a du jus de raisin fait à la maison à nous offrir, continua-t-elle. Veux-tu venir en prendre un peu ?

— Avec plaisir, merci, répondit-il en s'inclinant légèrement.

— Et vous, oncles, en voulez-vous ?

Elle se pencha vers eux avec sollicitude.

Ils refusèrent en remerciant mais Philippe se leva d'un bond.

— Moi, j'en prendrai, dit-il.

— Attends qu'on te le propose, répliqua Adeline ironiquement.

Elle emmena Maurice dans la maison. Une bouteille ventrue pleine de jus de raisin et une assiette de petits gâteaux secs étaient posées sur la table de la salle à manger. A côté se tenait Wragge le factotum. C'était un Anglais des faubourgs de Londres qui avait été l'ordonnance de Renny Whiteoak durant la première guerre mondiale. Il était revenu avec lui à Jalna, était devenu pour la famille un domestique dévoué bien que porté à la critique et son mariage avec la cuisinière avait encore resserré ses liens avec le Canada. Une seconde fois il avait accompagné le maître de Jalna à la guerre, avait contribué à lui sauver la vie à Dunkerque et, un peu plus tard, la même année, avait été lui-même si gravement blessé qu'en 1941 il avait été réformé et rendu à la vie civile. Sa femme, la cuisinière, avait toujours été grosse tandis que lui était maigre. Maintenant elle était énorme alors que la maigreur de son mari devenait squelettique. Son arthritisme la faisait considérablement souffrir et lui se ressentait de son ancienne blessure. Elle avait toujours eu un caractère vif, lui laissait couver son mécontentement puis éclatait brusquement. Maintenant tous deux s'emportaient à tout propos. Et pourtant elle rendait grâce à Dieu qu'il fût de nouveau dans la cuisine en sous-sol et lui était heureux chaque matin de retrouver à côté de lui en s'éveillant le corps volumineux de sa femme. Il le prenait dans ses bras et s'accrochait à lui comme un naufragé se cramponne à un radeau.

A eux deux ils faisaient la plus grande partie du travail de la maison, demeure fort peu pratique et où vivaient deux vieux messieurs habitués à être bien servis depuis leur plus tendre enfance, qui estimaient qu'on devait répondre rapidement à leurs coups de sonnettes impératifs. A Alayne, le femme de Renny, incombait la tâche de faire les lits, d'essuyer, de faire partir à temps les trois enfants pour leurs classes, d'entretenir, de raccommoder, d'obliger les petites filles à apporter leur contribution aux besognes ménagères, de surveiller leurs études.

Au début de la guerre, comme sa maison était louée, Pheasant et ses deux fils étaient venus vivre à Jalna. Tout d'abord, il avait semblé que c'était là une bonne organisation, mais cela n'avait pas marché : deux femmes avec des idées différentes sur la façon de tenir une maison, trop d'enfants, trop de bruit pour les oncles. Au bout de six mois les locataires de Pheasant partirent et elle fut heureuse de rentrer chez elle avec ses fils, tan-

dis qu'à Jalna on poussait un soupir unanime de satisfaction.

Maintenant Wragge s'avançait rayonnant pour accueillir le jeune Maurice.

— Soyez le bienvenu ici, monsieur. C'est un heureux jour pour la famille, monsieur. Pas seulement de vous voir revenir mais de vous voir revenir avec une fortune.

Maurice lui serra la main et un peu embarrassé lui dit :

— Merci Rags.

— Je me souviens du jour où vous êtes né comme si c'était hier, dit Wragge. Je me souviens de vous tout petit quand votre père vous promenait sur son épaule. Quel malheur pour votre père, n'est-ce pas, monsieur ?

— Oui, c'est un grand malheur.

— C'était un homme bien planté et avec une belle démarche, une allure militaire. Oh ! nous serons tout de même bien contents de le revoir en quelque état qu'il soit. La guerre est un enfer, c'est certain. Je ne suis plus l'homme que j'étais, Mr. Maurice. Vous l'avez peut-être remarqué.

— Vous paraissez avoir pas mal maigri, Rags.

— Maigri, c'est peu dire ! Mais avez-vous vu ma femme ? Elle pèse quatre-vingt-dix kilos. Je n'exagère pas.

Il versa du jus de raisin dans deux verres en déclarant.

— Nous sommes bien mal en point ici en ce qui concerne les rafraîchissements, Monsieur. Ce n'est plus comme autrefois. Evidemment les vieux messieurs possèdent une petite réserve pour leur usage personnel, mais ils la gardent jalousement. Ça, c'est du jus de raisin que ma femme a fait l'année dernière et il n'est pas mauvais, si je peux me permettre. Miss Adeline l'aime beaucoup. N'est-ce pas, Mademoiselle ? Que pensez-vous de notre jeune demoiselle, Monsieur ?

— Je trouve qu'elle a grandi.

Rags regarda Adeline avec idolâtrie.

— Grandi ! Mais on lui donnerait quinze ans et elle n'en a que treize ! Attendez encore un an et elle aura des amoureux, si ce n'est déjà fait. Je la soupçonne d'en avoir... Si on savait tout.

Adeline souriait sans se troubler mais Maurice n'aimait pas la familiarité de cet homme. Elle n'avait pas la même qualité que la familiarité des domestiques irlandais. En voyant Adeline debout sous le portrait de son arrière-grand-mère, son verre à la main, Maurice ressentit le désir de la protéger. Il y avait en elle

quelque chose de nouveau qui émouvait sa virilité naissante. « Après tout, songeait-il, je suis presque un homme. Je suis le seul homme jeune à Jalna. Adeline a besoin qu'on s'occupe d'elle. »

— Un biscuit, Monsieur ? proposa Rags en lui tendant l'assiette. Je parie que vous n'avez pas de biscuits comme ceux-là en Irlande ?

— Non, merci. J'ai déjeuné très tard.

Rags s'écria :

— Allons, il faut que je m'en aille. J'ai promis à Mrs Wragge de lui plumer deux poulets.

Il descendit précipitamment l'escalier du sous-sol et recommanda en s'en allant :

— Et ne buvez pas trop de ce jus de raisin, Mademoiselle. C'est vraiment fort.

Restés seuls, les deux cousins demeurèrent un instant silencieux. Adeline mangeait systématiquement les petits gâteaux. Puis Maurice demanda d'une voix nouvelle, plus intime :

— Aimes-tu cet individu ?

— Oui, répondit-elle brièvement. Pas toi ?

— Non, il ne me plaît pas. Je le trouve insolent.

— Oh ! Rags est très bien. Pratiquement c'est nous deux, lui et moi, qui faisons marcher cette maison.

Maurice ouvrit de grands yeux.

— Vraiment ?

— Oui, quand nous voulons qu'une chose soit faite nous réussissons généralement à l'obtenir.

— Oh, je vois.

— Jalna, continua-t-elle en avalant le dernier biscuit, tombe en ruines.

— Réellement ? Mais pourquoi ?

— Eh bien ! tout dans cette maison a besoin d'être réparé, le toit, les canalisations, tout. Et il n'y a pas d'argent pour faire les réparations. Mais à la ferme c'est encore pis. Nous n'avons plus qu'un ouvrier agricole et nous en avions d'habitude quatre. Wright est tout seul pour s'occuper des écuries. C'est Wright et moi qui faisons tout aux écuries. Sans nous, elles n'existeraient plus.

— Tu dois avoir pas mal à faire ?

Elle hocha énergiquement la tête :

— Tu peux le dire. Tâte mes muscles.

Elle remonta la manche de sa chemise et fléchit son bras rond et bronzé pour faire saillir les muscles.

Maurice posa sa main sur le bras d'Adeline et appuya.

— Seigneur ! s'écria-t-il.

— Laisse-moi tâter les tiens.

— Non, dit-il en reculant.

— Tu en as honte ?

— Non, pas du tout.

— Je parie qu'il sont aussi flasques que de la gélatine.

— Tâte-les donc, et il tendit son bras.

Elle mit sa main sur le biceps de Maurice et parut pétrifiée.

— Sapristi ! s'écria-t-elle. Tu ne prends donc aucun exercice ?

— Oh, je joue un peu au tennis et je marche pas mal.

Un sourire éclaira le visage d'Adeline et donna à sa beauté enfantine une expression ironique. Elle dit :

— Tu prendras vite des muscles ici.

— Comment ?

Maurice se tenait sur la défensive et se disait qu'après tout Adeline n'était pas aussi jolie qu'il l'avait d'abord cru.

— Oh, en tapant sur les clous des caisses de pommes... en arrachant les pommes de terre... il y a trente-six manières. Tu n'aimes pas les chevaux, n'est-ce pas ?

— Je n'aime pas monter à cheval, répondit-il d'un ton ferme.

— C'est ce qu'on m'a toujours dit. Wright dit que c'est parce que tu es trop souvent tombé en dressant les poneys de polo. Mais les chutes ne m'ont jamais dégoûtée de monter à cheval. Tu veux venir voir les chevaux ?

— Je crois qu'il faut que j'aille retrouver ma mère...

— Monte d'abord voir ma chambre.

— Très bien.

Elle l'emmena dans la chambre qui avait été celle de son père. Une fois entrée elle s'efforça d'atténuer l'air d'orgueil répandu sur son visage.

— Avant, je couchais au second avec les enfants, dit-elle d'un ton détaché, mais au printemps dernier je me suis installée ici. C'est plus commode, si par hasard maman ou les oncles ont besoin de moi, et j'aime cette chambre parce que c'est celle de papa.

Maurice voulut se venger de ce qu'elle lui avait dit à propos de ses muscles

— Je pense plutôt que tu l'aimes parce que cela te donne l'impression d'être quelqu'un d'important.

Il sourit. Elle répondit du tac au tac :

— Je me sentirais quelqu'un d'important même si je couchais au sous-sol.

— Cela ne m'étonne pas. En tout cas cette chambre n'a rien d'une chambre de fille.

— Et j'en suis bien contente.

— Tu aimerais donc être un garçon ?

— Non ! Je veux simplement que cela reste la chambre de papa.

Maurice ne la trouvait guère plaisante, mais il sentit qu'il devait l'admirer.

— Elle est très jolie, dit-il.

— Ces photos sont celles de chevaux célèbres. Voilà ses pipes.

Elle passa son doigt sur le râtelier où elles étaient accrochées.

— Il y en a dix-neuf. Il en a juste emporté une avec lui. Ses vêtements sont toujours dans le placard. Je n'en utilise que la moitié.

Elle ouvrit la porte pour lui montrer l'intérieur du placard où les vêtements enfantins d'Adeline étaient suspendus au milieu des costumes de tweed, de serge et de velours côtelé.

— Ses cravates, ses chemises, toutes ses affaires sont dans les tiroirs et l'attendent.

— Tu penses beaucoup à lui, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui. Tu dois aussi penser beaucoup à ton père ?

— Oui, certainement.

— C'est affreux qu'ils restent au loin si longtemps !

— Oui, admit-il, c'est bien pénible, surtout pour nos mères !

Adeline lui lança un regard farouche puis déclara :

— Maintenant nous ferions mieux d'aller retrouver les autres.

Tandis qu'il traversait le verger avec sa cousine, Maurice se disait qu'il ne se serait jamais douté qu'il pût faire aussi chaud en septembre, ou peut-être avait-il oublié. Le soleil semblait avoir extrait de la terre la moindre parcelle d'humidité. Le sentier était dur comme du ciment sous les pieds de Maurice. Aucune brise ne faisait même frémir les brins d'herbe. Il se demandait comment le paysan qu'il voyait en train de labourer là-bas dans un champ pouvait supporter cette température. Il jeta un coup

d'œil sur Adeline. Elle avait l'air d'avoir chaud mais sans excès.

— Cette chaleur est effroyable, murmura-t-il.

— Tu n'es pas du tout habillé comme il faut. Mais si c'est cela que tu appelles de la chaleur tu aurais dû venir ici la semaine dernière. Il a fallu un orage formidable pour rafraîchir l'atmosphère. Maintenant il fait bon. Voilà tante Pheasant et les garçons.

Philippe était revenu au verger. Des planches posées sur des tréteaux formaient une table sur laquelle étaient rangés des cageots que Pheasant et Nook remplissaient des pommes les plus rouges qu'eût jamais vues Maurice. Philippe les leur apportait en les prenant dans un énorme tas à même le sol. Pheasant s'écria :

— C'est scandaleux de travailler le jour même de ton arrivée, Mooey, mais il faut que ces pommes partent par le train de deux heures. Nous sommes de vrais esclaves, n'est-ce pas, Adeline ? Prends les pommes plus doucement, Philippe ! Et voyons Nook, ne mets pas les plus belles sur le dessus ou nous nous ferons une mauvaise réputation.

Maurice avait l'impression de rêver. La vie à demi-oubliée de son enfance s'ouvrait pour l'accueillir, le reprenait. Ses murs se refermaient autour de lui. Il songea au mois de septembre dans le comté de Meath. Il évoqua l'image de Glengorman en septembre, les fraîches prairies silencieuses, la rivière qui semblait à peine couler et la façon dont s'y reflétait presque sans une cassure le héron au vol lent. Et la vie avec Dermot Court ! Il avait été l'enfant adoré du vieillard. Dès l'instant où il avait mis les pieds dans cette demeure il n'avait plus fait que ce qui lui plaisait, il ne pouvait mal agir, il était tabou.

Et maintenant le voilà revenu chez lui, chez lui où il a eu autrefois l'impression que, quoi qu'il fasse, son père ne serait jamais content. Il n'était plus qu'un enfant au milieu des autres. Il ne savait pas quoi dire à ses petits frères. Autour de lui se déployait une activité à laquelle on s'attendait à le voir participer. Sa mère avait changé, avait pris une attitude décidée et pratique. Elle demandait :

— Sais-tu conduire, Mooey ?

— Oui, certainement je sais, répondit-il.

— Oh, parfait ! Tu vas pouvoir conduire le camion à la gare. Cela prend tellement de temps à Wright et le met d'une humeur massacrante.

Un étrange sentiment de solitude s'empara de Maurice.

II

Un mois plus tard Finch Whiteoak suivait la route de campagne qui menait de la gare à Jalna. Il avait pris à la ville le petit train d'intérêt local sans écrire chez lui pour annoncer son arrivée. Il désirait marcher, après ce long voyage en chemin de fer à travers le continent, et il voulait être seul. Pourtant il n'était pas réellement seul car avec lui marchaient, couraient, musardaient ou flânaient les divers fantômes de sa jeunesse et de son adolescence qui avaient traversé cette route.

On était en octobre et la campagne avait déjà souffert des atteintes du gel. L'été s'effaçait à contre-cœur devant l'hiver imminent. Comme les étendards d'une armée vaincue, les arbres déployaient leur pourpre, leur or et leur vert. Finch retira son chapeau pour sentir l'air vif passer sur sa tête. Trois jours et quatre nuits de chemin de fer... il en sentait encore les vibrations.

Il se revoyait petit garçon assis à côté de sa grand-mère dans le phaéton qui avançait tranquillement par un jour d'été le long de cette route, derrière les croupes soyeuses des chevaux bais. Il revoyait le beau visage de la vieille dame, encadré par son voile de veuve qui retombait en plis volumineux sur ses épaules et son dos. Ce visage exprimait la décision comme chaque fois que sa grand-mère entreprenait une expédition si minime fût-elle. Assis à côté d'elle dans le phaéton avec le large dos d'Hodge, le cocher, dressé devant lui, le bruit rythmé que faisaient sur la route lisse les sabots des chevaux, il s'était senti plus en sécurité, mieux protégé contre le monde qu'à aucun autre moment. Mais voilà seize ans que Gran était morte, une longue période, et pas mal de choses étaient arrivées à Finch depuis cette époque. Il rejeta ses épaules en arrière comme pour se libérer d'un fardeau et respira profondément. Il voulait laisser la fraîcheur du matin pénétrer tout son être.

Il n'avait pas vu Jalna depuis un an. Pendant l'hiver et le printemps il avait donné une série de concerts dans de grandes villes. Maintenant il revenait d'un voyage sur la côte du Pacifique où il avait joué pour les troupes canadiennes et américaines. Il rentrait se reposer chez lui car il en avait grand besoin. Cela l'humiliait d'être si souvent fatigué, que de longues périodes de repos lui fussent fréquemment nécessaires. Qu'y avait-il donc en lui qui n'allait pas, il se le demandait ? Son plus jeune frère Wakefield

avait été un enfant délicat au cœur fragile et sans appétit tandis que lui Finch était robuste et digérait n'importe quoi, il avait toujours faim. Pourtant Wakefield en grandissant s'était fortifié. C'était maintenant un aviateur qui en avait vu de dures ; il avait été décoré pour sa bravoure et était actuellement instructeur dans une école d'aviation dans l'ouest. Dans sa vie privée aussi, il avait eu à subir de pénibles épreuves.

Finch Whiteoak était un homme distingué. Ses longues jambes foulaient la route de campagne avec une sorte de grâce anguleuse. Il avait des traits très marqués, une bouche expressive et ses joues creuses accentuaient ces particularités. Il marchait tellement vite qu'un peu de couleur était monté à son visage quand il déboucha dans la grande allée. Il gravit en courant les marches du perron et pénétra dans la maison. A cet instant la femme de son frère Renny sortait de la bibliothèque et il faillit y avoir collision. Alayne portait un vase rempli de petits chrysanthèmes bruns et jaunes. Elle avait un air anxieux et absorbé qui devint consterné lorsqu'elle manqua laisser tomber le vase, puis joyeux à la vue de Finch.

— Comment, Finch, s'écria-t-elle, vous ici ! Comme c'est gentil ! Pourquoi ne nous avez-vous pas écrit pour qu'on aille vous chercher ?

— J'avais envie de marcher.

Il l'embrassa sur la joue et la débarrassa du vase.

— Où faut-il que je le pose ? demanda-t-il.

— Là, sur la table. Venez vous asseoir. Je veux bavarder avec vous avant que vous n'alliez voir les oncles.

Ils allèrent dans la bibliothèque ruisselante de soleil à cette heure-là.

— Où sont les chiens ? demanda Finch qui sentait un vide dans la pièce.

— Dehors.

Elle le dit d'un ton définitif comme si elle avait eu à lutter pour obtenir ce résultat.

— Ah... Et comment vont les oncles ?

— Pas trop mal. Ils sont encore dans leurs chambres. Avez-vous faim, Finch ? Voulez-vous prendre quelque chose maintenant ou attendre le déjeuner ?

— Merci, j'attendrai le déjeuner.

— Voulez-vous du café ?

— Avec grand plaisir. Mais dites-moi d'abord ce que vous devenez ici.

Alayne eut un geste de désespoir.

— Vous l'imaginez facilement. Impossible de trouver de l'aide. Il y a une énorme récolte de pommes. Dieu seul sait comment on pourra les ramasser, les trier et les embarquer. Rags et sa femme sont dans le verger en ce moment. Nous avons eu la batteuse hier. Nous sommes quasi morts.

— Mais vous êtes toujours délicieuse à regarder, Alayne.

Elle sourit un peu.

— Merci. Voyez comme mes cheveux sont devenus blancs.

— C'est ravissant et très seyant. Avez-vous eu des nouvelles de Renny ces derniers temps.

— J'ai eu une lettre la semaine dernière. Il est toujours en Italie. Il va bien. Je crois qu'il aurait pu obtenir une permission s'il l'avait vraiment voulu. Mais il a l'air de se croire indispensable. Les autres officiers ne le sont pas.

— C'est qu'il est colonel maintenant.

— Oui. Songez qu'il est parti au début de 1940. Quand lui et Piers reviendront, s'ils reviennent jamais, ils ne seront plus les mêmes.

— Ils ne changeront pas, Alayne.

— Peut-être. Mais ils nous trouveront bien changés. Ils ne reconnaîtront pas leurs propres enfants. Oh, Finch, vous verrez Maurice. C'est un jeune homme. Il est charmant. Mais Piers ne le comprendra pas et ne s'entendra pas avec lui, encore moins qu'autrefois. Quant à Philippe sa mère ne peut pas en venir à bout. Maurice a dû positivement se battre avec lui plusieurs fois pour essayer de le faire obéir.

— Hum ! — Finch prit une expression sévère. — Je le plains quand Piers reviendra. Et vos enfants à vous, Alayne ?

Son visage resplendit de fierté :

— Oh, ils se développent énormément. Adeline me stupéfie. Quand je pense à ce que j'étais à son âge ! Un vrai bébé. Elle ne recule devant aucune responsabilité. Je crois sincèrement qu'elle se figure être le « Maître de Jalna », en l'absence de Renny. Elle est aussi robuste qu'un poney.

— Et Archer ?

— Il est d'une intelligence remarquable et une volonté de fer. Il a ses idées personnelles sur tout.

Finch redit à mi-voix « Hum ». Une jeune génération pleine de promesses grandissait à Jalna. Il ne s'enquit pas de Roma, la fille d'Eden, le frère qu'il avait perdu. Il savait que la présence de cette enfant dans la maison était pénible à Alayne.

Ils descendirent dans la cuisine en sous-sol et Alayne fit du café. La cuisine avec son sol carrelé, sa cheminée profonde était chaude et accueillante. Ils s'assirent de chaque côté de la table pour boire leur café et Finch alluma une cigarette. C'est seulement à ce moment-là qu'Alayne dit :

— Aimeriez-vous me parler de la... séparation entre Sarah et vous ?

— Ce n'est pas une séparation. C'est un divorce ou cela le sera bientôt. Comme vous le savez elle est allée à Reno et a obtenu là-bas ce qu'ils appellent un divorce. Quant à moi j'ai intenté une action à Ottawa ; Dieu sait que ce ne sont pas les motifs qui me manquent !

— Elle s'est remariée, n'est-ce pas ?

— Oui. Avec un Russe.

— Et vous êtes libre de vous remarier ?

— Je ne crois pas que je m'y risque une seconde fois.

— Je trouve que vous avez bien raison.

Après un moment de silence, elle dit :

— Je crois que vous devriez monter voir les oncles. Cela leur fera tant de plaisir. La vie n'est pas très drôle pour eux en ce moment. Nous sommes tous tellement occupés.

Elle avait l'impression que Finch ne tenait pas à parler de lui. Elle voyait qu'il avait les nerfs fatigués.

Une sonnette tinta violemment. Alayne leva la tête pour regarder le tableau sur le mur.

— C'est oncle Nick, dit-elle. Je me demande ce qu'il veut.

Elle poussa un soupir comme une pauvre ménagère harassée. « Etait-ce là, se demandait Finch, l'Alayne qui autrefois n'eût pas levé un doigt à moins d'en avoir envie ? »

Le timbre résonna de nouveau.

— Voilà bien leurs façons ! s'écria Alayne. Je me demande comment les Wragge supportent cela.

Finch monta en courant l'escalier. Nicolas était dans le couloir à la porte de sa chambre. Il tendit les deux bras à Finch, le serra contre lui et l'embrassa. Il dit :

— J'ai entendu ta voix en bas. Je ne pouvais pas attendre.

Je voulais te voir. Dieu, que le temps a paru long ! Ernest ! Finch est là !

Ernest sortit de sa chambre.

— Entrez vite chez moi, dit-il. Nous allons bien bavarder. Tu as bonne mine, cher enfant, mais tu sembles un peu fatigué. Comme c'est bon de t'avoir ici ! Mooey est revenu, le savais-tu ? Il n'est plus le même, il a énormément gagné. Des manières parfaites. C'était déjà un gentil garçon, mais maintenant il a de la classe. C'est un jeune homme. L'Irlande lui a fait du bien.

Les deux vieux messieurs installèrent Finch dans un fauteuil et, le visage rayonnant, le regardèrent.

— Avez-vous reçu les coupures de journaux que j'ai envoyées ? demanda Finch.

— Oui, oui, répondit Ernest. Elles étaient bonnes, très élogieuses. Nous sommes très fiers de toi. Fiers de tous nos neveux. Mais tu nous manques. La vie n'est plus la même ici. Alayne fait tout ce qu'elle peut, la pauvre, mais n'arrive pas à grand-chose.

— Alayne s'en tire très bien, déclara Nicolas.

— Mais, poursuivit Ernest, elle n'a aucune autorité sur les Wragge, ils font ce qu'ils veulent. Elle ne peut pas faire obéir les enfants et, si nous essayons de l'aider à cet égard, elle n'aime pas cela. Cela la bouleverse.

— Hier j'ai tiré les oreilles d'Archer, grommela Nicolas.

— Cela n'a pas plu à Alayne... pas du tout, dit Ernest.

— Ni à Archer ! ni à Archer ! Mais as-tu vu Adeline ? C'est une ravissante fille, Finch.

— Non, je ne l'ai pas vue, j'arrive à l'instant.

Nicolas le considéra avec un peu de malice.

— Alors, tu as divorcé ?

— Oui, oncle Nick.

— Tout comme moi, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Tu as eu bien raison. Quand les femmes se conduisent mal, on se débarrasse d'elles. Qu'est-ce que c'est que cet individu qu'elle a épousé ?

— Un Russe. Je ne peux pas prononcer son nom, cela finit en *sky*.

Nicolas souffla dans sa moustache.

— Bien, bien — *sky*, dis-tu ? Je parie qu'il mangera sa fortune jusqu'au dernier sou.

— Quel malheur ! dit Ernest. On aurait pu faire tant de choses avec une jolie fortune comme celle de Sarah.

— Je ne voudrais pas en avoir un centime ! s'écria Finch avec véhémence.

— Pas même pour aider ta famille ? demanda Ernest d'un ton de reproche.

— Oh ! peut-être dans ce cas.

Il sortit sa pipe de sa poche et se mit à la bourrer.

— Comment trouves-tu Alayne ? demanda Ernest.

— Plutôt fatiguée.

— Elle se tracasse trop, déclara Ernest. Du matin au soir elle pense aux choses qu'on devrait faire ou qu'on n'aurait pas dû faire. Moi voici comment je considère la situation. Nous sommes ici, autant dire, bons à rien. Il y a la guerre. Nous devons accepter les événements tels qu'ils arrivent. Nos faits et gestes sont tellement insignifiants à côté des événements prodigieux qui se produisent en Europe, ils ne valent pas qu'on s'en soucie.

— Alors pourquoi t'agites-tu quand les repas sont en retard ? demanda son frère.

— Parce que, si je ne prends pas mes repas à l'heure, je digère mal et je ne tiens pas à tomber malade et à ajouter encore cette charge à la maison.

Tous deux s'installèrent pour causer longuement avec Finch. Cette atmosphère familiale si particulière à Jalna enveloppa Finch. Ses concerts, son long voyage en chemin de fer semblaient lointains et irréels. Ici résidait pour lui la réalité. Cela pouvait paraître extraordinaire aux autres, tant pis, pour lui c'était la seule réalité. Un regard rétrospectif sur sa vie avec Sarah lui fit voir à quel point cette femme en avait détruit la fraîcheur et l'ardeur. Presque dès le commencement il avait senti en elle un déséquilibre. C'était une figurine de porcelaine qui avait réussi à susciter chez lui la passion et à ravager sa vie. Mais maintenant il était délivré d'elle, pour toujours !

A la fin de la journée il alla seul errer par les champs et les bois. La beauté mélancolique de l'été de la Saint-Martin baignait la campagne. Voilà bien des mois qu'il n'avait ressenti la fatigue que donne l'exercice au grand air. Il se dirigea vers les écuries avec l'idée qu'il y trouverait sans doute Adeline. Il était probable qu'elle viendrait rendre visite aux chevaux peu après son retour de classe.

Les portes des écuries étaient grandes ouvertes pour laisser entrer l'air doux et parfumé. On venait de changer la litière des chevaux et de leur donner à manger. L'odeur de la paille fraîche l'accueillit lorsqu'il entra, ainsi que les bruits de meules que faisaient les bêtes en mangeant placidement leur repas du soir. Les occupants des stalles et des grands box le regardèrent avec une noble indifférence lorsqu'il passa, comme pour montrer qu'ils auraient pu le reconnaître s'ils avaient trouvé que cela en valait la peine. Ils savaient que Finch faisait partie de Jalna mais était un personnage sans importance.

Il en était tout autrement de la jeune fille qui se tenait près de Cora, la vieille jument, dans le grand box tout au bout du passage. Sa vue, le son de sa voix faisaient naître un frémissement de plaisir qui se propageait mystérieusement de stalle en stalle. Finch l'aperçut, appuyée contre l'encolure de la jument, sa chevelure rousse nimbée par les rayons obliques du soleil qui pénétraient par une lucarne, ce qui lui donnait l'air d'un jeune croisé, d'une jeune sainte.

Finch sourit des écarts de son imagination. Adeline était probablement une enfant très terre à terre et sans doute fort gâtée. Elle avait la tête levée pour regarder Wright qui passait à côté d'elle et ils parlaient comme deux amis intimes. Wright l'avait assise sur son premier poney quand elle avait cinq ans. Depuis ce jour les chevaux avaient été le sujet passionnant de toutes leurs conversations. Finch entendit Adeline dire :

— Si nous ne pouvons pas présenter convenablement nos chevaux à quoi bon les garder !

Wright répondit d'un ton maussade :

— C'est exactement ce que pense la patronne. Elle trouve que ça ne rime à rien. Elle aimerait les voir tous vendus.

— Et qu'à son retour mon père trouve des écuries vides !

— Pour sûr. Sauf Cora, le rouan et les chevaux de ferme, elle voudrait les voir tous vendus.

— Jamais ! s'écria Adeline avec véhémence. Nous ne ferons jamais cela, Wright ! Vous me soutiendrez, n'est-ce pas ?

Wright dit avec la plus profonde conviction :

— Je me séparerais plutôt de ma femme et de mon enfant que de ces chevaux-là. Mais, Madame, elle, ne comprend pas ce que nous éprouvons, vous et moi, et le patron.

— Qu'elle ne s'en mêle pas ! Qu'elle s'occupe de ce qui la regarde !

Finch se dit alors qu'il ferait mieux d'apparaître, ce qu'il fit d'un air innocent, comme s'il n'avait rien entendu. Il embrassa Adeline. On avait l'impression d'embrasser une fleur tant sa joue était fraîche. Quelle jeunesse et quel éclat émanaient d'elle ! Son nez ne semblait plus trop grand pour son visage enfantin, il était parfait. Et quelles narines ! modelées pour exprimer l'orgueil, la cruauté s'il le fallait ! La bouche s'était épanouie et un sourire heureux se dessinait sur les lèvres de l'enfant.

— J'étais à peu près sûr de te trouver ici, dit Finch.

— C'est Wright et moi qui faisons marcher les écuries, répondit fièrement Adeline.

— Et cela nous occupe, je vous assure, Monsieur, déclara Wright avec un large sourire.

Puis il ajouta sérieusement :

— Je ne sais pas ce que je deviendrais sans Miss Adeline. Il n'y a rien dont elle ne s'occupe. Elle monte à tous les concours hippiques. Evidemment il n'y en a plus de vraiment importants depuis la guerre mais il y en a encore pas mal. Sapristi il faudra que vous la voyiez à cheval, Monsieur ! Je dis souvent à ma femme qu'une des raisons qui me font souhaiter que le patron sorte vivant de cette guerre, c'est pour qu'il puisse voir sa fille à cheval.

— J'espère qu'il en sortira, dit Finch.

Wright continua :

— Je ne peux pas dire que nous obtenions de la grande maison toute l'aide sur laquelle nous pourrions compter. Cela rend notre situation difficile. Il y a des réparations indispensables à faire aux écuries et nous ne pouvons pas obtenir la permission de les faire faire. Tout changera quand le patron reviendra.

— Je lui écris toutes les semaines, dit Adeline.

— Pour lui dire comme tu travailles bien en classe, j'imagine, dit Finch.

— J'exècre l'école.

— J'étais comme toi.

— Cela gâte tout. On ne peut pas faire avancer le travail qui vous intéresse vraiment.

— Je ne me suis guère préoccupé de l'école, dit Wright. On m'y a appris à lire et à écrire. Cela m'a suffi. Voyez par exemple

M. Maurice, il aime apprendre dans les livres, mais il est nul en chevaux.

— Il est nul pour tout ce qui ressemble à du travail, déclara Adeline. Nous avions cru quand il est revenu que nous aurions un homme de plus pour nous aider. Mais c'est un sale paresseux. Dieu qu'il est paresseux, n'est-ce pas, Wright ?

Wright, une paille entre les dents, eut un rire méprisant.

— Dites qu'un de ses petits frères le vaut mille fois. Rien qu'à le regarder faire un travail manuel on voit qu'il ne s'y intéresse pas. Mais comme il a la galette il sera bien libre de faire ce qui lui plaira.

— Viens Adeline, dit Finch, je voudrais te parler.

— Vous ne voulez pas voir d'abord les chevaux ?

— Je les verrai demain. C'est samedi, tu seras là.

Une fois dehors il lui dit :

— Ecoute, je trouve que tu ne devrais pas parler comme cela des uns et des autres avec Wright. Il est trop familier.

— Alors avec qui en parlerai-je ? fit-elle en haussant ses beaux sourcils.

— Tu n'aurais pas dû dire ce que tu as dit de ta mère. Je t'ai entendue juste au moment où j'arrivais.

— Bah ! ce n'était rien.

— Ce n'était pas respectueux.

— Je suis toujours respectueuse avec elle.

— Mais tu devrais l'être en son absence aussi bien que devant elle.

— Je sais. Mais vous ne pouvez pas vous figurer les difficultés que nous avons, Wright et moi, avec ses interventions perpétuelles. Savez-vous qu'elle veut me mettre pensionnaire ? Elle sait que nous n'en avons pas les moyens mais elle veut me faire quitter Jalna. Pourtant le cheval que j'ai monté au concours de Yelland nous l'avons vendu mille huit cents dollars ! Qu'en dites-vous ?

Ses yeux étincelaient d'orgueil en regardant Finch. Sa silhouette mince se redressait de fierté.

— Magnifique ! s'écria-t-il.

— L'Américain qui l'a acheté a dit qu'il n'aurait pas fait d'offre s'il ne m'avait pas vue le monter.

— Splendide !

— Eh bien ! c'était une grosse somme, ne trouvez-vous pas, oncle Finch ?

— Certainement. Est-ce que ton père le sait ?

— Je lui ai écrit tout de suite. Il doit avoir reçu ma lettre maintenant. Vous voyez combien ma présence est nécessaire ici et pourtant maman parle tout le temps de m'envoyer en pension.

La beauté paisible du soir doré d'octobre descendait sur le verger qu'ils traversaient. Il faisait déjà sombre sous les arbres mais on distinguait encore les gros tas de pommes et certaines branches pendaient très bas sous le poids des fruits.

— La récolte a l'air superbe, remarqua Finch.

Adeline fronça les sourcils et prit un air soucieux :

— Pourrons-nous la rentrer ! Impossible de trouver de la main-d'œuvre.

— Je m'offre pour demain matin, déclara Finch.

— Dites-le à maman, cela lui fera plaisir.

Adeline prononça ces mots d'un ton tellement convaincu que Finch tourna la tête pour la regarder. Elle marchait à grands pas à côté de lui et malgré tout son courage il y avait quelque chose de pathétique dans la petite silhouette. Au-dessus d'elle s'étendait la voûte immense du ciel ; derrière s'élevait la masse des écuries avec leurs occupants qu'il fallait soigner, dresser, exposer aux concours ; là se déployaient les rangées de pommiers dont il faudrait récolter et vendre les fruits ; plus loin c'était la forme sombre de la maison drapée de vigne vierge avec tous ses problèmes. L'enfant, il en était sûr, était prête à charger ses épaules fragiles du poids de toutes ces responsabilités, sans jamais penser qu'elle-même pouvait être aussi une responsabilité ou un problème.

Traduction de Simone Sallard.

MAZO DE LA ROCHE.

(La deuxième partie au prochain numéro.)

AFRIQUE NOIRE

III[1]

LE GRAND BARRAGE DU NIGER

De Bamako, ou plutôt de Koulouba (la Grande Roche) où se trouve le palais du gouverneur général, je partis pour Ségou un dimanche de février. J'avais fait à Kankan mes adieux à Francis, à la Guinée et pris l'avion pour le Soudan. Mon chauffeur, cette fois-là, était un *tapalé,* quelque chose comme un nègre « affranchi », au sens où l'on peut l'entendre, compte tenu des latitudes, entre les places Blanche et Pigalle. Louvoyant, chaloupant à terre, il devenait à son volant un gnome sombre et taciturne qui menait à tombeau ouvert : à notre retour de Ségou, en plein midi, les 250 kilomètres de piste furent avalés en trois heures. Les roues, soulevées par la tôle ondulée, semblaient parfois tourner à vide comme le train d'un avion qui décolle. Mais à l'aller, je multipliai les arrêts.

Nous traversâmes le Niger, petit fleuve encore, divisant ses eaux dans un lit qu'encombrent de grandes tables rocheuses. Des mouettes, des goélands piaillaient sur ses méandres ; bien plus haut, dans le ciel embrasé, les éternels milans planaient. Parfois, lourd, un gros oiseau sombre effleurait la piste dans son vol, la tête, semblait-il, entraînée par le poids de son énorme bec, jaune et courbe comme un bec de toucan.

De beaux villages apparaissaient, Santiguila, Fana, Bolobougou ; des villages vraiment soudanais, entourés de jardins luxuriants, sommés par des mosquées en pain de sucre, toutes hérissées de gargouilles de bois. Sur les cases de pisé, sur les hauts piquets des clôtures, des coquilles d'œufs d'autruche, par centaines, arrondissaient leurs globes ivoirins. A Tingoyé, un groupe de jeunes hommes palabraient nonchalamment sous un manguier monumental, majestueux comme un chêne de Sologne, comme un orme canadien. Dans leurs boubous aux nuances exquises, réséda,

(1) Voir *La Revue,* des 1er et 15 janvier.

bleu de lin, vieux rose, ils se levèrent et vinrent à nous avec la dignité souriante de princes noirs, sortis d'un conte des Mille et Une Nuits. Derrière eux, une fillette d'une douzaine d'année, d'apparence à peine nubile, portait sur son bras en hanchant un poupon de quelques mois.

— C'est ta petite sœur ? lui dis-je.

Elle sourit, ne comprenant pas.

— C'est sa fille, dit l'un des jeunes hommes.

Le soir venait. Un calme divin pleuvait du ciel avec la lumière apaisée. Un aveugle, debout devant une case, psalmodiait une prière, ou peut-être une complainte à l'intention des âmes charitables. Sur la piste assombrie, les couples de tourterelles et de perdrix se levaient en nombre incroyable. Le tapalé alluma les phares, et des prunelles brillèrent, glauques, dorées, à la frange des herbes nocturnes. Un petit fauve, chat-tigre ou guépard, cracha de peur au vent de notre course.

Le lendemain, nous étions à Markala. C'est là que l'Office du Niger a barré le fleuve par un puissant ouvrage, chef-d'œuvre d'ingénieurs et de charpentiers en fer. Cet Office du Niger a déjà fait couler beaucoup d'encre, provoqué des commentaires qui ne sont sans doute pas à la veille de s'épuiser. On a vu grand, très grand ; les choses en sont au point où l'on peut ajouter : trop grand.

Il s'agissait, en dérivant les eaux du fleuve par un canal poussé au nord, en pleine brousse, d'assurer l'irrigation et par là la fertilité de futures zones de peuplement. On parlait de rizières, de cotonneraies, de cultures maraîchères, de vergers. Les familles accouraient d'elles-mêmes, attirées par cette Terre promise. Faute d'une immigration spontanée et suffisante, on ferait venir des Mossis, bons agriculteurs, sobres, endurants et dociles. De proche en proche, l'éden allait s'étendre, vers l'aval jusqu'à Ké-Macina. On parlait de milliers et encore de milliers d'hectares, d'un million d'âmes au moins, pour un avenir à portée de la main. J'ai entendu citer beaucoup de chiffres, ceux des espoirs et des mirages, ceux des réalisations acquises : il y a quelque différence. Des Mossis sont venus, en effet, sans se ruer. Ils doivent être à peu près dix-sept mille. Des perspectives raisonnables n'autorisent guère à prévoir beaucoup plus.

Aujourd'hui tout le monde est raisonnable. Les plus lyriques hier encore traitent de billevesées ridicules des propos qu'ils furent

seuls à lancer. Ils attribuent ces contes à la malignité de leurs détracteurs. Ont-ils moins d'importance, maintenant que les travaux sont achevés ? Ces travaux ont coûté très cher. Là encore, outre des noms de sociétés, de personnages, on m'a cité beaucoup de chiffres : ceux des devis, en milliards d'avant-guerre, ceux du coût des terrassements, des ouvrages d'art. Entre les uns et les autres, l'écart est beaucoup moindre que celui dont j'ai parlé. A supposer qu'il y en ait un, ce n'est pas dans le même sens qu'il conviendrait de l'évaluer.

Tel qu'il est, le barrage existe. Et c'est en soi une réalisation magnifique, plus substantielle que les mines d'émeraude de John Law. Un pont de fer, des radiers colossaux, un jeu de pales à commandes électriques, tout un clavier de plusieurs hectomètres dont un hydrographe virtuose pourrait tirer les variations d'une ample symphonie aquatique ; et des échelles à poissons, les plus modernes qui se puissent voir, si ingénieuses que leur seule vertu devrait multiplier la faune, en susciter le pullulement dans ces belles eaux glauques et vivantes.

Si j'avais la tête financière, j'aurais sans doute compris certaines histoires de fous qui m'ont été racontées à propos des mines de Siguiri, ou de la Société Soguinex qui extrait, en Guinée aussi, du diamant industriel. Mais ces variations du cours de l'or, du mineur au *dioula*, — le marchand noir, — et du dioula... ailleurs, ces interférences franco-anglaises, ces mystères de conseils d'administration polyglottes m'assomment et me donnent le vertige. Et il y a aussi, on pouvait s'y attendre, des histoires de dirigisme, des abracadabra qui pousseraient à demander grâce : histoires de fous qui ne sont pas tous fous, où certains même se reconnaissent fort bien et « se retrouvent » sur leurs deux pieds. Pour ma modeste part, j'achetai à Bamako, tout ce qu'il y a de moins clandestinement, des peaux d'iguanes, des porte-cartes, des bracelets d'argent filigrané ou de petites croix d'Agadès, menus cadeaux du voyageur pour les proches et pour les amis. Je ne fus pas autrement surpris d'apprendre, à Kano en Nigéria, que j'avais été « arrangé », — modestement aussi, d'ailleurs.

Il y avait assez longtemps que je pérégrinais en Afrique noire pour être paré d'avance contre cette sorte de surprises. Des indignations véhémentes, devant moi, s'étaient maintes fois donné libre cours ; maintes fois, j'avais écouté les plaintes d'honnêtes gens découragés ; et les conseils désabusés, trop sages, dont

l'expérience des anciens, avec une cordialité impitoyable, douchait la fièvre des débutants. Cela m'eût été plus pénible, si des souvenirs non moins valables dans le même temps ne m'eussent réconforté. Je me rappelais Dagana, l'équipe de jeunes hommes, si humains, qui entourent M. Berlan, la soirée de Sébikhotane, les missionnaires de Ngasobil, hier encore ceux de Macenta, rongés de fièvre ou de phtisie, les médecins, les savants, les soldats, tous ceux qui soignent, qui enseignent, qui assistent et pacifient, qui comprennent et qui savent aimer.

A Faranah, sur la route de Kissidougou, je m'étais arrêté chez l'administrateur de la subdivision. Pas plus que l'officier de Rich, ce ne devait être un grand clerc. Il ne s'embarrassait point de subtilités raisonnantes, de tergiversations superflues. Il agissait. Et il offrait cet accord admirable entre un homme et son métier, entre ses besognes et son cœur, où le cœur d'un autre homme qui passe trouve un plein et chaud contentement.

Dans la cour du bungalow, un cochon libre, une grue couronnée compagnonnaient, bêtes familières. A peine venais-je d'entrer, de saluer nos hôtes de l'heure qu'une galopade de pieds nus, sur le plancher de la véranda, me faisait me retourner.

— N'ayez pas peur ! dit notre hôtesse.

— Peur ? Et de quoi ?

Le chimpanzé, déjà, était sur moi, se trémoussait contre ma jambe, me couvrait la main de caresses.

— Parce qu'il montre les dents, dit la dame, il y a des gens pour s'imaginer qu'il va mordre.

Mais j'avais bien vu, dès la porte, que ce froncement du mufle, cette denture découverte étaient tout au contraire un immense sourire de bienvenue. Quelle sociabilité, chez cette bête de la forêt primaire ! Elle ne lâchait pas ma main. Elle me poussait sur mon fauteuil comme pour s'asseoir à mon côté, se jucher sur mon genou, avec de menus gloussements, des susurrements, des grognements doux et légers.

— Boubou, voyons ! Reste tranquille, Boubou !

— Mais non, de grâce... Il est délicieux.

Je fus fâché de le voir mettre à la porte ; ravi, lorsque j'entendis de nouveau la galopade des quatre mains qui contournait la véranda pour gagner la porte opposée. Mais Mme B... s'était levée, bouclait cette porte d'un tour de clé : le chimpanzé vint s'y casser le nez.

Alors, tambourinant, gémissant et hurlant tour à tour, se roulant contre le seuil et recommençant à cogner, il nous prodigua les éclats d'une colère désespérée : la colère d'un enfant des hommes ; et la tendresse aussi, les caprices, les fantaisies, l'abandon. Il vint, après le déjeuner, poser devant l'objectif, confiant sa main à sa maîtresse et l'interrogeant du regard devant cet objet inconnu. La grue claironnait dans la cour, le cochon batifolait : tout cela dans une ambiance sans trouble, admirablement naturelle, en harmonie avec le brûlant soleil, la forêt proche et le déroulement des heures. L'administrateur, en short, en chemise courte, m'accompagna un bout de route. C'était un homme mûrissant, au visage busqué et sanguin. Il s'arrêta près d'un village, dans une sorte de case-auberge où les Noirs, aussitôt, l'entourèrent.

Presque une foule, et qui semblait inquiète. Les faces étaient soucieuses ; la volubilité même des paroles trahissait l'angoisse et la crainte. J'en sus bientôt la cause : le village venait d'être touché par une épidémie de cérébro-spinale. Le Français, entouré, pressé, parlait à ces Noirs consternés. Il s'exprimait dans leur dialecte et je ne comprenais pas ses paroles. Mais le ton de sa voix, chaleureux et direct, m'en laissait deviner le sens. Et surtout je voyais, à cette voix, les visages s'apaiser, se détendre, la confiance revenir dans les yeux. Il me serra la main. Je pus le suivre du regard, s'en allant d'un pas tranquille vers les cases contaminées.

LE BIRNI, VILLE NOIRE

Le D. C. 4 de Brazzaville, qui faisait escale à Niamey, atterrit maintenant à Kano. Il paraît que des blocs de latérite, soulevés par le vent des hélices, en ont endommagé les pales. A Kano un terrain moderne, d'amples pistes de ciment, une gare, un hôtel confortable offrent des avantages assez nets pour infléchir un itinéraire.

Du Niger en Nigéria, par Zinder, c'était pour moi une étape de plus. Si j'eusse été tenté de pester contre l'incident, j'en aurais été quitte pour recourir une fois de plus au fatalisme du voyageur, qui, non content d'accepter l'imprévu, lui accorde d'avance plein crédit. En l'occurrence c'eût été deux fois sage, car le Birni, la ville noire de Kano, me réservait les visions les plus belles, les impressions les plus intenses de mes longues errances africaines.

De belles villes noires, j'en avais déjà vu ; ou plutôt de grosses

bourgades, comme ce Kankan où les jeunes filles, le soir, descendaient au Milo en chantant. Elles s'avançaient en troupe serrée, des canaris ou des corbeilles sur la tête, escortées de jeunes hommes qui portaient un bâton au poing. Avec des rires, ils feignaient de frapper les nonchalantes et les retardataires ; et même, quelquefois, les frappaient. Elles, cependant, arrivées sur la berge, recueillaient le sable de la rivière. Puis, les corbeilles et les canaris pleins, en même cortège serré et chantant, elles portaient rituellement le sable à l'emplacement d'une nouvelle mosquée. Les corps, les statures étaient beaux, les voix fraîches et limpides. Les jambes nues, les épaules sombres, les dents rieuses composaient avec la bigarrure des étoffes une chatoyante harmonie. Et, sur cette foule juvénile, sur la poussière qui la nimbait, planait la paix dorée du crépuscule tropical.

Je m'étais mêlé aussi, à N'Dar Toute, à Rosso, à Konakry, à la presse jacassante des marchés indigènes. A Kérouané, en Guinée, après un déjeuner à *la Chaumière* de M. Karamoko, sous les clayonnages de bambou et l'œil sévère du président Poincaré, — dont le portrait colorié, devant moi, achevait de retourner en poudre; — j'avais quitté l'ombre de la taverne, et le demi-silence où s'entendait seulement le rire léger des prostituées métisses, pour l'éclatant soleil et le vacarme du marché, plus pullulant encore que celui de Kelaa des M'Gouna. Touba et la ruée des Mourides, ç'avait été quelque chose de tout autre : la fièvre mystique, l'exaltation collective d'un pèlerinage religieux, pardon, frairie, rêve éveillé, énorme élan qui soulevait tout un peuple, amarres rompues, au-dessus des contingences quotidiennes.

Si le Birni m'eût rappelé quelque chose, c'eût été plutôt la médina de Marrakech, métropole grouillante, ville du Sud, carrefour et creuset de races où les négroïdes sont nombreux. Mais la couleur, l'intensité barbare, la violence des contrastes, l'étrangeté des scènes coudoyées me jetaient de surprise en surprise, au delà des souvenirs et des jeux de l'imagination.

J'étais l'hôte d'un citoyen helvète, M. Rey, directeur pour les Britanniques du comptoir de la F. A. O.; c'est la compagnie française de l'Afrique occidentale. Comment ne pas me rappeler le savoureux colonial de Rabat, et ce qu'il m'avait dit de ses activités en Casamance ? Mais ici, ce qui me frappa d'abord, ce fut l'ordre. Au lieu des seccos d'arachide sénégalais (je revoyais ceux de M'Backé, leurs palissades éventrées, les

nègres qui dormaient, vautrés, à même le tas de « graines » éboulées), c'était des pyramides de sacs neufs, calibrés, des monuments carrés de base, étagés avec une rigueur parfaite, haussant leur pointe à quinze mètres dans le ciel. Même ordre dans les magasins où s'empilaient les peaux de bœufs, de moutons, les séchoirs où elles se raidissaient. L'arachide, les peaux, le coton, ce sont dans l'ordre les trois éléments principaux d'un trafic considérable. Parallèlement le bazar habituel, où le chaland est sûr de trouver « toutes choses achetables, et quelques autres ».

Aux abord de la ville, le matin, j'étais allé suivre des yeux le cheminement des caravanes de chameaux, lentes et nobles, qui amenaient les couffins de graine. Elles en amenaient trop : de nouvelles pyramides allaient bientôt monter à côté des entrepôts. L'unique train surmené les emmènerait Dieu sait quand vers la côte et les roofs de Lagos. Tout, en effet, ne va pas non plus pour le mieux dans cette riche colonie britannique. On s'y plaint de beaucoup de choses, du téléphone qui marche mal, du poids et des abus d'un fonctionnarisme excessif, de l'abaissement de la moralité publique. Mais tout cela reste chuchoté, plus librement d'ailleurs dans les milieux non britanniques. Les citoyens de l'Empire, même entre eux, s'ils constatent les symptômes d'un malaise qui se rit des frontières et des douanes et s'il leur arrive d'en souffrir, gardent au moins la dignité de n'aller point le crier par les rues.

C'était le soir, une fois tombée la grosse chaleur, que j'allais flâner au Birni. Ibadan, avec ses 350.000 habitants, Abéokouta, avec ses 200.000, l'emportent de loin sur les 100.000 Noirs de Kano. Mais en revanche, Kano est plus grouillante, plus heurtée, plus colorée. A l'heure où j'y flânais, son peuple entier était dehors, le peuple mâle tout au moins. Presque tous des Aoussas, plus trapus, plus ramassés dans leur musculature que nos Ouolofs par exemple, mais qui offrent souvent, jusque dans les traits des visages, des types d'hommes vraiment admirables. C'est au marché des toiles que j'ai rencontré les plus beaux : grands, vêtus de blanc pur, drapés merveilleusement en de longs plis immaculés, la tête rase ou enturbannée, parfois couverte d'une pièce de linge pliée en manière de tiare ou d'une étrange calotte en forme de bonnet phrygien, ils déambulaient lentement, de blanches piles de shirting sur le crâne. Des femmes passaient, beaucoup moins nombreuses que les hommes, plus petites et

comme moins éclatantes en dépit des soieries à ramages, des cotonnades bariolées que l'Angleterre et la F. A. O. proposent à leur coquetterie. La plupart, en point de mire scintillant, portaient une perle de verroterie enchâssée dans l'aile d'une narine. J'en vis une, plus étonnante, vêtue à l'européenne d'un tailleur de soie champagne, ses crins raides faisant festonner sur sa nuque les volutes d'une permanente, maquillée à vif sous le tamis d'une ombrelle écossaise, et trébuchant sur des talons démesurés : une évoluée venue du sud, dépêchée tout droit par Lagos et ses raffinements civilisés.

Dans l'instant même où son sillage m'enveloppait d'un remous de parfum, une bouffée de puanteur violemment ammoniaquée venait me frapper au nez. Une éclaircie, à travers la foule, me découvrait des sortes de cages où quelques misérables, — des mendiants ou des condamnés, — nus, décharnés, couverts de plaques de mouches, l'un d'eux aveugle et les prunelles mortes, gisaient dans la poussière au milieu de leurs déjections. Des enfants riaient alentour, se bousculaient au travers des troupeaux : des moutons pie, dégingandés, des chèvres noires, des volailles, poules et canards ; et le glissement, le battement assourdi, innombrable, des pieds nus dans la poussière ; et le brouhaha continu des voix humaines, des bêlements, des meuglements, des piaillements effarouchés.

J'allais sans trêve, parmi les éventaires de pacotille et de mangeaille, les ateliers des tailleurs en plein vent dont ronflaient les machines à coudre, le long des rues, des ruelles bordées de constructions basses, d'un pisé fauve et comme doré, de loin en loin haussant un redan, une ébauche de tourelle dentelée de merlons pointus. Sur ces façades couraient des dessins géométriques, en général des demi-cercles concentriques imbriqués en manière d'écailles, comme creusés à la pointe des doigts, d'une main largement étalée, dans le revêtement encore frais.

Je débouchais sur des avenues plus spacieuses, des carrefours creusés de mares vertes, près de remparts couronnés d'arbres. Partout, en plein soleil, dans des flaques d'ombre portées par des claies de roseaux, un déballage inouï d'onguents, de fioles, de boîtes de conserves, de bretelles et de lames de rasoir, de guirlandes de colliers, de dentelles, de miroirs, tout cela scintillant, papillotant, clapotant doucement à la brise, dans la mêlée inépuisable des grandes silhouettes drapées de blanc, les éboulements

des burnous accroupis, serrés à hauteur des genoux par la ceinture noire des bras nus.

A chaque instant la surprise renaissait, amusée, admirative. Un nègre immense, une longue pipe aux lèvres, sorte d'émir magnifique et barbare, les épaules élargies sous une chape à rinceaux d'or, tout entier coruscant comme une châsse, s'arrêtait près d'un éventaire, faisait jouer sous ses doigts une musiquette à manivelle. Une heure après il était encore là, grave et comme recueilli, son jouet de fer-blanc peint dans les mains. Des cris montaient, galopaient en rafale, et la foule dérivait derrière eux. J'apercevais, par-dessus les têtes, d'autres têtes noires qui paraissaient flotter, glisser comme des bouchons entraînés par un courant rapide. Je parvins à couper une haie épaisse et dense, un magma de corps agglutinés. Des policemen vêtus de soie bleu sombre, enturbannés, des braies aux jambes comme des cipayes, contenaient ce mascaret à la lisière d'une avenue, près d'un carrefour que marquait en son centre une guérite à claire-voie coiffée d'un champignon de chaume. Là-dessous, juché sur une petite estrade, un autre policeman surveillait les horizons. Et de grands nègres encore passèrent, drapés de blanc éblouissant, pédalant à toutes jambes sur de beaux vélos nickelés, battant neuf. Ils riaient, les dents à l'air, filaient l'un derrière l'autre à un train de coureurs au sprint : leurs têtes, ludions noirs, glissaient au-dessus de la foule. Et il en surgissait toujours, aussi neigeux, aussi rieurs, aussi rapides. La double haie de badauds vociférait, agitait des bras frénétiques, débordait sur la chaussée. Les policemen bleus s'élançaient, gourdin levé, et matraquaient gaillardement les crânes. Ils n'y allaient pas de main morte. Leurs bâtons sonnaient le fêlé. Des adolescents, sous leurs coups, s'abattaient dans la poussière, roulaient par terre en gémissant, pour aussitôt se relever, reprendre leur place dans la haie et leurs acclamations gesticulantes au passage des nuées de cyclistes. J'appris le soir, de M. Rey, que j'avais vu ainsi défiler non pas une course routière, mais le cortège d'un grand mariage.

L'heure me pressait, je devais m'arracher à ma flânerie, à ses attraits inépuisables. Je revenais parmi les gens et les troupeaux, contournant d'épaisses flaques de fange, écartant des échines au passage. Dans une gloire de poussière lumineuse, le palais du sultan allongeait ses remparts fauves : c'est un potentat négligeable, que l'Empire se contente de nourrir avec ses bouffons

et ses femmes. Au bord d'une citerne ronde, ample et dormante comme un étang, de grands bœufs aux cornes en lyre s'abreuvaient, le mufle dans l'eau. Leur reflet s'y renversait comme sur une plaque de cuivre poli. Je retrouvais, à la nuit montante, le jardin de la villa Rey, la pluie fraîche des tourniquets d'arrosage, et les ombres des roses dans la clarté des lampadaires qu'ennuageaient des vols d'insectes. Le whisky glacé embuait les verres. D'autres coloniaux étaient là, qui parlaient de l'Afrique australe, de sa richesse, de ses buildings à l'américaine, et du racisme impitoyable qui maintient les « natives » dans une condition humiliée.

A la nuit noire je prenais congé, pour regagner l'hôtel où j'attendrais, un soir prochain, le grand avion transcontinental qui me ramènerait vers Alger, et de là vers Tunis, les palmiers de Gabès et les blanches mosquées de Djerba.

VOYAGEURS D'AFRIQUE

En annexe à l'hôtel où des boys noirs servaient les lunches, un baraquement de bois confortable, à véranda entièrement treillissée à la façon d'un garde-manger, accueillait les voyageurs. La première nuit où j'y couchai, je partageai ma chambre avec un gentleman mûr et maigre, fort courtois, mais laconique. Son anglais me parut marqué d'un accent particulier, dont j'essayai vainement de déceler l'origine provinciale. Au bout d'une demi-heure, je m'aperçus qu'il parlait français : je sus alors, — à son accent, — qu'il était Belge.

C'était le « super-manager » d'une caravane automobile qui, partie de Bruxelles, via l'Espagne et Bidon V, allait conduire vers Fort-Lamy, bientôt vers ses domaines du Congo belge S. A. le prince de Ligne. Un beau matériel : des Packards. Sous la vigilance de l'homme maigre, bien ravitaillée en eau, en huile et en gas-oil, la caravane avait marché autant dire au chronomètre. L'aube venue, des jeunes femmes se poudraient à l'ombre de la véranda, derrière les toiles métalliques où couraient les margouillats. J'entendis les portières claquer, les puissantes voitures démarrer dans un gémissement soyeux. Les yeux fermés, la peau moins ruisselante, j'aurais pu me croire dans quelque « hostellerie » de week-end, vers Gisors ou Fontainebleau.

J'aimerais dire la familiarité, la bonhomie qui règnent dans la cabine de ces Junkers qui volètent d'une escale à une autre, inexacts et fidèles, livrant et ramassant leur petit stock de passagers et de colis : d'où leur nom d'avions laitiers. L'un d'eux m'avait conduit de Dakar à Konakry, un autre de Kankan à Bamako. Ce matin-là, nous avions été convoqués pour cinq heures. Le Junker était sur le terrain. Mais un tôlier, dans le petit jour, lui martelait vigoureusement la queue. La veille au soir, le camion-citerne, qui venait le ravitailler, lui avait tamponné l'arrière. Le terrain était vaste, l'espace de manœuvre au delà se confondait avec l'étendue même du continent africain. Et pourtant, le chauffeur ne l'avait pas raté.

Jusqu'à neuf heures, sous un soleil de plomb qui montait et cuisait les crânes, nous entendîmes ces frappements sonores ; debout, car un incendie avait dévoré les herbes. On était à la saison des feux de brousse. Deux ou trois fois, les jours précédents, nous avions dû passer à travers ces immenses embrasements. De très loin, à quelque éclaircie de la piste, on voyait monter sur l'horizon une monstrueuse colonne fuligineuse qui ternissait le ciel vers le zénith. A cause du flamboiement solaire, on ne distinguait pas les flammes. Mais bientôt, un grondement bas et lourd s'élevait du fond de l'étendue. Nous approchions, et ce grondement s'enflait, emplissait pesamment l'espace. Au pied de l'immense nuée debout, une frange plus pâle courait au ras du sol, s'étirait sur des lieues de brousse. Nous la voyions sauter les vallonnements, darder des pointes verticales qui paraissaient bondir d'un trait à l'extrême cime des arbres isolés. L'instant d'avant sur notre flanc, elle était déjà devant nous : et la rougeur des flammes, dans le contre-jour forestier, devenait soudain perceptible. A travers le grondement continu, plus énorme d'instant en instant, des détonations claquaient, d'une sécheresse brisante et terrible. Elles devenaient si nombreuses qu'on eût dit un pétillement colossal ; mais chaque craquement restait distinct, d'une violence effrayante et dure où l'on sentait vraiment éclater le cœur d'un arbre. Nous passions. Nous voyions cette foule d'arbres, noirs et rouges, se tordre d'un seul coup, s'abattre. Les hautes herbes sèches, consumées presque avant d'être atteintes, volaient en tourbillons de cendres au souffle ascendant du brasier. Sa chaleur de fournaise nous frappait au visage et aux mains, nous entrait dans la gorge en même temps que son haleine, de

sèves bouillantes et d'humus calciné. J'avais la sensation exacte de plonger dans son grondement même ; et cela, en réflexe, provoquait avec la chaleur l'illusion angoissée de nous ruer au cœur du feu.

Mais la voiture avait passé. Les craquements faiblissaient les premiers, espaçaient leurs coups les plus raides, redevenaient pétillement lointain, comme des sarments qui flambent au creux d'un âtre. Mais le même grondement grave et lourd continuait de régner sous le ciel. Nous l'entendions longtemps, longtemps, alors que, nous étant retournés au sommet de quelque éminence, la colonne de fumée n'était plus qu'une ombre roussâtre un peu penchée sur l'horizon.

A Bamako, du haut de Koulouba, le soir, ces feux de brousse couraient à travers la vallée comme des chenilles incandescentes. Et leurs fumées, en bas de nous, demeuraient suspendues sur la ville, mêlées à la brume pâle qui s'exhalait du fleuve.

L'avion de Kankan décolla dans une tornade de suie légère. Je retrouvai peut-être le même pour m'envoler de Bamako. Il faisait presque nuit encore. Les gaz de l'échappement, en bleues chevelures de comètes, se tordaient au vent de la vitesse. Et pourtant, le jour revenu, comme la brousse se traînait, monotone, sous l'ombre minuscule de nos ailes ! Dix heures durant au moins, de Bamako à Bobo-Dioulasso, de Bobo à Ouagadougou et d'Ouagadougou à Gao, nous pûmes contempler le sable, les taches vert noir qui le parsemaient, mousses ou lichens de là-haut, grands cads en bas ou vastes mimosées. Les cases de chaume reparaissaient, punaises rondes ; des herbes fauves, du sable rose, et ces plaques maladives, cette lèpre végétale, terne et noirâtre, qui tigrait la pureté du sable.

On ne regardait plus. Un doigt, de loin en loin, piquait vers quelque grosse bourgade : Sikasso, Koudougou, Kaya, Tillabéri... Cela jalonnait les étapes entre les atterrissages.

Deux ou trois jours plus tôt, dans l'avion d'Abidjan, un de mes compagnons de route avait plané sur les éléphants. C'était un troupeau sédentaire, repéré depuis des semaines dans une clairière de la forêt. L'avion ne manquait point de piquer très bas au passage, de tourner au-dessus des grosses bêtes à quelques dizaines de mètres. Elles ne s'émouvaient plus, agitaient leurs larges oreilles comme pour un signe de bienvenue ; les femelles continuaient d'asperger leurs éléphanteaux.

A Gao, nous revîmes le Niger, énorme et las, divaguant parmi les sables. Le vert des marécages où il allait s'étalant exaltait le rose des grèves, et des courants d'un bleu intense et pur sinuaient parmi les eaux stagnantes. De minces pirogues de pêcheurs flottaient devant des cases rondes, renflées comme de gros œufs de paille. Dans le hangar qui flanque le terrain, mes yeux tombèrent sur un thermomètre, bloqué à 48° : sa graduation n'allait pas au delà. Un grand nègre barbu, drapé de rouge et de bleu roi, d'une prestance noble et magnifique, allait lentement du soleil à l'ombre. Ses yeux s'attardaient, sans cligner, sur l'espace éblouissant. Sa beauté attirait les miens. J'allais m'informer, demander quel était cet émir du désert, quand il déballa des tapis.

Sur Kano, presque d'heure en heure, quelque avion bourdonnait, invisible dans l'immense lumière. Alors, à travers le mur de bois, j'entendais un mugissement étrange, une clameur chantante qui prolongeait la même note grave avec une force, une ampleur singulières. Si je mettais le front à la vitre, je pouvais voir sur le terrain un noir encapuchonné, enveloppé jusqu'aux pieds d'un burnous à rayures sombres et qui, la tête levée, embouchant une longue trompette droite, une *tuba* de presque deux mètres, lançait d'un souffle inépuisable sa prodigieuse clameur d'airain. Le bourdonnement, là-haut, s'enflait, faisait silence, reprenait. Et soudain, quelque part dans le ciel, très haut encore, le gros poisson d'argent accrochait un trait de lumière, allongeait sa minceur fuselée. Il piquait obliquement, dans une nage glissante et muette : un Anglais, un Français, un Belge... Les jeunes porteurs aoussas, en short et en souquenille blancs, trottaient de l'hôtel à la gare. D'autres fonctionnaires indigènes se hâtaient avec gravité : le préposé aux douanes ; celui qui braque au seuil de la carlingue, sur les passagers qui descendent, sa seringue à antiseptique.

Et vint le soir où la trompette du héraut noir lança pour moi son mugissant appel. Pour moi, pour le missionnaire du Tchad, pour l'ingénieur de Douala, pour la fiancée de Brazzaville, pour la jeune mère française, aux yeux trop grands sous l'ombre du casque, et pour ses deux enfants si pâles qui reverraient demain, à temps, les pommiers d'un herbage normand.

La nuit, loin au-dessous de nous, noya dans une brume bleue et or les vagues du massif de l'Aïr. L'Afrique s'éteignit à nos yeux.

MAURICE GENEVOIX.

LA DUCHESSE DE DINO A LONDRES
(1830-1834)

I

Le 5 septembre 1830, le prince de Talleyrand avait été nommé ambassadeur à Londres ; le 24 au soir, il débarquait à Douvres. Sur le sol anglais on lui rendait presque les honneurs en usage pour un souverain. Une foule considérable couvrait le rivage et l'acclamait ; peut-être était-elle étonnée de son étrange accoutrement : longue redingote, culotte et bas de soie noire ; au chapeau haut de forme une énorme cocarde tricolore. Le lendemain matin, à six heures, les canons de la forteresse tonnaient pour fêter sa venue et ils tonnaient de nouveau à neuf heures, au moment où le prince montait en voiture. A Londres, où il arrivait le 25, le duc de Wellington, premier ministre, qui l'avait déjà félicité de sa nomination, et lord Aberdeen, ministre des Affaires étrangères, rentraient précipitamment dans la capitale pour le recevoir.

Quelques jours plus tard, le 29, la duchesse de Dino s'embarquait à son tour à Calais. La mer était agitée ; la traversée fut désagréable et dura dix-neuf heures. A bord du bateau anglais, on avait tout d'abord pris la duchesse pour une dame du faubourg Saint-Germain fuyant la révolution de Juillet. Quand on sut qu'elle était la nièce du prince de Talleyrand, le capitaine fit hisser le pavillon tricolore ; on lui offrit, pour dissiper son mal de mer, du brandy et du xérès. Le 30 septembre, à cinq heures du soir, elle arrivait à Douvres. Le 1er octobre, la duchesse de Dino rejoignait Talleyrand à l'ambassade installée Portland Place, près de Regent Park, dans un des quartiers aristocratiques de Londres.

La duchesse, grâce à une cour habile auprès de Mme Adélaïde, sœur du Roi, avait contribué à sa nomination. Sans doute Louis-Philippe désirait, pour bien des raisons, s'attacher le prince : parce que le nom de Talleyrand, restait, malgré tant de compromissions, entouré de prestige auprès des cours et des chancelleries étrangères, enfin par reconnaissance pour la part prise par le prince à son accession au trône. Peut-être eût-il souhaité en faire son ministre des Affaires étrangères, mais l'hostilité de plusieurs personnalités ralliées au nouveau régime l'en empêchait et d'ailleurs Talleyrand lui-même, se rappelant à la fois son échec de 1815 et son âge, — soixante-seize ans, — se dérobait. Sa nomination d'ambassadeur avait même rencontré de l'opposition dans le ministère, auprès de Dupont de l'Eure, Laffitte, Bignon, de Molé lui-même, ministre des Affaires étrangères, qui lui aurait préféré Barante. La duchesse de Dino cependant s'était attachée à le bien disposer. Dès le 18 août elle écrivait de Rochecotte à Prosper de Barante ces phrases aimables et flatteuses pour le nouveau ministre, pensant que Barante les lui transmettrait : « Je suis convaincue que M. Molé aura une attitude fort convenable, que son esprit fin et pénétrant, ses belles façons feront parfaitement. Voulez-vous lui dire que ce n'est que quelques heures après le départ de la lettre que je lui ai écrite que j'ai su qu'il était ministre. Il pourrait croire que c'est par affectation que je ne lui en ai pas parlé. » A la fin Louis-Philippe l'avait emporté et Molé avait dû se résigner. « Il tiendra le dé », avait dit Louis-Philippe.

Entre Molé et Talleyrand les rapports étaient en apparence amicaux ; Molé affectait même d'être un des familiers du prince. A la vérité, ils se détestaient du fond du cœur, mais Molé mettait en pratique cette maxime des esprits réalistes qu'il convient de rester en bons termes avec ses adversaires afin de se tenir au courant de leurs arrière-pensées et de leurs intrigues. Bien plus curieuses étaient les attitudes respectives de la duchesse de Dino et de Molé. Celui-ci subissait, malgré son désir d'y échapper, le charme de la belle Circé. Il était envoûté, ensorcelé, osant à peine se l'avouer ; tantôt il se méfiait et tantôt il se rebellait contre la magicienne. De son côté, la duchesse, consciente de sa puissance, en usait avec un art raffiné de coquette, cherchant à l'arracher à Mme de Castellane, dont elle avait été l'amie intime avant qu'une brouille les séparât, prodiguant les en-

chantements au récalcitrant, feignant pour lui une très vive sympathie toute prête à changer de nom et à prendre un tour plus vif, laissant Molé à la fois inquiet, déconcerté, un peu irrité, mais en même temps troublé et à demi-conquis. « Femme étonnante et point de ce temps. Demi-confiance », notera-t-il en 1832, après un entretien tête à tête de trois heures avec elle. A ce jeu la duchesse s'amusait beaucoup, mais se piquait aussi et parfois même enrageait, devenait furieuse de ne pas mieux réussir.

Depuis le départ du duc de Laval, représentant de Charles X, l'ambassade de France à Londres était gérée par le premier secrétaire, le comte de Vaudreuil qui, dans les jours qui précédèrent l'arrivée de Talleyrand, fut surtout occupé par de multiples démarches auprès de la douane britannique afin de faire admettre en franchise une cargaison de futailles de vins et d'eau-de-vie, destinés à la table du célèbre diplomate. Vaudreuil fut bientôt nommé ministre à Weimar et le second secrétaire, le comte Hippolyte de La Rochefoucauld, affecté à son tour comme premier secrétaire à Berlin. Challaye, un des anciens collaborateurs du prince à Vienne, l'accompagnait, ainsi que trois jeunes attachés imposés par le parti du « Mouvement » ; « trois jeunes sans-culottes, écrira plus tard le *Morning Post*, qu'il avait amenés pour se donner un air de républicanisme ». Ces trois jeunes gens devaient, jusqu'à ce que Talleyrand s'en débarrassât, lui susciter bien des ennuis par leurs écarts et leurs manifestations politiques intempestives. Challaye lui fut bientôt enlevé et expédié par Molé à Smyrne en qualité de consul général. Pour le remplacer, le ministre dépêcha à Talleyrand son propre chef de cabinet, Charles Bresson, neveu de l'ancien chef de division aux Affaires étrangères, celui-là même qui avait abrité La Valette après son évasion. Bresson arriva à Londres le 8 octobre avec le titre de premier secrétaire. Talleyrand ne sembla pas sur le moment prendre mal cette nomination qui plaçait auprès de lui, en quelque sorte pour le surveiller, un des collaborateurs immédiats de Molé.

C'est qu'en réalité le plus zélé des secrétaires du prince, alors qu'il s'installait dans l'hôtel de Portland Place, c'était sa nièce, tout au moins à titre officieux et privé. Talleyrand reconnaissait ses belles qualités et disait qu'elle était l'homme le plus remarquable et la femme la plus intelligente qu'il eût connus. Non

seulement la duchesse de Dino suivait les événements de la politique extérieure avec les connaissances, la sagacité d'un diplomate expérimenté, mais elle s'intéressait passionnément à la politique intérieure, soit de l'Angleterre, soit de la France. Avec quelle sûreté elle s'oriente dans le labyrinthe des intrigues parlementaires, dans l'un ou l'autre des deux pays ! Le jeu compliqué des combinaisons ministérielles, de l'équilibre des partis n'a pas de secrets pour elle. Avec l'autorité et l'aisance d'un parlementaire rompu à toutes les roueries du métier, elle établit des listes ministérielles, suppute les chances de telle ou telle personnalité, les exigences de tel ou tel parti, les possibilités de faire passer telle ou telle loi, et elle devine le rôle de « pelure d'orange » que peut jouer tel amendement pour faire glisser un cabinet et provoquer sa chute.

A elle — tout au moins en partie — les pensées intimes de Talleyrand, les confidences, le partage des soucis secrets, et même certains travaux, car le prince restait toujours l'esclave de son incurable paresse aggravée avec l'âge, de sa répugnance physique, presque de son horreur à rédiger et surtout à improviser rapidement un texte (1). A elle encore les soins de la représentation que Talleyrand souhaitait fastueuse selon sa tradition, à elle la mission de prendre contact avec la haute société anglaise tant *tory* que *whig*, imbue de tant de préjugés, et de se la disposer favorablement.

Il fallait faire oublier que Talleyrand, lors de sa venue en Angleterre, en septembre 1792, était en quelque sorte l'agent de Danton, faire agréer le nouveau régime français, masquer son origine révolutionnaire, le présenter comme s'adaptant au cadre de l'Europe monarchique traditionnelle. Lors de la première entrevue de Talleyrand et de Wellington, ce dernier n'avait-il pas qualifié de « malheureuse » la révolution de Juillet ? Le prince avait dû s'élever contre le sens que Wellington attribuait à ce terme. « La grande majorité de l'aristocratie anglaise, note Talleyrand dans ses *Mémoires*, n'avait pas

(1) La duchesse a-t-elle rédigé en premier jet quelques-unes des lettres de Talleyrand, par exemple celles à Mme Adélaïde ? Reproduisait-elle dans ces lettres ou dans les siennes des propos de Talleyrand ? Suggérait-elle au prince certaines vues que celui-ci exposait dans sa correspondance ? Rien à cet égard n'est plus curieux que de comparer la lettre de Talleyrand, adressée, le 5 janvier 1831, à Mme Adélaïde, où il examinait la question de savoir si la France pouvait conserver la paix avec l'Angleterre en faisant la guerre au continent, si elle pouvait faire la guerre à la fois au continent et à l'Angleterre, et celle du 5 février 1834 écrite par la duchesse de Dino à Thiers : mêmes problèmes envisagés, mêmes idées générales, et parfois mêmes expressions.

accepté notre révolution aussi aisément que le ministère ; et il y avait en outre, dans cette aristocratie, des influcences étrangères qui s'exercèrent activement contre nous à notre début ». Talleyrand fait ici allusion à l'influence russe. Le tsar Nicolas Ier n'était pas seulement un des souverains d'Europe les plus hostiles à la nouvelle monarchie de Juillet, mais il avait hérité de l'animosité de son frère Alexandre envers Talleyrand, A l'opposition de principe de la politique russe s'ajoutait donc une question de personne. Et la Russie à Londres n'avait pas moins de trois ambassadeurs : le prince de Lieven, ambassadeur en titre, le comte Matusiewicz, destiné à remplacer le premier durant ses absences, mais qui, en réalité, lui était adjoint et le surveillait, enfin la princesse de Lieven, ambitieuse, dominatrice, d'une haute et vaste intelligence, passionnée de politique. Dès les premiers temps de son séjour à Londres la princesse tenta d'embarrasser Talleyrand : « On aura beau faire, lui dit-elle en présence d'une nombreuse assistance, ce qui vient de se passer en France est une flagrante usurpation. » Mais Talleyrand, avec son flegme imperturbable, lui répondit, faisant allusion aux tendances orléanistes qu'Alexandre Ier avait manifestées en 1815 : « Vous avez bien raison, Madame ; seulement ce qui est à regretter, c'est que cette usurpation n'ait pas eu lieu quinze ans plus tôt comme le désirait l'empereur Alexandre votre maître. »

La duchesse réalisait enfin ce qui avait été l'ambition de sa jeunesse et de sa première maturité, — elle avait trente-sept ans — : conduire le prince à une situation éminente et, auprès de lui, participer à cette prépondérance, en le secondant, en le conseillant. Vers 1810 ou 1811, la comtesse Dorothée de Périgord avait consulté, sous une fausse identité, Mlle Lenormand. La célèbre devineresse la reçut dans son logis de la rue de Tournon, la chevelure hérissée et en désordre, telle une sorcière de *Macbeth*, et lui prédit qu'elle jouerait un rôle politique. Pendant de longues années, elle avait souffert de l'ostracisme qui frappait le prince, tenu par la branche aînée des Bourbons à l'écart du pouvoir. Maintenant ses rêves les plus chers prenaient corps. Tant de luttes, d'intrigues, de stratégies et de tactiques compliquées, de compromissions même que, dans son for intérieur, elle devait déplorer, produisaient enfin leur fruit. Elle arrivait à Londres avec une âme de triomphatrice, dans une eu-

phorie et une exaltation conquérantes, car il lui fallait défendre la place si âprement acquise. Dans ses lettres à Barante, à Thiers, cette exaltation perce malgré la prudence des termes et le souci de la bonne tenue. A Barante, elle peut dire son regret de quitter le soleil de Touraine et de ne plus « se mettre en espalier sur la terrasse de Rochecotte », mais ce n'est là qu'attitude ; en vérité elle ne quitterait pas sa situation présente pour n'importe quel bonheur. Avec quelle satisfaction presque sauvage elle énumère tous les honneurs qu'on rend à Talleyrand et à elle-même ! Au surplus, sa liaison avec Piscatory ne commençait-elle pas à la fatiguer comme l'insinue Mme de Boigne et son séjour à Londres n'était-il pas un moyen d'y mettre fin? Bien que Stendhal notât, dans une lettre à l'avocat anglais Sutton Sharpe, de janvier 1830 : « Elle (la duchesse de Dino) est plus amoureuse que jamais de M. Piscatory. »

Les débuts de l'ambassade furent assez difficiles et orageux. Talleyrand, à qui Louis-Philippe avait plus ou moins ouvertement laissé entendre qu'il lui confierait volontiers le portefeuille des Affaires étrangères, pensait qu'à Londres il serait un ministre *in partibus*, que, de là, il dirigerait toute la politique extérieure de la nouvelle monarchie. Il correspondait avec le Roi ; sinon directement en toutes circonstances, du moins par intermédiaire, par sa grande amie, la princesse de Vaudémont devenue une des premières personnalités de la nouvelle cour, et surtout par Mme Adélaïde à qui il adressait presque quotidiennement des lettres remplies d'informations et où il exposait ses vues générales. De son côté, la duchesse de Dino écrivait à la sœur du Roi en ayant soin de faire suivre sa signature de la mention *princesse de Courlande*, ce qui, par un lointain rappel de souveraineté, semblait la mettre à égalité avec une princesse de sang royal. Ces lettres, où les observations les plus pénétrantes ne manquent pas, mettaient le plus souvent en relief l'action du prince et les résultats obtenus.

En revanche, dans ses lettres officielles, Talleyrand ne traitait que de questions secondaires, insignifiantes, gardant le silence sur les problèmes les plus graves. C'est ainsi qu'en ce début d'octobre 1830, il ne faisait guère allusion aux affaires de Belgique qui bouleversaient l'Europe monarchique de la Sainte-Alliance et de Metternich et menaçaient de déchaîner la guerre. Dans les derniers jours d'août, les Belges s'étaient révoltés

contre Guillaume 1er de Nassau, roi des Pays-Bas ; le 24 septembre un gouvernement provisoire était constitué à Bruxelles et le 4 octobre l'indépendance de la Belgique était proclamée. L'Europe monarchique interviendrait-elle militairement afin de réprimer l'insurrection et de replacer la Belgique sous l'autorité de Guillaume Ier ? Molé s'offensa du silence du prince, se plaignit et, usant de représailles, communiqua directement avec Wellington. Talleyrand eut connaissance des lettres échangées et à son tour s'en blessa ; l'affaire s'envenimait. Bertin de Vaux avait été nommé ministre à La Haye; Talleyrand lui demanda et lui fit demander par la duchesse de Dino de lui adresser une correspondance sur ce qui se passait à la cour de Hollande. Bertin de Vaux refusa et prévint Molé. Des lettres de récriminations s'échangeaient. « Nous sommes mécontents du ton des dépêches de M. Molé, écrivait la duchesse de Dino à Thiers, le 6 octobre. Il ne dit rien sur l'état de la France, ni sur ses rapports avec l'étranger et, qui plus est, il insinue en termes assez cavaliers qu'il ne trouve pas que M. de Talleyrand lui rende un compte assez étendu de ce qui se passe ici. En outre, et ceci est bien significatif, il a écrit directement au duc de Wellington une lettre sur les affaires de Belgique dont nous n'avons eu connaissance que par le duc qui est venu en parler à M. de Talleyrand. C'est de la mauvaise finasserie dont les affaires souffrent. Elle ne m'étonne pas : j'ai toujours vu que l'envie était ce qui rapetisse le plus au monde. »

Un nouvel incident vint aggraver la tension. Le 6 octobre Talleyrand devait remettre ses lettres de créance ; il achevait sa toilette de cour quand il songea qu'il conviendrait d'adresser au roi d'Angleterre un petit discours, comme c'était l'ancien usage ; malheureusement il avait manqué de temps pour préparer ce texte.

— Voyons, Madame de Dino, dit-il, mettez-vous là et trouvez-moi deux ou trois phrases que vous écrirez de votre grosse écriture.

La duchesse rédigea quelques lignes et les présenta à Talleyrand qui changea deux ou trois mots. Puis elle recopia le tout pendant que le valet de chambre du prince lui accrochait ses décorations.

Le roi Guillaume IV, ancien duc de Clarence, avait depuis quelques mois seulement succédé à son frère George IV. C'était

un vieux fou, comme ce dernier, qui devait bientôt scandaliser l'aristocratie par ses propos et sa conduite. En présence du Roi, à physionomie de vieil amiral, Talleyrand tira son papier de sa poche et lut son petit discours. Guillaume IV, un peu surpris, balbutia en mauvais français quelques mots de remerciement et, pour terminer, déclara : « Au revoir, à bientôt, j'espère. » « Ce qui, confie la duchesse à Thiers, nous conduira à Brighton promptement, le Roi y étant retourné aussitôt. »

Talleyrand attendait un grand effet de son discours et lui et la duchesse en souhaitaient la reproduction dans les journaux de Paris. Louis-Philippe, à l'instigation de Molé, s'y opposa. La duchesse envoya le texte à Thiers avec mission de le remettre au *National*. « Ce discours est officiellement envoyé au département, écrivait-elle. Mais nous ne supposons pas M. Molé dans cette disposition qui lui donnerait envie de faire valoir M. de Talleyrand. Il me semble qu'il s'établit une certaine aigreur entre l'ambassadeur et le ministre français, dont je vous prie comme mon meilleur ami, de prévenir auprès du chef suprême (1) les effets. » Finalement Louis-Philippe autorisa la publication ; le discours parut dans le *National*, puis dans le *Moniteur*. Mécontent, Molé donna sa démission. Faisant allusion à la « correspondance dérisoire » du prince, rien, disait-il, ne me fera rester au ministère « si M. de Talleyrand ne demeure plus sous ma direction et dans ma dépendance. Je sais et je sens mieux que personne tout ce qui est dû d'égards, de déférence même, à son âge et à son expérience, mais je n'oublie pas non plus qu'il s'enfermait avec Ouvrard à Calais et que, s'il a désiré si ardemment d'aller à Londres, ce n'est ni par dévouement au Roi, ni par amour de la France. » Louis-Philippe refusa la démission. La duchesse, jugeant que les choses se gâtaient, inspira à Talleyrand une lettre, menteuse d'un bout à l'autre, qui n'était qu'une protestation d'amitié. Molé, entrant dans le jeu, répondit par une autre lettre aussi affectueuse mais où la fausseté éclatait à chaque ligne. Pour se faire bien venir de la duchesse, il avait soin d'ajouter : « Je vous envoie M. le duc de Valençay avec une dépêche assez importante. » Le duc de Valençay, fils aîné de la duchesse de Dino, était attaché au ministère.

Mais ce n'en était pas fini des picoteries Talleyrand-Molé.

(1) Le roi Louis-Philippe.

Le 15 octobre Talleyrand et lord Aberdeen étaient tombés d'accord pour soumettre les affaires de Belgique à une conférence formée des représentants des Puissances intéressées. Wellington demandait qu'elle se tînt à Londres ; Molé exigeait qu'elle siégeât à Paris. Talleyrand ne fit pas grand-chose en faveur de la thèse du ministre. Pendant environ un mois on discuta. De Londres, Talleyrand faisait agir sur Louis-Philippe par l'intermédiaire de l'ambassadeur britannique, lord Stuart de Rothesay, par la princesse de Vaudémont et Mme Adélaïde. Dans une lettre à Thiers la duchesse de Dino reproduisait complaisamment certains propos de Wellington, offensants pour Molé : « Il (Wellington) a ajouté (ce que M. de Talleyrand n'a pas voulu, par délicatesse, introduire dans sa dépêche) que la question était trop forte pour être abandonnée à Stuart et à Molé ; et il a fini par dire à M. de Talleyrand : « Vous comprenez que ce qui se sera traité entre vous et moi aura une toute autre importance aux yeux du monde que ce qui l'aurait été à Paris par des personnes moins imposantes. » A ces traits cruels, qui parvenaient peut-être à sa connaissance, Molé ripostait en privant Talleyrand d'informations.

Molé toutefois ne voulait pas pousser à bout la duchesse. « J'ai reçu hier, confiait-elle le 10 novembre à Thiers, une lettre assez plate de M. Molé qui, embarrassé d'écrire à M. de Talleyrand, me dit qu'il craint que quelque malentendu ne l'ait mis mal avec lui et il s'en rapporte à la *supériorité de mon esprit et à l'élévation de mes sentiments* pour dissiper ces nuages... Avec un peu plus d'honneur en lui, il serait moralement beau comme l'est ce visage qui m'a toujours fait l'effet d'être trop lourd pour ses pieds. » A la fin Talleyrand l'emporta sur la question de la conférence, mais Molé ne céda qu'à regret et de mauvaise grâce, au moment même où il quittait le ministère.



Le premier contact de la duchesse de Dino avec le monde diplomatique avait eu lieu à un dîner chez Wellington le 5 octobre. La duchesse retrouvait là d'anciennes connaissances de Vienne ou d'ailleurs, le prince Paul Esterhazy de Galantha, ambassadeur d'Autriche, et le baron de Bulow, ministre de Prusse. Parmi les autres convives lady Burghersh, nièce de Wel-

lington, et le comte Matusiewicz. Dès ces premiers jours une question de protocole s'était posée. Quel rang attribuer dans les cérémonies à la duchesse de Dino, l'étiquette n'ayant pas prévu la qualité de nièce d'ambassadeur ? La question fut soumise au roi Guillaume IV à qui on rappela que, lors du Congrès de Vienne, l'empereur d'Autriche avait accordé à la comtesse de Périgord le rang d'ambassadrice. On décida de faire de même.

Quelques jours après le dîner chez Wellington le prince et la duchesse étaient les hôtes, à Middleton, du comte de Jersey, chambellan du Roi, et de lady Jersey. Lady Jersey, fille du comte de Westmorland, belle-sœur de lady Burghersh, était à Londres une sorte d'arbitre des élégances ; elle donnait le ton à la société et régentait l'Almacks, académie mondaine qui réunissait la haute aristocratie. La duchesse de Dino devait plus tard en tracer un portrait sévère : « Un manque complet d'esprit, une origine bourgeoise (elle était la petite-fille du banquier Child), des richesses mal gouvernées, un mari trop doux, une santé inaltérable, une activité fatigante, lui ont persuadé qu'elle avait assez d'argent pour se passer toutes ses fantaisies, assez de beauté pour désespérer ou combler les désirs de tous les hommes qui l'environnent, assez d'esprit pour gouverner le monde, et assez d'autorité pour être, partout et sans concurrence, la première dans la faveur des princes, dans la confiance des hommes d'Etat, dans le cœur des jeunes gens, dans l'opinion même de ses rivales. » A Middleton, Talleyrand et la duchesse trouvèrent grande compagnie, maison admirable « ornée de bon goût et pleine des plus belles vieilleries ». Lady Jersey avait invité le prince et sa nièce : dès lors ils devenaient des personnalités à la mode qu'il convenait, tant à Londres que dans les châteaux, de faire rencontrer à des amis.

Cette Angleterre de 1830 n'était plus tout à fait l'Angleterre ultra-aristocratique de la fin du XVIII[e] siècle, aux mœurs sans rigueur et parfois aimablement dissolues, et n'était pas encore celle de l'époque victorienne, sévère sur les mœurs, d'une tenue rigide — en apparence tout au moins — et collet monté. C'était une Angleterre de transition. Déjà on discernait quelque tendance au rigorisme, cependant ce vieux toqué de Guillaume IV se plaisait à raconter des histoires licencieuses ; les liaisons ne s'affichaient plus, mais se toléraient encore à condition qu'elles gardassent la discrétion. Et, à travers les agitations provoquées

par une mauvaise situation économique, à travers grèves et émeutes, la vieille Angleterre s'orientait avec lenteur vers un état où l'aristocratisme devait s'associer au libéralisme et à une démocratie mesurée, et qui durerait jusqu'au début du xxe siècle. En dépit de cette évolution, le luxe, le faste subsistaient dans les belles demeures de Londres, dans les manoirs aux grands parcs ombreux où se perpétuaient les diverses époques de l'histoire de Grande-Bretagne, où le passé survivait avec son décor et ses usages.

On vit la duchesse à Holland House chez lord et lady Holland ; celle-ci mordante, caustique, avec une pointe d'excentricité, autre reine de la société londonienne mais dans un genre différent de celui de lady Jersey ; à Devonshire House, dans Piccadilly, chez le duc de Devonshire ; à Battle House, chez lord et lady Ashburton ; à Stafford House chez lady Stafford ; chez le duc de Bedford à Woburn Abbey, au parc tout rempli d'aubépines ; à Warwick Castle, vieux et sombre château-fort aux tours crénelées baignant dans l'eau d'une rivière impétueuse, au hall gigantesque décoré d'une profusion de bois de cerfs et de coffres gothiques, aux salons enrichis de meubles de Boule et de superbes Van Dyck. Enfin on la vit à la cour, aux *drawing-rooms*, — réception de dames, — cérémonies fatigantes car il fallait rester parfois cinq heures debout ; à l'une d'elles trois femmes d'ambassadeurs ou de ministres s'évanouirent. Elle allait à Kew chez la duchesse de Cumberland ; à Brigthon quand la Reine y séjournait ; à Windsor d'où la souveraine la menait aux courses d'Ascot. « J'ai été à Brighton passer quelques jours chez la Reine qui me traite avec beaucoup de bonté ainsi que la duchesse de Cumberland et la duchesse de Kent, écrit-elle à Barante. Toutes ces princesses sont allemandes et c'est un grand bien en pays étranger d'avoir des souvenirs et une langue d'enfance en commun. »

Lady Granville écrivait le 15 novembre à son frère, le duc de Devonshire : « J'ai dîné à Stafford House hier soir. Lady Stafford a une sorte d'engouement pour la duchesse de Dino. Elle ne peut parler de rien d'autre. » De son côté la duchesse confiait à Barante : « Je suis reçue avec une bonté parfaite et M. de Talleyrand l'est au gré de mes désirs. Je ne me plains que d'un peu trop d'empressement dans le public. Chaque matin les journaux vous relatent et cette évidence de détail me paraît

une vraie calamité. M. de Talleyrand s'en arrange très bien. » Le 2 novembre, lors de la séance royale au Parlement, le Roi avait fait préparer une tribune à part pour Talleyrand, afin qu'il pût s'asseoir ; mais le prince préféra se tenir dans la tribune diplomatique et, malgré son infirmité, rester sur ses jambes. Après la séance, sa voiture fut saluée par des hourras. La duchesse ne manque pas de mander à Mme Adélaïde : « Quand je suis revenue avec des gens portant la cocarde tricolore, le peuple a crié : « *A French lady !* » et on m'a saluée et crié des vivats tout le long de la route. Tous les princes de la famille royale dans la salle sont venus me demander des nouvelles de notre Roi, de Mademoiselle, de la Reine. »

Aux multiples invitations, Talleyrand répondait en traitant princièrement monde diplomatique et monde de la cour, dépensant largement, selon sa coutume, Louis-Philippe lui avait d'ailleurs maintenu, bien que la fonction n'existât plus, son traitement de cent mille francs de grand chambellan. « Nos dîners ont du succès, écrivait encore la duchesse à Barante ; ils font époque dans la gastronomie de Londres ; mais c'est ruineux, et M. de Talleyrand est effrayé de la dépense. » Comme le dira plus tard Alexis de Saint-Priest : « La révolution de Juillet est quelquefois bourgeoise à Paris, mais grâce à M. de Talleyrand, elle a très grand air à Londres. Mme de Dino joue fort bien sa partie dans cet ensemble. » Et un journal anglais renchérira : « Il (Talleyrand) avait tout le monde à ses pieds ; toute la noblesse d'Angleterre recherchait sa société avec ardeur, les diplomates de tous pays pliaient devant lui. »

Mérimée, qui fit plusieurs séjours en Angleterre à cette époque, fut témoin de cette admiration. « Les Anglais sont à plat ventre devant Talleyrand », note-t-il dans une curieuse lettre de décembre 1832, écrite quelques jours après qu'il eût dîné chez le prince. Et l'on vit ce spectacle surprenant, un soir, à l'ambassade de France, tandis que le prince se livrait, après le dîner, à une étrange ablution qui consistait à absorber par le nez le contenu de deux verres d'eau et à le rendre par la bouche, on vit lady Jersey, une serviette à la main, suivant l'opération avec une attention soutenue et prête à intervenir.

Dans le concert des louanges, de très rares notes discordantes, par exemple de la part de Ch. Greville, qui note dans

son *Journal*, à la date du 15 novembre 1830 : « J'ai dîné chez lord Sefton avec Mme de Dino et Talleyrand qui, au sortir de table, s'est mis à pérorer dans un cercle formé autour de lui. Tout le monde s'est dit enchanté de son esprit, mais je sais par expérience qu'on est aisément séduit par ce qui a la vogue. » Les réflexions malveillantes émanaient surtout de la princesse de Lieven. Douée d'un coup d'œil perspicace, d'une pénétration exceptionnelle, très experte en politique intérieure anglaise, car son mari représentait la Russie à Londres depuis 1812, d'un caractère impérieux, ardente à influer sur les personnes et les événements, la princesse s'était inquiétée à l'arrivée de Talleyrand et surtout de sa nièce. Ces nouveaux venus allaient-ils s'attaquer à sa situation éminente à Londres ? Cette ancienne maîtresse de Metternich, qui avait été rétrospectivement jalouse de la duchesse de Sagan, ne se sentait nulle amitié pour la sœur de celle-ci. Tout de suite elle avait flairé dans la duchesse de Dino, sa quasi compatriote, puisqu'elles étaient d'origine balte toutes les deux, une rivale dangereuse. De fait, dans la carrière de ces deux femmes, de grand esprit l'une et l'autre, on discernait bien des similitudes : raison de plus de se détester. Au surplus, la princesse, douée de grâce et d'un charme réel mais sans la vraie beauté, ne pouvait que jalouser la duchesse de Dino. La princesse ne ménageait pas les appréciations désobligeantes à Talleyrand. « Le duc de Wellington, écrivait-elle à son frère, le général de Benkendorf, est tout bonnement épris des charmes de M. de Talleyrand. Vous ne sauriez croire avec quelle bonne foi il affirme que c'est un très honnête homme et que tout ce qu'on a jamais dit de lui est pure calomnie. » A Guillaume IV, qui lui demandait son opinion sur le prince : « Je crois, répondit-elle, qu'un homme qui a passé soixante-quinze ans dans l'intrigue n'oublie pas le métier la soixante-seizième. »

La duchesse de Dino, de son côté, lançait des traits caustiques à la princesse, raillant ses airs autoritaires, la sécheresse hautaine de ses jugements. Mais bien qu'au cours des années passées ensemble à Londres elles se heurtassent souvent, à l'animosité des premiers jours succédera peu à peu une vague sympathie. Elles se mesurèrent d'abord du regard, comme deux champions qui soupèsent leurs chances respectives, puis il leur viendra une estime réciproque.

***

Presque simultanément, en novembre 1830, le ministère français et le ministère anglais faisaient place à de nouveaux cabinets. En France, Laffitte devenait président du Conseil : c'était un succès pour le parti du « mouvement », et le maréchal Maison, puis, quinze jours plus tard, le général Sébastiani, remplaçaient Molé aux Affaires étrangères. En Angleterre, un ministère *Whig*, avec lord Grey à sa tête et le vicomte Palmerston au *Foreign Office*, succédait à Wellington. Ce double changement allait être suivi, dans l'hôtel de Portland Place et l'entourage de Talleyrand, d'intrigues curieuses.

Un des très anciens amis de Talleyrand, ami intime, familier et, à l'occasion agent secret, était le comte de Montrond. Ce personnage, aventurier de haut rang et fanfaron de vices, est assez connu sans qu'il soit besoin d'en tracer le portrait de nouveau et d'en rappeler l'existence si mouvementée. Dans combien d'affaires politiques délicates, le prince de Talleyrand n'avait-il pas utilisé l'entregent et la hardiesse sans scrupules de Montrond ? Dans les dernières années de la Restauration, alors que le prince n'espérait plus rien de la branche aînée des Bourbons et n'attendait plus que le moment de se déclarer ouvertement contre eux, n'avait-il pas chargé Montrond de plusieurs missives clandestines en Angleterre, missions qui n'avaient certainement pas pour objet de consolider le trône de Charles X ? Au cours de ces séjours répétés outre-Manche, Montrond avait noué des relations avec l'aristocratie britannique et s'était lié avec plusieurs hommes politiques en vue.

Montrond, qui se trouvait à Paris à l'automne de 1830, s'étonnait que Talleyrand ne se pressât pas de l'appeler près de lui, à Londres, afin de le mêler à ses négociations et de lui demander les services que lui, Montrond, lui prêtaient si volontiers. La duchesse de Dino avait jadis été le mieux du monde avec Montrond, mais une brouille était survenue et l'hostilité avait succédé à la sympathie. La duchesse eut connaissance du désir de Montrond ; elle s'alarma de la venue peut-être prochaine du personnage, car elle entendait régner seule sur la pensée du prince. Aussi, le 12 novembre, écrivait-elle, très probablement à l'insu de Talleyrand, à Mme Adélaïde :

« Madame, je ne me permettrai pas d'importuner aussi

souvent Votre Altesse Royale si je n'éprouvais l'impérieux besoin de lui exprimer ma reconnaissance pour la confiance dont elle daigne m'honorer.

« C'est pour m'en rendre digne que je crois devoir rétablir la vérité d'un fait, inexactement représenté par M. de Montrond.

« M. de Talleyrand, le sachant malade de la goutte, lui a écrit pour savoir de ses nouvelles et lui exprimer le désir de le voir promptement rétabli. Mais il n'y a pas un mot dans cette lettre que j'ai vue pour l'inviter à venir à Londres et nous y aider.

« En vérité, et sans la moindre prétention, j'ose assurer que M. de Talleyrand est placé ici de façon à n'avoir besoin de l'aide de personne ; d'ailleurs le secours d'une personne dont on n'entend faire à Londres qu'un seul genre d'éloge, celui *d'être fort amusant*, ne serait ni bien utile au service du Roi, ni même à notre situation sociale.

« C'est donc une petite vanterie de M. de Montrond, fort commune chez les gens qui, étant sans équilibre, cherchent à se faire valoir aux dépens de la vérité. »

Cette lettre ne put empêcher la venue de Montrond à Londres. Le 22 novembre, il dînait chez lord Sefton en compagnie de lord Grey et de l'avocat Brougham qui venait d'être fait lord en même temps que chancelier. Ce fut un dîner très gai. Montrond, en verve, déploya tout son esprit. Quant à lord Sefton, il plaisanta Brougham sur sa récente pairie, l'appelant *mylord* à tout bout de champ, prodiguant les : « Qu'a dit sa Seigneurie ? Sa Seigneurie est bien bonne de se commettre avec de la canaille comme vous. » Au sortir de table, il prit la pelle de la cheminée, la plaça sur son épaule, comme une masse d'armes, et précéda ainsi Brougham. Montrond n'était pas seulement l'ami de Talleyrand, mais, depuis de longues années, celui du roi Louis-Philippe à qui il avait rendu mêmes services secrets qu'au prince. Montrond, disait-on « tenait » le Roi grâce à certaines lettres ou, encore duc d'Orléans, il manifestait trop clairement ses ambitions souveraines. C'était dans la coulisse, un personnage important de la monarchie de Juillet, largement appointé sur les fonds secrets. Les on-dit ne différaient que sur le chiffre, tantôt vingt-cinq mille francs, tantôt trente-six mille ou quarante-huit mille avec les gratifications exceptionnelles. D'après un document découvert

aux Tuileries en 1848, il aurait touché en 1842 une pension de trente-six mille francs. Montrond, au surplus, ne cherchait pas à dissimuler ces subsides. « S'il les recevait, disait-il par manière de plaisanterie, c'était pour bien parler de Louis-Philippe dans les clubs de Londres. »

Louis-Philippe envoyait-il Montrond à Londres en « observateur ? » En ce même mois de novembre, Sébastiani, peu après son installation aux Affaires étrangères, dépêchait, de son côté, un émissaire en Angleterre. Lui aussi, comme naguère Molé, estimait que Talleyrand était bien avare d'informations dans sa correspondance officielle. Le prince continuait de réserver sa confiance à la princesse de Vaudémont et à Madame Adélaïde, et il lui arrivait même de cacher complètement ou tout au moins de travestir certains faits. Plus tard, pour être quand même informé, Sébastiani usera d'un moyen classique, le cabinet noir, faisant décacheter et prendre copie des lettres de Talleyrand, celles du moins que l'ambassadeur ne confiait pas à des messagers sûrs. Bref, afin d'être mieux renseigné, il expédiait à Londres le général de Flahaut, également chargé de déterminer Talleyrand à orienter les négociations sur les affaires de Belgique dans un sens plus favorable aux désirs du parti du « mouvement ».

Flahaut avait été un des brillants officiers de l'Empire et un séducteur irrésistible. En 1817, il était exilé en Angleterre ; Miss Mercy Elphinstone, fille de lord Keith, amiral de la flotte britannique, jadis l'adversaire de Masséna devant Gênes, s'était éprise du jeune général de trente-deux ans. Malgré l'opposition de sa famille et celle de l'ambassadeur français d'alors, le marquis d'Osmond, elle l'avait épousé. Elle lui apportait une grosse fortune : deux cent mille francs de rente et la promesse d'un majorat d'un million de revenus si un fils naissait de l'union. Elle n'avait jamais été jolie, mais intelligente, possédant un grand usage du monde, autoritaire et tranchante, aimant l'intrigue, d'une ambition tenace, elle s'estimait douée pour la politique, ce qui l'apparentait à la duchesse de Dino et à la princesse de Lieven. A Paris, où elle faisait, vers la fin de la Restauration, de fréquents séjours, elle affichait des opinions libérales. Aussi devint-elle une des Egéries de la nouvelle monarchie ; son crédit fut assez fort pour faire remplacer lord Stuart de Rothesay, ambassadeur de Grande-Bretagne, par

lord Granville. « Mme de Flahaut, écrivait Rodolphe Apponyi à la fin de 1830, se donne un mouvement inconcevable. Son salon est un véritable club de propagande politique. Elle est si heureuse de tout ce qui arrive et de tout ce qui lui a réussi qu'elle croit maintenant qu'elle arrivera à bout de tout. Elle a poussé son arrogance jusqu'à promettre au ministre Sébastiani qu'elle réussira à entraîner le ministère anglais à suivre en tout la marche du gouvernement français. »

Malgré son affection paternelle pour le général, Talleyrand était-il enchanté de sa mission ? Dans une lettre à Sébastiani, il se félicitait de l'arrivée de Flahaut, mais était-il sincère ? Quant à la duchesse de Dino, elle se montrait irritée au plus haut point ; deux intrus venant à la fois se mêler des affaires de l'ambassade, c'était trop. Elle détestait déjà Montrond et une violente animosité naissait en elle contre Mme de Flahaut qui lui faisait traiter cette nouvelle rivale de « vieille coquette » et le général de « vieil intrigant ». Flahaut était chargé par Sébastiani d'exposer à Talleyrand un plan de partage de la Belgique entre la France, la Hollande, la Prusse et l'Angleterre. Talleyrand, si l'on en croit ses *Mémoires*, repoussa le plan.

Il semble qu'à la fin de décembre 1830, il y ait quelque désaccord entre Talleyrand et Sébastiani, peut-être avivé par Flahaut et Mme de Flahaut. Dans une lettre du 30 décembre, le ministre, influencé par de récents débats de la Chambre où la gauche avait développé ses conceptions, n'excluait pas l'idée d'une annexion de la Belgique. En somme, on trouvait à Paris que le prince inclinait trop à suivre docilement l'Angleterre. La duchesse de Dino avait, dans la première quinzaine de décembre, fait un court séjour en France. Sans doute avait-elle mis à profit ce voyage pour combattre à la cour, auprès de Sébastiani et d'autres personnages politiques, l'influence de Mme de Flahaut. Revenue à Londres elle écrivait à Sébastiani, le 8 janvier, une lettre destinée à la fois à le flatter et à justifier la politique de Talleyrand : « Nous cessons de nous dire, M. de Talleyrand et moi, qu'il n'y a rien d'aussi honorable que la politique, que le caractère du Roi et que la manière dont vous le servez. Si vous eussiez été à la place de M. Molé, vous n'auriez pas perdu, il y a trois mois, quinze jours en mauvaises petites finesses et en petites perfidies, et nous aurions évité les mille et un embarras du moment... »

« Nous avons affaire à un roi de Hollande obstiné et de mauvaise foi..., à un empereur de Russie menaçant et hargneux, à l'Angleterre, qui est dans cette singulière situation de craindre tout à la fois la guerre, à cause de ses embarras domestiques, et cependant d'être, par ces embarras-là même, obligée à tenir d'autant plus à ses exigences extérieures qui rendent la paix plus difficile à conserver. Il est clair que le ministère actuel anglais rencontrera de fortes difficultés à la rentrée du Parlement; peut-être les résoudra-t-il, mais il faut, pour cela, ne pas se dépopulariser, et ne pas faire de ces concessions extérieures qui heurteraient les anciens préjugés du pays... Ce que je vous dis là est uniquement pour vous : je vous prie surtout, mon cher général, de ne jamais dire à Mme de Flahaut que je me permets un jugement quelconque sur sa patrie et ses amis... La question polonaise, qui rencontre une si juste sympathie sur le continent civilisé, ici n'inspire rien. Mme de Lieven, qui domine lord Grey, se sert de tout son crédit pour détacher à cet égard le cabinet anglais. »

Le 17 janvier, c'est une justification de Talleyrand adressée à Mme Adélaïde : « J'ai besoin d'expliquer à Votre Altesse Royale le silence de M. de Talleyrand dont vous avez la bonté de vous apercevoir avec quelque regret. Le temps matériel lui a manqué, pendant quelques jours, pour écrire autre chose que des dépêches, entre la sortie des conférences qui duraient *6 à 7 heures*, et l'instant fixé des départs des courriers, que l'heure de la marée commande ici. D'ailleurs M. de T. désirerait pouvoir arriver à quelques résultats, pouvoir les communiquer à Votre Altesse Royale, ou bien pouvoir offrir quelques avis motivés.

« Mais la plus grande perplexité, les combinaisons les plus diverses, les vœux les plus extraordinaires ont régné dans la conférence, et j'ose dire que je n'ai jamais vu M. de T. plus irrité et moins patient qu'il ne l'est depuis dix jours. »

Cependant Sébastiani expédiait de nouveau Flahaut à Londres; il y arriva le 21 janvier 1831 porteur des mêmes propositions de partage de la Belgique. Elles tombaient mal, car la veille la Conférence de Londres avait signé le protocole par lequel les cinq Puissances, Angleterre, Autriche, France, Prusse, Russie garantissaient la neutralité perpétuelle de la Belgique, ainsi que l'intégrité et l'inviolabilité de son territoire.

Talleyrand, excité d'ailleurs par la duchesse de Dino, commençait à être las des interventions répétées du général et de Mme de Flahaut. Il discernait que celle-ci ne cherchait tant à mettre son mari en avant que pour le présenter comme un futur ambassadeur à Londres, dès que lui-même laisserait la place vide. Flahaut quittait l'Angleterre dans les premiers jours de février ; peu après, le 10, le prince chargeait Montrond, qui était d'ailleurs un des intimes de Flahaut, de porter une lettre à Sébastiani où il exhortait le gouvernement de Louis-Philippe à ne pas différer le refus de la couronne belge offerte au duc de Nemours : « Il pourra vous rendre compte de la situation générale de l'Angleterre, y déclarait Talleyrand, dans les questions de paix et de guerre, qui est aujourd'hui ici la matière de toutes les conversations. » La duchesse de Dino s'était-elle momentanément réconciliée avec Montrond ou bien voulait-elle l'opposer à Mme de Flahaut ? Mais à la même époque elle écrivait à Mme Adélaïde : « Montrond, qui connaît assez bien l'état des choses ici, a été envoyé par M. Talleyrand pour faire ces représentations. J'aurais préféré y aller moi-même, mais lord Grey m'a trop priée de rester pour que j'aie pu lui refuser ; M. de Talleyrand aussi. »

***

Dans le courant de février 1831, un événement héroï-comique vint troubler l'existence de la duchesse de Dino, Montrond, vexé de ce qu'elle avait voulu l'éloigner de Talleyrand, lui gardait rancune ; il préparait une vengeance et imagina un mauvais tour de mystificateur. Dans cet art de la mystification, il se montrait maître ; il y avait en lui du Méphistophélès d'opéra et du farceur pince-sans-rire. Mais laissons la parole à Prosper Mérimée qui, dans une lettre à Stendhal raconte l'histoire. « Votre ami Latouche, écrit-il le 15 mai 1831, s'est battu l'autre jour contre un galant chevalier de l'honneur des dames. Voici à quelle occasion : M. de Colline Ronde étant dernièrement en Angleterre s'amusa à persuader au fils de lord Palmerston qu'il convenait qu'un jeune homme comme lui eut une femme comme la duchesse de Dino, et qu'il allât de l'avant. D'autre part il dit à la duchesse que, pour l'honneur de la France qu'elle représentait, il ne fallait pas souffrir qu'un dandy la

grimpât, et qu'elle se servît avec adresse des armes que la nature lui avait données pour se défendre contre le téméraire. Le dit dandy aborda la duchesse comme Valdès la petite mère à Puteau. Il fut égratigné et repoussé avec perte de la moitié de ses cheveux et lacération de son nez. Et Méphisto Colline-Ronde de rire. Latouche a raconté cela dans *le Figaro*, mal selon moi, trop obscurément et inintelligiblement pour la province. Cela n'a pas empêché M. Piscatory de prendre fait et cause pour la dame vertueuse, et de tirer un coup de pistolet à Latouche qui a déchargé le sien en l'air. Heureusement qu'il n'a pas tué son témoin. Les deux ennemis sont tombés dans les bras l'un de l'autre, et les témoins émus s'essuyaient les yeux avec leurs mouchoirs. Latouche a promis de dire d'une manière gentille que Mme de Dino était une honnête femme... »

Il s'agit ici de H. de Latouche, alors rédacteur en chef du *Figaro*, l'éditeur des œuvres d'André Chénier en 1819 et l'ami de Balzac lors des débuts du futur auteur de la *Comédie Humaine*. Sous les graphies fantaisistes dont les affuble Mérimée, on reconnaît aisément les personnages, héros de l'anecdote. L'article avait paru dans *le Figaro* du 4 mars et s'intitulait *Un lord égratigné*. La rectification fut insérée le 8 mars et témoignait de la fidélité à la parole donnée par Latouche : « Il a été inséré, dans un de nos derniers numéros, un article touchant une noble dame. L'article a excité la susceptibilité de ses amis. On nous a demandé satisfaction à cet égard, et nous l'avons donnée les armes à la main. Maintenant que notre honorable adversaire n'a plus le droit d'en exiger aucune autre, nous reconnaissons volontiers, et pour l'amour des dames, que les faits énoncés reposaient sur des renseignements inexacts. »

Les « on-dit » scandaleux sont presque toujours entachés d'inexactitude ; sur une donnée primitive la malignité des salons brode des arabesques de fantaisie. Quel était ce « fils de lord Palmerston », Palmerston ne se maria qu'en 1839 avec lady Cowper, veuve du comte Cowper et sœur de lord Melbourne. Peut-être s'agissait-il de sir William Temple, jeune frère de lord Palmerston, qui appartenait à la diplomatie britannique de carrière.

Quoiqu'il en soit, après cette scène de comédie, la duchesse éprouva le besoin de se recueillir et alla passer quelques jours à Richmond d'où elle écrivait à la fin de mars à Barante. « Je

suis venue ici pour me reposer, pour prendre des bains d'air, pour fuir les chambres chaudes, pour chercher quelques émanations printanières et me coucher pendant huit jours avant minuit, ce qui, depuis si longtemps, ne m'était pas arrivé. Le site est charmant, l'air léger, les cottages, qu'on y loue aisément, fort confortables ; et, par moment, le soleil est si clair et si chaud et les feuilles ont si bonne envie de pousser qu'on peut se croire aussi près de la Loire que de la Tamise. »

A la fin du printemps de 1831 la duchesse de Dino présida à l'installation de l'ambassade de France dans une nouvelle résidence. En avril, Talleyrand avait décidé de quitter Portland Place et il louait un bel hôtel, 21, Hanover Square, au coin de Brook Street. Les pelouses et les grands arbres d'Hanover Square étaient alors entourés de vieux logis aristocratiques parmi lesquels le 21 avait noble allure avec son entrée encadrée de colonnes, son rez-de-chaussée de pierre et ses deux étages de briques. Une assez mauvaise légende s'attachait pourtant à cet hôtel où jadis on avait volé les diamants de la marquise de Devonshire. De plus on disait qu'un fantôme y apparaissait certaines nuits. La nouvelle de cette location parvint à Paris et, dans les salles de rédaction, on pensa que Talleyrand songeait à s'établir définitivement en Angleterre. « Il se confirme de plus en plus que M. de Talleyrand fait des arrangements pour se fixer en Angleterre, écrit *le National*, le 23 avril 1831. On sait que la prévoyance des événements ne lui manque pas. Ne pouvant plus douter que ses vieux projets de briser la Sainte-Alliance n'aient pas réussi et que ses tentatives à cet égard n'ont servi qu'à nous laisser sans alliés, même parmi les peuples, il ne veut pas s'exposer aux agitations qu'il craint de voir naître en France. » Mais, quelques jours plus tard, *le National* démentait ces bruits.

Talleyrand et la duchesse de Dino vinrent habiter Hanover Square en juin 1831. Le fantôme allait-il troubler leur sommeil ? La duchesse couchait dans la pièce où les diamants avaient été enlevés et sa fillette Pauline dans celle où le revenant avait été vu. Les domestiques tremblaient et les servantes ne voulaient circuler le soir que deux par deux. La duchesse elle-même, à force d'entendre raconter l'histoire de l'apparition, perdait son assurance. Mais les curiosités furent déçues : le revenant ne parut pas.

A Londres la situation mondaine de Talleyrand et de la

duchesse de Dino était de plus en plus affermie. On citait à l'envi les « mots » du prince. Durant cet été de 1831, il en prononça deux assez peu connus. Le premier fut dit à Stoke, chez lord Sefton, et n'est que drôle. On parlait des *Mémoires* de la duchesse d'Abrantès dont les premiers volumes venaient de paraître. Quelqu'un demanda à Talleyrand si M. de Marbeuf n'avait pas été l'amant de la duchesse. « Oui, répondit Talleyrand, mais je ne sais pas dans quelle proportion. » L'autre présente un saisissant raccourci historique. Il s'agissait d'une anecdote concernant le tsar Alexandre Ier. « L'Empereur marchait, précédé des assassins de son grand-père, entouré de ceux de son père et suivi par les siens. » En revanche, le prince n'était plus aussi *persona grata* auprès du gouvernement britannique que du temps de Wellington et d'Aberdeen. Si lord Grey, malgré l'influence de la princesse de Lieven, lui témoignait de la bienveillance, Palmerston montrait de la raideur. A Paris, le Roi et le ministère, où le portefeuille des Affaires étrangères était toujours confié à Sébastiani, mais qui était présidé, depuis le 13 mars, par Casimir Périer, estimaient que les négociations relatives à la Belgique n'avançaient guère. Le prince mettait leur lenteur au compte de « l'obstination » du roi de Hollande. En réalité, c'était Talleyrand lui-même qui suscitait cette obstination. Le vieux diplomate ne pouvait renoncer à ses antiques habitudes de vénalité et, au cours de tractations clandestines auxquelles étaient mêlés le financier Ouvrard et sans doute Montrond, il s'était laissé séduire par certaines propositions du baron Falk, ministre de Hollande. Très peu de personnes étaient au courant ; cependant la reine Louise de Belgique écrira l'année suivante, en septembre 1832, à sa mère, la reine Amélie : « Si *le vieux* n'avait pas reçu de l'argent de la Hollande et s'il avait voulu suivre les ordres et les instructions de cet excellent père (Louis-Philippe), il y a un an que tout serait fini. »

***

Bien que Talleyrand retombât dans ses déplorables errements, un premier résultat était acquis : à la fin de janvier 1832, la France et l'Angleterre ratifiaient le traité dit des *vingt-quatre articles* accepté par la Belgique en novembre 1831. Dans une lettre à Barante, du 11 février, la duchesse de Dino s'atta-

chait à montrer toute l'importance de cette double ratification ; « M. de Talleyrand... a fait avec l'Angleterre un échange de ratification qui vaut avec ce pays un traité d'alliance. Cela a été difficile, les obstacles se sont accumulés jusqu'au dernier moment. Il s'agit de savoir maintenant ce que cette note aura produit sur les trois cours du Nord. En général on se flatte ici que, du 10 au 15 mars, elles auront toutes suivi le bon exemple. » Les ratifications de l'Autriche et de la Prusse se firent un peu attendre (16 avril) ; quant à celle de la Russie, elle ne vint que le 4 mai. C'était tout de même une manière de succès. Talleyrand estima qu'il en fallait profiter pour demander un congé de quelque durée. Dès les premiers jours de mai, il s'en ouvrit à la fois à Mme Adélaïde et à la princesse de Vaudémont, mais sans en faire part au préalable à la duchesse de Dino qui, le 1er mai, était encore incertaine de ses déplacements durant l'été (1). Car, s'il donnait comme raison officielle à l'appui de sa demande, la nécessité de faire une cure aux eaux, il obéissait secrètement à une pensée dissimulée avec soin.

A la fin d'avril, de différents côtés, des ouvertures lui avaient été faites de Paris afin de savoir si, le cas échéant, il serait disposé à prendre, soit la place de Sébastiani, mal rétabli d'une attaque d'apoplexie, soit celle de Casimir-Périer, malade du choléra. Il ne semble pas que Talleyrand ait été réellement disposé à accueillir de telles ouvertures. Mais un remaniement ministériel provoque toujours des intrigues et le vieux Machiavel n'était pas fâché de se retrouver à Paris dans l'atmosphère fiévreuse des pourpalers et des « combinaisons ». Toutefois, à ce motif plausible s'en ajoutait un autre, d'un ordre tout intime et sentimental.

Depuis un certain temps, quelques nuages s'interposaient entre la duchesse de Dino et le prince. L'harmonie ne régnait plus dans l'hôtel de Hanover Square et du mécontentement, de l'irritation perçaient chez Talleyrand.

Le 25 novembre 1830, un nouveau secrétaire de vingt-neuf ans était arrivé à l'ambassade. Il se nommait Adolphe de Bacourt. Successivement attaché à la légation de Stockholm, puis à celle de la Haye (2), il était en congé aux eaux de Bour-

(1) « Je ne sais si je verrai la France avant ou après Baden. » (Lettre à Prosper de Barante, 1er mai 1832.)

(2) Adolphe Fourrier de Bacourt était né à Nancy en 1801. Entré dans la diplomatie en 1822, il était noté l'année suivante par le comte Hector d'Agoult, ministre en Hollande, comme « un jeune homme sage, instruit, laborieux ». (A. Dumaine, *Quelques oubliés de l'autre siècle*).

bonne au moment de la révolution de Juillet. D'abord destitué, il était repris par Molé qui lui offrit de retourner en Hollande, puis lui proposa Londres où Talleyrand se plaignait d'être insuffisamment secondé, Charles Bresson ayant été envoyé à Bruxelles, dans les premiers jours de novembre 1830, en qualité de commissaire auprès de la Conférence, le prince réclamait des collaborateurs. Le lendemain de son arrivée à Londres, Talleyrand le reçut au moment de sa toilette : l'ambassadeur se gargarisait. Le prince, d'un geste de la main, l'accueillit et poursuivit l'opération qui durait un quart d'heure. Après quoi, il interrogea le jeune homme sur sa carrière, ses aptitudes et, pour le mettre à l'épreuve, lui confia un travail important en le priant de venir tous les matins prendre directement ses instructions. Le lendemain Bacourt apportait le travail dont Talleyrand fut satisfait. On sait la façon de procéder de Talleyrand. S'agissait-il de rédiger une lettre, un rapport, un mémoire, il remettait à un de ses collaborateurs un canevas contenant de brèves notations sur les idées à développer. Parfois même il se bornait à exposer verbalement le thème à traiter. Jadis La Besnardière avait fait merveille dans l'art d'interpréter avec clarté et élégance la pensée du diplomate ; Bacourt se montra digne successeur de La Besnardière, laborieux, zélé, habile à s'exprimer dans ce style discret, nuancé, qui, tout en recherchant la précision, fuit les termes trop vifs, jette sur les faits comme sur les idées un voile de courtoisie et de bon ton.

Adolphe de Bacourt plut donc à Talleyrand pour qui il devint vite le collaborateur de prédilection. L'ambassadeur écrivait à Louis-Philippe : « Je connais peu de gens dont l'esprit puisse être comparé à celui de M. de Bacourt et je n'en ai jamais rencontré de plus honnête. » Svelte, distingué, élégant dans ses manières comme dans sa mise, Adolphe de Bacourt ne paraissait pas d'une robuste santé ; « il est nerveux et maladif », dira bien plus tard de lui sa petite-nièce, Gyp (1) ; mais à cette

(1) Dans ses *Souvenirs d'une petite fille*, Gyp décrit ainsi son grand-oncle sous le Second Empire : « Le matin, il a un vêtement d'intérieur que je trouve ravissant. C'est une sorte de redingote de velours noir à corps droit, avec une petite jupe toute plissée. C'est fermé par des brandebourgs qui s'accrochent à de petites boules de passementerie d'argent... Il est nerveux et maladif, très bon et d'une délicatesse infinie. Il y a en lui un singulier mélange de gaminerie et de solennité. Il reste le plus souvent sans parler, parce qu'il s'embête avec nous, ou tout bonnement parce qu'il souffre. Son visage est tendu et douloureux et tout à coup il lance une boutade imprévue d'une drôlerie intense... Jamais, comme aujourd'hui, je n'ai été frappée de son grand air. Avec sa silhouette fine; ses beaux yeux clairs, sa bouche sévère, il représente un type parfaitement inconnu à Nancy. »

époque cela conférait à un jeune homme un air intéressant. Tel qu'il était, il ne fut pas jugé avec moins de bienveillance par la duchesse de Dino, séduite par les bonnes manières, la politesse nuancée et parfaite du jeune secrétaire. Sans doute y eut-il entre l'une et l'autre travail en commun ; dans cette collaboration, la sympathie de la belle duchesse s'affirma, se développa. De son côté le secrétaire, peut-être impressionné tout d'abord par les allures de grande dame de la duchesse, alliée à la haute aristocratie de l'Europe, par ses origines souveraines, fut bientôt ensorcelé par son étrange beauté, dominé par le feu de ses regards, ébloui par son intelligence ardente qui jugeait hommes et événements dans un éclair. La duchesse lui témoignait peu à peu une affection protectrice. Lui, obéissant à l'admiration, cédait à un charme puissant et irrésistible. Et insensiblement ce double sentiment se mua en un plus tendre.

A quel moment le prince de Talleyrand s'aperçut-il de la plus grande familiarité qui unissait sa nièce et son secrétaire ? Une jalousie sénile troubla-t-elle la sérénité sceptique et désabusée de ses vieilles années ? Toujors est-il qu'il estima nécessaire de provoquer une séparation entre Bacourt et la duchesse : quel meilleur moyen qu'un congé de plusieurs mois qu'il passerait en France avec sa nièce tandis que Bacourt resterait à Londres ? Dans sa lettre du 3 mai à Mme Adelaïde, il demandait pour le remplacer pendant son absence, son ancien subordonné, le baron Durant de Mareuil, alors ministre à La Haye. Le 12 mai Louis-Philippe accordait le congé et approuvait le choix de Durant de Mareuil ; toutefois il demandait à son ambassadeur de différer son départ.

Là-dessus, le 16 mai, Casimir Périer mourait. Presque aussitôt plusieurs doctrinaires, dont Royer-Collard, dépêchaient à Talleyrand, avec l'assentiment de Sébastiani, un émissaire, Charles de Rémusat, alors député de Muret. Rémusat devait demander à Talleyrand s'il consentirait à présider, ou tout au moins à patronner et à couvrir de son prestige, un ministère où entreraient Guizot, Thiers, Dupin. Rémusat, accompagné de Mme de Rémusat (1), partit de Paris le 20 mai, porteur d'une lettre de Sébastiani pour Talleyrand et d'une autre lettre du duc de Broglie pour la duchesse de Dino. Le duc s'inquiétait

(1) Un premier mariage avait fait de Ch. de Rémusat le neveu de Casimir-Périer : la seconde Mme de Rémusat, née de Lasteyrie, était petite-fille de La Fayette.

de « l'état de décomposition de toutes choses en France ». Rémusat était un personnage d'une culture étendue et d'une fine intelligence, mais le modèle même du doctrinaire, un peu pédant, très froid et assez gourmé. « Il a de l'esprit, a écrit de lui la duchesse de Dino, mais c'est un esprit dédaigneux, dénigrant, tout emmailloté de formes doctrinaires ; même dans le temps où je voyais le plus de personnes de cette société, je le trouvais, lui, singulièrement désagréable. »

Aux propositions de Rémusat, Talleyrand ne répondit pas tout d'abord avec netteté ; il se dérobait derrière des propos évasifs, des concetti, des paradoxes, rappelant tout à coup une anecdote pour éluder la question. Mme de Rémusat joignait ses efforts à ceux de son mari, mais sans plus de résultat. Quant à la duchesse de Dino qui, entre temps, avait été instruite de la demande de congé, il ne paraît pas qu'elle ait fait très bon accueil à Rémusat ; ce dernier, ayant mis plus de deux heures à lui « expliquer Paris », l'agaçait par sa verbosité. Il dut y avoir des heures orageuses à l'ambassade de Hanover Square. Enfin la duchesse réussit à affermir Talleyrand dans une attitude de refus et se chargea de communiquer la réponse à l'intéressé au cours d'un déjeuner intime, en tête à tête, dans un salon.

Charles de Rémusat qui, à différentes époques, a tracé des portraits de la duchesse, la vit toujours belle, d'une beauté émouvante. « Dorothée de Courlande avait alors trente-neuf ans, et était encore dans presque tout l'éclat de sa beauté, qui n'avait jamais eu celui de la jeunesse. Elle était d'une taille moyenne mais élégante, et son port et sa démarche avaient une dignité gracieuse qui la faisait paraître plus grande qu'elle ne l'était en effet. Elle était maigre, et son teint légèrement foncé et maladif avait toujours besoin d'un peu de rouge (1). Les traits étaient beaux, sans une parfaite régularité. Le plus saillant était un nez d'oiseau de proie, mais délicat et comme ciselé avec finesse. Sa bouche, aux lèvres un peu épaisses, mais expressives, laissait sortir, à travers de belles dents blanches, une parole embarrassée, que ne déparait pas un léger défaut de prononciation. Mais ce qui illuminait son visage, un peu petit et terminé en pointe, c'étaient, au-dessous d'un large front,

(1) Mérimée écrivait à Hippolyte Royer-Collard le 17 décembre 1832 : « Mme de D... m'a paru noire... et puis elle a une mauvaise santé, des maux de nerfs et je hais les personnes souffrantes. »

cerné de cheveux d'un noir de jais, d'incomparables yeux d'un gris bleu, armés de longs cils, entourés d'une teinte bistrée, et dont le regard enflammé et caressant avait toutes les expressions. Elle les clignait un peu, sa vue étant assez basse, et elle en augmentait ainsi la douceur, et cependant la vivacité en était telle que, lorsqu'on l'avait perdue de vue, on aurait juré qu'elle avait de grands yeux noirs comme du charbon. La séduction de sa bouche et de ses yeux était extrême, sans autre défaut que de trop ressembler à une séduction. Elle était toujours assez parée, le fard relevant ses regards. »

Ebloui par le rayonnement qui émanait de la belle Circé, Rémusat se demanda s'il ne donnerait pas à ce déjeuner politique un tour galant, mais ce mouvement de hardiesse fut court, la modestie l'emporta et il revint à la question du ministère, essayant d' « endoctriner » la duchesse.

— Vous voulez faire de M. de Talleyrand le chef d'un ministère, dit celle-ci, épargnez-vous la peine de le presser ; il n'en a nulle envie et, s'il en avait envie, je l'en empêcherais.

— L'arrêt est rendu, Madame, répondit Rémusat, je me soumets.

« Dans sa répugnance personnelle, écrit-il, elle laissa bien voir qu'elle redoutait pour elle-même le rôle en grand de « nièce de curé » et la responsabilité d'une influence vraie ou supposée au cœur d'un gouvernement ouvert au jour et au bruit de la publicité. De ce moment, je n'insistai plus auprès de M. de Talleyrand qu'autant qu'il le fallait pour ne pas paraître renoncer trop facilement, et j'en rendis compte au général Sébastiani. » De son côté, Talleyrand écrivait à la princesse de Vaudémont, le 27 mai : « Je suis décidé à ne rien accepter. »

« Souvent femme varie... » La duchesse de Dino était bien femme. Talleyrand président du Conseil et elle son inspiratrice, c'eut été la réalisation d'un rêve longtemps caressé. Délibérément elle le brisait ; quitter Londres définitivement, n'était-ce pas rompre le tendre attachement qui l'y retenait ? La passion chez elle avait quelque chose d'impérieux, de fatal et d'illogique. Ne le déclarait-elle pas jadis à Vitrolles quand elle parlait de ce sentiment « si terrible et provocant, si perfide et malheureusement si puissant et si involontaire » et se comparait à un « démon ». Quel combat dut se livrer dans son cœur, combat tumultueux, un peu confus où s'affrontaient et luttaient tant

d'éléments contradictoires, combat digne d'une héroïne de Racine ! A la fin l'amour l'emportait sur l'ambition.

Pour justifier son attitude, aux uns elle objectait l'âge et la santé de Talleyrand. Physiquement le prince déclinait ; la sénilité extérieure était apparue de bonne heure chez lui. Dès 1829 plusieurs contemporains notent son aspect cassé, affaissé, ses moments d'assoupissement et de torpeur, sa difficulté croissante à marcher. « Sa figure, disait Guizot à cette époque, ressemble à celle d'un lion mort. » Sa pâleur devenait livide, son regard terne, sa lèvre inférieure pendait de plus en plus ; ses épaules se courbaient. A Talleyrand, premier ministre, la force physique aurait fait défaut. Au surplus il n'avait jamais possédé l'art de conduire une assemblée. Aux autres, elle donnait comme raison l'attrait que l'Angleterre exerçait sur elle, son goût pour l'aristocratie anglaise, sa manière de vivre et la sympathie que lui témoignait cette société. « Je conserverai toute ma vie à l'Angleterre une extrême reconnaissance, écrivait-elle à Barante, et de l'affection à plusieurs individus. Si ce pays-ci avait un climat, de la clarté et qu'on put y vivre largement, ce qui diplomatiquement est nécessaire, il ne faudrait jamais le quitter. » A d'autres encore que Talleyrand, vivant à Londres depuis deux ans, ignorait beaucoup de choses de la « nouvelle France ». Mais parfois son regret perçait involontairement. « *Madame de Dino*, note Henry Greville après une soirée chez lady Jersey, *was inclined that she should accept the post.* » (1)

(A suivre.) L.-J. ARRIGON.

(1) « Madame de Dino inclinait à accepter le poste. » *Leaves from the Diary of Henry Greville* (Londres, 1905), 25 Juin 1832.

IMPRESSIONS DE TURQUIE

« Vous écrivez, je crois, une histoire de la Turquie ? » demandai-je à mon hôte M. Husseyin Cahit Yalçin, président du groupe parlementaire Turquie-France, tandis que la voiture couvrait la distance qui sépare le terrain d'aviation des murailles de Byzance. « Non, me répondit-il, j'écris l'histoire des Turcs. »

Tout le sens de la nouvelle Turquie se trouve déjà dans cette rectification. Il se précise à la lumière des discours prononcés devant nous par le président de la République turque, M. Ismet Inonu, qui ouvrait la session annuelle de la Grande Assemblée. Pour la politique intérieure il énonçait cette remarque pleine de sagesse réfléchie : « La démocratie est un régime que seules sont à même de connaître les communautés arrivées à maturité. » Pour la politique internationale, après avoir souligné l'effort déployé par la diplomatie turque en vue de l'établissement de la paix mondiale, le Président ajoutait que la Turquie montrait « la vigilance requise pour sauvegarder son intégrité territoriale et pour tenir forte sa structure nationale contre toutes sortes d'agressions ».



Comme on s'aperçoit vite, sur place, que l'histoire des Turcs est différente de l'histoire de la Turquie ! La Turquie d'autrefois, c'est la Turquie d'avant 1923, c'est l'Empire ottoman, las, vaincu, découpé, c'est le Khalifat menant l'Etat, ce sont les minorités (arméniennes, juives ou grecques) prenant le pas sur les Turcs, dans le commerce et les professions libérales, c'est l'étranger débordant sur la Porte. Kémal a changé tout cela : il transfère par delà l'Archipel les populations grecques, il s'insurge contre le premier traité, il se révolte contre le dernier sultan, il proclame

que le Turc a ses origines dans le sol et la montagne, non sur les bords de la molle Ionie ; il le force à se plonger dans les passés hittites et summériens, il n'abandonne pas Constantinople, mais il construit Ankara.

Cette volonté de se resserrer sur soi-même ne manque pas de quelque grandeur. Même si parfois certains font des réserves sur la détermination des origines, même si d'autres craignent de voir s'ouvrir les avenues d'un nationalisme excessif, le présent puise incontestablement de la vigueur dans cette foi d'un peuple dans sa terre et ses morts.

Est-ce à dire qu'il nous faudra rayer de notre itinéraire Constantinople ? Non, mais il faut rayer le mot, comme Constantin fit de Byzance et l'appeler désormais Istamboul. Il faut se souvenir qu'elle n'est plus capitale. Nos amis turcs, trop avisés, n'auraient pas commis l'erreur d'omettre la visite de la « ville gardée de Dieu » : les premières journées qu'ils nous avaient préparées se passèrent au bord du Bosphore. On nous conduisit même, dans l'antique Bursa, aux « turbés » funéraires des anciens empereurs. On nous a permis de sentir passer, sur les palmes de Smyrne, le souffle d'Homère et, sur les ruines d'Ephèse, la parole de saint Paul.

Mais nous ne nous sommes pas attardés aux évocations faciles des basileus et des autocrators, des poètes et des apôtres.

Arrivés à Ankara, ville symbolique du régime, centre de la Turquie, bâtie depuis vingt-cinq ans, nous nous sommes rendu compte des institutions de la République nouvelle, de ses difficultés, de ses efforts, de ses espoirs.

Rien n'est plus révélateur de l'opposition de deux ères que la visite, à quelques jours d'intervalle, du Vieux Sérail des sultans et de la villa d'Ataturk. Au sein de ces deux retraites est venue se réfugier, sous des aspects divers, la même solitude : celle de la puissance. Dans Topkapi-Sérayi, après les platanes bruissants et les allées de cyprès centenaires, après la troisième enceinte où nul n'accédait jamais, après les salles innombrables où s'entassent les Ming céladons, les porcelaines incrustées de rubis, les vitrines de brocart, les coffrets d'émeraudes, les trônes d'or, les berceaux d'or, soudain une porte s'ouvre et l'on reçoit comme un choc dans la poitrine : ce n'est qu'une loggia de marbre blanc, qu'une fontaine muette, qu'une colonnade frêle, mais le bleu du Bosphore l'envahit. Restent à défiler les flottes capitanes, à se lever l'étendard vert, à ramer les galères armées de chrétiens captifs, à tonner

les bombardes, tandis qu'aux portes du Sérail, les caravanes de dromadaires arrivent de l'Asie centrale et qu'on annonce à Soliman l'ambassade de François Ier...

Dans la banlieue d'Ankara, au pavillon d'Orman, après le déjeuner offert par le président de la Grande Assemblée, alors M. Cebesoy, notre hôte nous proposa de visiter au premier étage les appartements du Ghazi : trois pièces simples, un grand lit et ce que l'on appelle, dans les provinces françaises, de bons meubles. Le valet de chambre montre encore les babouches d'Ataturk et son pardessus, puis il ouvre une fenêtre de la villa et alors s'étale à perte de vue, comme une grande peau de lion, l'austère plateau d'Anatolie ; cette poussière qui s'élève est celle de la déroute des armées de Tamerlan ; cette citadelle et ce village, sur trois collines rosées, c'est le très ancien Ankara. En bas des collines, voici les blancheurs éclatantes de la ville neuve et, couchée à nos pieds, sous la fenêtre, la forêt qu'Ataturk décida de planter un matin. Forêt, capitale, Etat : Ataturk se reposait devant son œuvre.

Mustapha Kemal, qui prit le nom d'Ataturk, est surtout connu à l'étranger pour ses mesures spectaculaires : l'abolition du fez sous trois jours a frappé davantage que celle du Khalifat, l'interdiction du voile plus que celle de l'alphabet arabe. On le sait généralement fondateur volontaire de la Turquie nouvelle, chef du parti unique, dictateur parmi d'autres. On l'imagine altier, impatient, indomptable, les pommettes du félin et l'œil d'un bleu d'acier. Il est vrai, il était énergique, exigeant, autoritaire. Ne fallait-il pas l'être pour vaincre, dans ce qui restait de l'Empire, Trianon, le régime, les traditions, les préjugés ? Ici on sent l'homme tout court, détendu dans sa vie journalière ; et c'est bien, m'assurent nos hôtes, tous ses anciens compagnons, ce qu'Ataturk était, aimant boire, danser, jouer aux cartes, se montrer familier avec ses camarades de guerre ou du Parti, se mêlant à la vie : bref, à l'inverse d'autres dictateurs, il demeurait humain.

Maintenant que les fondations ont été construites par ses fortes mains et que la République s'élève, les difficultés, pour n'être point les mêmes, ne sont pas entièrement disparues. Il a été, toutes proportions gardées, plus facile d'élever la capitale dans le désert, d'assécher les marais, de construire les barrages, de fournir l'eau et l'électricité, de tracer une cité moderne, spacieuse avec de beaux bâtiments de granit et de marbre, que de bâtir

une démocratie toute entière. On peut dire d'Ankara : *Du ciment sur du roc.* Le régime que la ville symbolise s'achemine plus lentement vers la même formule. Il s'agit de donner à la communauté turque cette maturité politique, intellectuelle et sociale qui lui permettra de réaliser sa propre démocratie.

Déjà des réformes sont en cours. Au sein de la Grande Assemblée, qui demeure la clef du régime, a régné longtemps seul le Parti unique, le parti républicain du Peuple dont Ataturk était le chef, en même temps qu'il était président de la République. Or aujourd'hui le président de la République, Ismet Inonu, a renoncé à son mandat à vie de président du parti républicain du Peuple. Aujourd'hui l'opposition existe ; elle a 69 mandats ; sur ceux-ci le parti démocrate, autorisé depuis le 8 janvier 1946, a recueilli 54 mandats aux élections législatives de juillet 1946 ; le parti du Peuple a 396 mandats. Nous avons d'ailleurs vu l'opposition, sous sa forme populaire, se montrer en public le jour anniversaire de la Constitution. Après la revue des troupes, c'est le défilé des deux partis qui agita ses étendards. Après le parti du Peuple, voici le parti démocrate. Comme aux soldats, comme à ses partisans, le président Inonu lui adressa son salut : « Vive le parti démocrate. » Autres réformes récentes : le droit de suspendre les journaux par mesure administrative a été abrogé ; abrogé aussi le vote à deux degrés dans les élections législatives ; abrogé le vote public dans les élections municipales ; abrogé l'état de siège à Istamboul et le droit d'internement administratif.

Néanmoins l'éducation civique du peuple turc est encore rudimentaire. Pendant notre présence en Turquie, certains journaux critiquaient la façon dont s'étaient déroulées les élections partielles ; ils révélaient (ce qui était le plus frappant pour nous) un nombre énorme d'abstentions, environ 80 pour 100. Ces journaux eux-mêmes n'ont qu'un faible tirage : 30 à 40.000 exemplaires environ. Cette faiblesse s'explique par diverses raisons dont la première est le grand nombre d'illettrés : il dépassait 90 pour 100 en 1923-1924. Ce chiffre a très largement baissé. Un effort immense a été fait, comprenant des innovations intéressantes, comme celle de la spécialisation de l'instituteur rural. A l'heure présente, sur 2 millions et demi d'enfants d'âge scolaire, 1 million et demi suivent les cours des écoles primaires. Les écoles primaires supérieures sont passées de 72 à 224 ; les lycées de 23 à 56 ; en 1949, 52 établissements secondaires doivent être créés. Le président

Inonu, dans des discours déjà anciens, de 1944-1945, a montré combien l'enseignement était nécessaire à une démocratie. « L'illettré, a-t-il dit, jouet aux mains des puissances politiques et économiques, est condamné à vivre une vie d'esclave. »

Le Turc ne veut pas être esclave : nous avons visité à Ankara le magnifique Institut du Ghazi, l'immense Ecole supérieure technique, l'Institut des Sciences politiques, les diverses Facultés ; dans la ville de Brousse ou dans des villages lointains s'élèvent des groupes scolaires. Les jeunes Turcs sont ardents au travail, attachés à apprendre, penchés sur leurs livres comme des laboureurs sur leurs sillons. Nos compatriotes, qui sont nombreux dans les établissements d'éducation turcs, s'attachent beaucoup à ces âmes, au premier abord un peu rugueuses, mais volontaires et douées. Reconnaissant en eux les qualités des enfants de nos montagnes de France, ils les comprennent et ils les aiment.

Evidemment, tout cela : réformes des partis, progrès de l'éducation, libertés graduées, c'est du devenir, de la création en marche, avec la fragilité de toutes les créations. Il y faut de la patience, de la prudence, un développement économique et social adéquat, et la paix.

Le 29 octobre, après la revue et avant le dîner fastueux offert dans de la vaisselle d'or par le ministre des Affaires étrangères par intérim, nous avons pu prendre une heure de liberté. Mêlés à la foule, nous montons à pied vers le vieil Ankara. L'animation est considérable, on circule avec peine : les soldats, ayant quartier libre, se promènent bras dessus, bras dessous ; ils sont les plus gais, ils rient, ils se retrouvent, ils se donnent l'accolade. Le reste de la foule remue doucement, gravement, presque sur place, à l'orientale ; très peu de femmes, sauf quelques paysannes en pantalons et à demi-voilées. Des camions passent, débordant d'une jeunesse râblée. Sous la citadelle, les hommes écoutent, à la radio, la harangue du président du Conseil. Nous franchissons l'une des hautes portes : plus personne. La lune, des maisons en surplomb, et le pas d'un cheval, c'est le silence et c'est le Moyen âge.

Derrière nous la ville d'Ankara est toute illuminée au néon. Oui, l'œuvre qu'Ankara symbolise doit maintenant se répandre sur toute la Turquie : c'est bien la principale difficulté du moment. Ces hommes venus de toutes parts et qui, assis par terre, mangent du pain et du raisin en attendant les camions de retour, ce sont des paysans : la plus grande partie de la population turque est

agricole, il y a très peu d'industries. De larges zones sont très fertiles ; des déserts, des montagnes et des forêts couvrent d'autres espaces ; même les terres grasses comme les bords du Méandre, que nous avons longés en descendant vers Ephèse, sont loin de leur splendeur antique. Sans doute voit-on des figueraies bien entretenues, des champs satisfaisants de coton et de tabac, mais que ne pourrait-on tirer aujourd'hui de ces terres d'alluvion ? Dans les villages, on commence à vendre des socs de charrues en métal et à distribuer des tracteurs, mais il semble que de grands progrès soient attendus de l'application des nouvelles méthodes de culture, de l'emploi des engrais et de l'augmentation du matériel agricole moderne. L'œuvre de l'Institut agronomique et de la Faculté vétérinaire peut être considérable.

L'industrialisation est à peine commencée. On sait que des matières de première importance gisent dans le sol turc : la houille d'Héraclée (Eregli) exploitée d'abord par des Français, rachetée en 1936, a vu monter sa production de 1,6 millions de tonnes à 2,5 en 1946 ; le minerai de fer est extrait dans différents centres, mais principalement à Divrigi (malheureusement à 1.000 km. des houillères) et à Sivas ; le cuivre et d'autres matières minérales existent également comme la magnésie ; le chrome turc de Guleman représenterait environ un tiers de la production mondiale (200.000 tonnes). Les exploitations minières sont groupées sous la direction de la banque d'Etat appelée Etibank. Les établissements industriels sont réunis sous la direction de la banque d'Etat Sümerbank : ce sont principalement le centre métallurgique de Karabuk, les industries chimiques et de cellulose d'Izmit, le ciment de Sivas et les filatures et tissages dont la magnifique usine de Brousse, que nous avons visitée, est le type. Il n'est pas possible à des voyageurs d'apporter un jugement sur ces industries d'Etat, mais il leur est possible de constater leur existence récente, signe de la volonté de la nouvelle Turquie de s'industrialiser.

Pour relier ses différents centres industriels ou agricoles, la Turquie dispose de 7.500 kilomètres de voies ferrées au lieu de 4.000 kilomètres en 1923. Son réseau routier exige évidemment un effort considérable ; le ministre des Travaux publics, M. Nihat Erim, nous disait qu'il avait un plan de 23.000 kilomètres de routes à construire en neuf ans, dans un pays très montagneux, toujours difficile, souvent désertique. Ces quelques détails montrent

l'ampleur de l'effort nécessaire et du travail déjà accompli. Pour faire des citoyens, la culture intellectuelle est indispensable, mais aussi un certain *standing* de vie et un mouvement des échanges. La Turquie ne semble posséder encore ni une classe moyenne de professions libérales et commerçantes solidement établie, ni une classe ouvrière organisée et consciente. Le gouvernement se prépare néanmoins à la montée de cette dernière, puisqu'il promet officiellement « l'adjonction de l'assurance contre la vieillesse et les maladies aux assurances ouvrières ».

Au milieu de la ville en fête, sur son cheval de bronze, entouré de torchères, Ataturk, à quelques pas de nous, semble contempler le travail accompli durant vingt-cinq ans d'efforts et les perspectives ouvertes sur l'avenir.



Cet avenir ne peut se dérouler que dans la paix. Avec un empressement dont la délégation fut vivement touchée, le président Inonu nous accorda audience dès le jour de notre arrivée. Il voulut bien prolonger l'entretien au-delà des limites ordinaires, soucieux de converser avec chacun de nous. En buvant le sirop de griote, servi dans des verres de cristal ancien, il sut parler de la France d'une façon qui nous toucha.

Au surplus, le président Inonu insista à plusieurs reprises sur « l'idée de solidarité européenne ». Dans la bouche de cet homme d'Etat si réfléchi et si fin, qui parle un français impeccable, en présence de notre ambassadeur, M. Gaston Maugras, une telle formule prenait une valeur certaine.

Quelques jours après, dans son discours inaugural de la session parlementaire, le Président parlait de la vigilance turque. Dans l'intervalle entre cette séance et notre audience, le Président avait passé en revue, le jour anniversaire de la Constitution, troupes à pied, troupes à cheval, et, interminables et massives, les dotations nouvelles en chars, canons, camions de l'armée turque ; une aviation neuve survolait l'hippodrome où plus de cent mille spectateurs se pressaient. Ainsi se manifestait la vigilance.

Cette dernière doit être incessante. La Turquie se trouve en face d'ambitions et de menaces. Si elle se proclame européenne, c'est que d'abord elle ne veut pas se laisser entraîner dans les intrigues dangereuses du monde arabe ; elle déclare à tous

les Etats du Moyen Orient qu'elle est leur amie ; elle a appuyé, au moins une fois, à l'O. N. U., les Arabes. Cependant, au même moment, les journaux turcs publiaient des photographies représentant des Juifs partant d'Istamboul pour la Palestine. Voudrait-elle prêter ses bons offices à une réconciliation entre Juifs et Arabes ? C'est ce que semble signifier son heureuse présence dans la commission créée les derniers jours de l'assemblée générale des Nations Unies.

Cela dit, reste la grande affaire : U. R. S. S. ou U. S. A. ? Il faut se rappeler que la Turquie naissante de 1923 avait trouvé un appui, au moins moral, dans la Russie soviétique. Illusion des kémalistes ou nécessité de l'heure ? En tout cas, vingt ans après, la Turquie se rendait compte que le géant débile des débuts de la révolution russe était devenu un voisin inquiétant par la lourdeur de sa masse. Entre mars et décembre 1945, l'U. R. S. S. faisait connaître à Ankara le prix du renouvellement de son amitié : des garanties de sécurité dans les Détroits, la rétrocession de Kars et d'Ardahan. A cette époque les puissances occidentales et l'Amérique se montrèrent hésitantes : la Turquie se demanda si ce ne serait pas ses amis qui l'inviteraient à sacrifier à Staline. Avec courage et non sans une certaine témérité, la Turquie fit connaître qu'il faudrait mourir pour Kars.

Craignant que le feu couvant ne se transforme en incendie et commençant à prendre un intérêt plus grand à l'Europe, l'Amérique envoya le *Missouri* à Istamboul. Le plus grand navire de guerre du monde ramenait, le 5 avril 1946, le corps d'un ambassadeur turc, mort à Washington deux ans plus tôt. Le 6 avril, le président Truman assurait que les Nations Unies avaient le droit d'insister pour que la souveraineté et l'intégrité des pays du Proche Orient ne fussent pas mises en péril par la contrainte ou par l'intrigue. Néanmoins, Moscou insista et, le 8 août 1946, date ultime pour demander la modification de la Convention de Montreux, le chargé d'affaires soviétique proposait le bouleversement de celle-ci ; il récidiva le 24 septembre ; la Turquie refusa et Moscou prolongea le congé de son ambassadeur à Ankara. Jusqu'en décembre dernier, le silence sur les revendications soviétiques se prolongea ; néanmoins le 3 avril 1948 un nouvel ambassadeur, M. Lavrichtchev, était arrivé à Ankara.

Dans l'intervalle, le discours du président Truman du 12 mars 1947 avait recommandé une aide financière à la Turquie ;

le 22 mai, vote de la loi d'assistance ; 100 millions de dollars furent donnés et il fut proclamé que « l'intégrité nationale et la survivance de la Grèce et de la Turquie importaient à la sécurité des Etats-Unis ». Enfin, le plan Marshall et la participation de la Turquie à l'organisation européenne complétèrent sa position. Dans ces conditions, la Turquie, qui ouvre une brèche dans le glacis de sécurité soviétique, ne craint plus une opération isolée, mais elle se trouve en pointe dans l'éventualité d'un redoutable conflit. Les frontières du Caucase sont hautes et massives, mais quelles faibles arrières a la Turquie en Iran et en Irak! Quel attrait exercent depuis des siècles les Détroits sur la Russie ! Que la distance est brève entre les murailles d'Istamboul, battues par tant d'invasions, et les frontières de la Turquie d'Europe! Aussi, malgré des difficultés financières sérieuses, un pays encore pauvre, une population de 18 millions d'habitants, la Turquie dépense la moitié de son budget pour l'armée, maintient en permanence 300.000 hommes sous les drapeaux, constitue des brigades de chars, exerce ses escadrilles d'aviation. Le slogan est : « on se défendra », car la Turquie sait que, pour une nation, ne pas mourir, c'est d'abord ne pas vouloir mourir.

Cette attitude fière confère à la Turquie de lourdes charges financières, l'obligation d'une diplomatie adroite, la nécessité de jouer dans le Moyen Orient, et peut-être assez loin dans l'Islam oriental, une influence modératrice. Cela ne doit pas la détourner, bien au contraire, de la recherche d'amitiés. La Turquie a intérêt à maintenir d'abord celles qui, de toute évidence, lui sont les plus immédiatement utiles ; elle ne négligera pas pour cela celles qui sont anciennes et désintéressées.



C'est, je pense, à ce maintien d'une amitié solide avec la France qu'il faut attribuer l'accueil chaleureux dont la délégation française fut l'objet. Le salut que le Président de la République nous adressa « comme signe précieux de notre vieille amitié et de nos bonnes relations avec la France » au sein de la Grande Assemblée, le 1er novembre, fut aussi applaudi par l'assemblée toute entière que devait l'être, un peu plus tard, le message de notre président Edouard Herriot.

C'était la première fois, depuis de longues années, qu'une mis-

sion aussi nombreuse de parlementaires français se déplaçait dans des circonstances aussi solennelles que le vingt-cinquième anniversaire de la Constitution. Le président du Conseil, M. Hassam Saka, en portant un toast à la France, le 31 octobre, déclarait « *qu'elle avait toujours été pour les Turcs une source inépuisable de richesses spirituelles* ». Il continuait en déclarant : « *Cette étroite collaboration sur le plan culturel ne peut manquer également de se faire sentir sur le plan politique* ». C'est insister, par une voix hautement autorisée, sur ce que la Turquie attend de la France. Sur le terrain de la collaboration politique, c'est-à-dire de la collaboration à l'organisation de la paix mondiale, la France comme la Turquie nations européennes, toutes deux en première ligne en cas de conflit, toutes deux désireuses de paix pour développer leurs institutions politiques et leurs économies, peuvent utilement servir d'éléments conciliateurs entre les puissances dont l'opposition est un constant danger. Sur le terrain intellectuel nous avons été évidemment frappés, au cours de notre voyage, de trouver trois journaux français à Istamboul ; d'entendre parler français presque tous les membres de la Grande Assemblée ; de rencontrer, dans de grandes institutions turques, des ingénieurs, des professeurs, des directeurs parlant français et formés en France, à Paris, à Saint-Etienne, à Roubaix. Le travail de nos universitaires français au lycée turc de Galatasérail, à l'Institut des Sciences politiques, à l'Institut du Ghazi ; l'œuvre de nos communautés religieuses, le plus souvent enseignantes, répandues un peu partout ; la belle tradition entretenue par notre hôpital Pasteur à Istamboul, avec le docteur Gassin et la Mère supérieure de la Charité, entourés de médecins et d'infirmières turcs ; les vastes ensembles conçus par l'urbaniste Probst pour Istamboul, prouvent combien la formule de la collaboration franco-turque s'avère fructueuse. Nos amis turcs semblent apprécier nos médecins, nos savants, nos architectes ; ce pays neuf a besoin de techniciens, pourquoi donc ne pas envoyer faire des conférences sur les techniques nouvelles, des urbanistes, des chirurgiens, des chimistes, des juristes ?

Le souvenir de Loti flotte encore sur les eaux douces d'Asie, dans le cimetière d'Eyoub ou au bord de la terrasse de Brousse, sous les mûriers où chantent les canaris en cages. Les Turcs le saluent avec une tendresse un peu lassée. C'est un fantôme d'avant 1914. Désormais pour l'aider à former ses classes nouvelles, en particulier une classe moyenne, élément indispensable à sa cons-

truction économique et à sa stabilité démocratique, la France doit proposer à la Turquie, si elle le demande, les meilleurs des siens dans les disciplines nouvelles.

Mais que cette passion du « technique » et de l'« appliqué » ne fasse pas oublier la tradition philosophique de la France ! Quand ils nous occupaient, les Allemands nous permettaient d'exporter des livres de technique ; mais ils ont interdit d'exporter Descartes. Or, c'est l'aspect désintéressé de l'esprit français qui convient à tous les peuples.

Que nos amis turcs sachent que le voyage de notre délégation nous a fait mieux comprendre les vicissitudes de leurs expériences passées et le sens de leur volonté présente. Si leur sensibilité nationale a pris parfois, et surtout autrefois, à l'égard de certains étrangers, une forme quelque peu ombrageuse, je suis sûr qu'ils se rendent compte aujourd'hui que nos « façons » intellectuelles n'ont pas pour objet de façonner des Turcs à la française, mais de contribuer, par une méthode d'esprit tendant à l'universel, à faire des Turcs des citoyens du monde. Et c'est là, n'est-il pas vrai, de la bonne solidarité internationale ?

P.-O. LAPIE.

LES PLAISIRS DU VOYAGE

QUATRIÈME PARTIE [1]

I

Avant de se rendre au *Broadway*, Adèle était passée chez Valentine. Mme Jocou lui avait offert le café. Il n'y avait pas eu de lettres de Robert ce jour-là ni, par extraordinaire, depuis plusieurs jours.

— Vous en aurez trois ou quatre à la fois, voilà tout. Et qui sait si, dans l'une d'elles, il ne nous annoncera pas son retour. J'ai idée que cela ne peut plus tarder très longtemps. Quelle fête nous lui ferons, hein ?

En revanche les timbres promis pour Hector étaient arrivés dans l'intervalle, et Valentine, sachant que Mme Ferrand allait venir, avait tenu à ce que son petit neveu déjeunât rue Falguière ce jour-là, afin qu'il pût lui-même la remercier.

Hector était un garçonnet de douze ans, doué d'une autorité surprenante pour son âge. Les gens à qui il parlait avaient la sensation qu'il leur faisait passer un examen. Il était blond, de taille médiocre, avec de petites lunettes à monture d'acier, et cet aspect vieillot que donne le goût des collections.

— Il est dans la joie ! s'exclama Valentine. Figurez-vous, ma beauté, que, parmi les timbres qu'il vient de recevoir, il y en a, paraît-il, un notamment... Hector, explique toi-même à Madame. Et recommande-lui surtout, quand elle écrira à M. Robert, de ne pas oublier de dire à quel point tu lui es reconnaissant...

Hector, très à son aise, s'acquitta à merveille de son exposé. Tandis qu'il parlait, il semblait par moments à Adèle qu'elle

(1) Voir *La Revue* du 15 janvier.

se trouvait en présence d'un singulier petit juge d'instruction.

— M. Labeyrie, ainsi que je viens de le dire à ma tante, est incontestablement un monsieur qui s'y connaît. S'il ne collectionne pas lui-même, il se sera, il n'y a pas de doute, adressé à quelqu'un du métier. Je m'attendais surtout à des timbres pris sur les enveloppes commerciales, du courant, quoi ! Au lieu de cela, qu'est-ce que je vois arriver ? Toute une série de pièces de choix ! La collection complète de Negri Sembilan, par exemple, 1896-1899, filigrane C A, dentelée 14. Savez-vous combien ils m'en ont offert, rien que du timbre vert et noir, de 50 cents, au marché de l'avenue Gabriel, où vous pensez bien que j'ai bondi aussitôt ? Six cent cinquante balles ! Sur place, je le veux bien, M. Labeyrie aura pu les avoir à meilleur compte. Cela ne diminue en rien son amabilité, loin de là !

Il était lancé. Il poursuivit.

— Le drôle, encore une fois, c'est qu'il n'y ait à peu près dans tout cela que ce que j'appellerais des spécimens de collection. Pas un timbre ordinaire, pas un ! M. Robert n'a pas songé à m'en envoyer. Il n'y avait que des timbres anglais, portant le cachet postal de Londres, sur l'enveloppe adressée à ma tante. Mais Madame Ferrand a bien dû recevoir des lettres ou des cartes directement de Johore, de Singapour, ou de Pahang. Voilà qui m'arrangerait bien aussi ! Au cas où elle n'aurait pas déjà disposé de leurs timbres, je serais heureux...

— Ce sont bien les enfants d'aujourd'hui ! s'écria Valentine, l'interrompant avec fougue. Les gentillesses qu'on leur fait leur donnent aussitôt le droit d'exiger autre chose. Tu n'as pas honte, petit indiscret ?

Mais Hector n'abandonnait pas son idée.

— Je ne vois pas en quoi, si Madame n'est pas elle-même collectionneuse...

De manière assez sèche, Adèle avait mis fin à l'entretien.

— J'y songerai, sans rien pouvoir vous promettre.

Elle se sentait soudain très lasse, très découragée, ainsi que cela lui arrivait de plus en plus. Et puis, n'est-ce pas, elle n'allait point exposer à ce moutard à lunettes le mécanisme de sa correspondance, ni comme quoi il était peu probable qu'elle eût en sa possession des enveloppes ou des cartes postales timbrées directement de Pahang ?

Se hâtant maintenant vers la rue de Ponthieu, avec ce même battement de cœur qui reparaissait toujours depuis deux ans, chaque fois qu'elle s'en allait retrouver Max, elle sentit une idée bizarre lui traverser l'esprit. Grâce Middleton, la mère de Robert, était née à Pahang. Or, jamais dans ses lettres son fils n'avait fait allusion à l'endroit où elle avait vu le jour, aux souvenirs qu'elle avait pu laisser en des lieux qu'elle n'avait quittés que tout de même âgée de vingt ans. De même en ce qui concernait sir Harold, son grand-père. Il était enterré là-bas. Adèle ne se rappelait pas davantage que Robert toujours si strict, de tradition toujours si religieuse et familiale, lui eût écrit être allé un jour sur sa tombe. Des remarques de ce genre ne retenaient d'ailleurs jamais sérieusement l'attention de la jeune femme. Elle avait, hélas ! bien trop d'autres motifs de préoccupation.

Quatre heures moins vingt. Dans l'intervalle, quelques clients étaient rentrés. Adèle les connaissait à peu près tous, de vue au moins. La plupart s'inclinèrent. Elle leur rendit leur salut en souriant.

Quatre heures moins le quart ! Elle avait raison. Juste à cet instant, Max pénétrait dans le bar.

Elle réprima un petit geste, en l'apercevant. Le teint terreux, la démarche saccadée, il n'était certainement pas dans un de ses bons jours. Il valait mieux, pour le moment, ne pas le contrarier, ne pas risquer la moindre question.

— Toutes mes excuses ! fit-il brutalement.

— Je sais, je sais ! dit-elle avec précipitation. Un coup de téléphone, un rendez-vous auquel tu as dû te rendre. Rien de grave, j'espère ? Désiré m'a mise au courant.

Max lança un coup d'œil mauvais dans la direction du barman.

— Désiré n'a qu'à se mêler de ce qui le regarde ! grogna-t-il.

Brusquement, il donna un ordre.

— Là-haut ! fit-il, désignant l'entresol. Et en vitesse ! Pour moi, ce sera une fine à l'eau, avec de la glace, beaucoup de glace. Quant à Madame, ce qu'elle voudra. En vitesse, ai-je dit !

— A l'entresol ! murmura Adèle désolée, devinant son bel après-midi perdu.

— Oui-dà, ma petite, comme j'ai l'honneur !... Et j'ajoute

que je n'ai pas de temps à gaspiller. Un quart d'heure à peine ! Tiens-le toi pour dit !

— A l'entresol, je vous avertis qu'il y a déjà un client, commença Désiré, sans doute avec le pressentiment d'un esclandre.

— Et puis après ? Il ne nous mangera pas ! Le bar est à tout le monde, je suppose.

Là-dessus, poussant Adèle vers l'escalier :

— Allons, ouste ! Passe devant !

Ils s'assirent. Elle le regardait avec une espèce de terreur, une terreur dont il valait mieux qu'il ne se rendît point compte. Le bas de son visage était agité d'un tremblement. Il respirait avec difficulté. A plusieurs reprises, il mit sa main entre sa chemise et son cou.

Elle s'empara de son bras.

— Max, fit-elle, de plus en plus alarmée, sitôt que Désiré fut redescendu après leur avoir monté les consommations, Max, qu'est-ce qu'il y a ? Dis-le moi, je t'en supplie !

Il secoua la tête.

— Rien ! Mais rien ! Que veux-tu qu'il y ait ?

— Si ! Je le sais ! Je le sens ! Il faut tout me dire. Mais, pour cela, ne restons pas ici, dans cet endroit où tu ne pourrais pas me parler, même si tu en avais envie. Allons chez toi, mon petit Max, je t'en conjure ! Là, je te prendrai dans mes bras, et tu verras que...

Il haussa les épaules, excédé, après avoir avalé, d'une seule gorgée, sa fine à l'eau.

— Là ! c'est bien ce que je craignais ! Voilà comment on les utilise, nos moments de faiblesse. Puisque je t'ai déjà dit que je n'avais que quelques minutes à t'accorder. Est-ce que tu t'imagines que je n'ai pas d'autres soucis, peut-être ? C'est commode, hein ! quand on n'a soi-même qu'à se polir les ongles, toute la journée !... Holà ! Désiré, une autre fine, mon vieux, et vivement !

— Max, une heure, rien qu'une heure ! Je te le demande !

Ces phrases, ces implorations, c'étaient celles exactement, auxquelles elle se jurait chaque fois qu'elle ne se laisserait plus jamais aller, non parce qu'elles étaient indignes d'elle, qu'elles la ravalaient à rien, mais parce qu'elle savait que

Max les haïssait, qu'elles suffisaient, lorsqu'il était comme aujourd'hui, à le buter, à achever de le mettre en courroux. Mais, aujourd'hui, une fois de plus, à se sentir là, tout contre lui, si près de son étreinte, de nouveau elle n'avait pu y tenir. Elle n'avait plus qu'une seule pensée...

De nouveau, avec humilité, elle essaya de se blottir contre son épaule.

— Max ! Oh ! Max ! gémit-elle soudain, s'étant renversée en arrière.

Elle venait d'avoir toutes les peines du monde à ne pas crier. La saisissant par les poignets, il l'avait repoussée avec violence.

— Max ! Est-ce que tu n'as pas honte ?

Il s'esclaffa.

— Pas honte ? gronda-t-il. Pas honte ? Et c'est toi qui oses dire cela, faite comme tu l'es en ce moment ?... Alors que moi-même je suis sur le point d'avoir à mes trousses...

— Qui ? Parle ! Dis-moi qui !

— Te dire qui ? Mais, ma fille, il faudrait d'abord que tu fusses en état de m'entendre. Regarde-toi donc ! Pareille tenue ! Dans un endroit correct ! Et ça se prétend femme du monde ! C'est très joli, de passer son temps à soupirer : « Mon petit Max par-ci, mon petit Max par-là ! » Il en a assez, de la distinction, des cinq à sept, le petit Max. Mais regarde-toi ! Les filles de la rue ont plus de pudeur, ma parole ! Elles, au moins, si, dans un coup dur, on a besoin d'elles...

— Tu me fais mal !

Ses poignets, qu'il ne cessait de lui broyer, venaient d'arracher à la malheureuse ce gémissement.

Jusque là, ce hideux colloque avait eu lieu à peu près à voix basse. Une telle plainte, qui courait le risque d'être entendue, mit le comble à l'exaspération de Max.

— Du scandale, à présent ? De mieux en mieux ! Et tout cela parce qu'il ne me plaît point de me plier aux fantaisies de madame ! Mais, qu'est-ce que je vois ? Qu'est-ce que cela signifie ? Tonnerre, en voilà bien d'une autre !

— Max !

Epouvantée, elle s'efforçait de le retenir. Peine perdue, repoussant la table derrière laquelle ils étaient lui et elle, il avait bondi.

— Max, cria-t-elle encore, je t'en supplie ! Monstre que tu es ! Un homme de cet âge !

Il lui répondit par un juron.

— Toi, tâche de me f... la paix, je te prie !

Maintenant, Max était en face du vieux Monsieur aux mots croisés, les deux poings appuyés sur sa table. Au plus fort de sa scène avec Adèle, il avait cru voir celui-ci se soulever à demi, comme sur le point d'intervenir. Alors, fou de rage, il s'était rué dans sa direction.

L'inconnu ne prononça pas un mot. Mais, s'étant dressé tout à fait, il posa ses poings sur la table, lui aussi.

Une seconde, les deux hommes se dévisagèrent. Puis, Max partit du plus grossier des ricanements.

— La petite a raison ! Et vous, c'est une veine pour vous d'avoir l'âge que vous avez, vieux croûton ! Ça voudrait encore partir en guerre, ma parole ! En attendant, retenez ceci. La prochaine fois que je vous repince à écouter notre conversation, à Madame et à moi, vous permettrez que je vous écrabouille. Je n'ai jamais aimé les espions, avez-vous compris ?

Il était revenu vers Adèle, pantelante de dégoût et d'effroi.

— Nous n'avons décidément plus rien à faire ici. Allons, en bas, et plus vite que cela, ma gentille ! Et avant de partir, je vous y autorise, n'oubliez pas d'adresser un joli sourire à votre chevalier servant.

— Monsieur, toutes mes excuses, au nom de la maison !

C'était Désiré. Il était monté précipitamment, au bruit de la bagarre. Rouge de confusion, il s'inclinait devant le vieux Monsieur. Celui-ci était en train de remettre en ordre ses journaux.

— Demain, je laverai la tête à M. Casello. Et je suis sûr qu'il vous demandera pardon, lui aussi. Il est loin d'être aussi mauvais qu'il en a l'air. Il devait avoir un peu bu. Mais, dès demain, je le répète...

Interdit, il s'était arrêté. Le vieillard avait murmuré quelques mots inintelligibles. Pour les essuyer, il ôta ses lunettes. Désiré entrevit une seconde la douloureuse et belle clarté de ses yeux pâles. Et il eut l'émotion extraordinaire de s'apercevoir qu'il y avait des larmes qui en coulaient.

***

« ... Figure-toi donc qu'hier soir, en regagnant mon bungalow, il m'est arrivé une aventure qui va t'amuser, tout en te donnant une bien piètre idée de mon sang-froid. J'avais passé toute la journée dans les nouvelles plantations, sous un soleil malais qui tapait terriblement dur. Me mettant en route pour rentrer, à l'heure où les arroyos qu'alimente la grande rivière de Pahang revêtent de merveilleuses teintes roses, j'ai pris, pour abréger, le chemin qui longe à travers la jungle un petit étang que j'affectionne, à cause de ses poules sultanes et de ses lotus jaunes et bleus. Si mes indigènes m'avaient averti, si j'avais su qui l'on est exposé à rencontrer sur ses bords à la nuit tombante, je ne serais certes point passé par là, car, en bon Ecossais que je suis, je n'aime pas à me colleter avec les fantômes. Or, c'en est bel et bien un que j'ai vu venir au devant de moi, sous les énormes arbres endormis. Une espèce de statue de vapeurs blanches et grises, les couleurs qui symbolisent le deuil dans ce pays. J'ai eu un réflexe idiot, dont je ne sais pas encore si je dois rire ou rougir. J'avais sur ma cuisse, dans son étui, mon grand 44 Smith et Wesson spécial. Je l'ai pris, et, en fermant les yeux, j'en ai déchargé toutes les cartouches. Lorsque j'ai osé regarder, il n'y avait plus rien. Mon premier geste, en arrivant au bungalow, a été d'ingurgiter quatre grains de quinine. Puis j'ai pris ma température : 40 degrés. Dakh, mon boy siamois, m'a appris que c'était le spectre de la femme d'un maharajah de Selangor, qui s'était jadis jetée dans l'étang. Elle n'est pas méchante, sauf au moment de la nouvelle lune. L'ennui, ma chérie, c'est que c'était nouvelle lune hier. La soirée ne s'en est pas moins terminée de façon assez agréable. Senghers, inspecteur hollandais de la main-d'œuvre javanaise, et Renouvin, mon chef comptable, sont venus dîner avec moi. Nous avons pris un peu de champagne, et ils ont beaucoup ri de ma façon de mettre en déroute les esprits. N'empêche que, toute la nuit, j'ai été la proie de cauchemars fort peu sympathiques. J'ai rêvé que la mahrana en question n'était autre que celle dont j'ai acheté, le mois dernier, à Singapour, le bracelet de cristal, avec sa larme qui se tarit chaque année dans la nuit du 3 au 4 avril, date à laquelle cette dame s'est noyée. Arrange-toi pour ne pas le porter au moment de la nouvelle lune. Autant

ne pas braver les morts ! Il nous reste bien assez de tracas avec les vivants !... »

Jetant d'un mouvement brusque sur la couverture de son lit la lettre dont elle donnait lecture à Mme Jocou, Adèle se renversa sur son oreiller, se blottit fiévreusement dans ses draps.

— Voilà au moins une histoire, soupira-t-elle, qui vient à point, en l'état où je suis.

Estimant sa responsabilité engagée, puisque c'était elle qui venait d'apporter rue Guynemer la dernière lettre de Robert, Valentine eut à cœur de prendre la défense de ce dernier.

— Il ne pouvait prévoir..., commença-t-elle.

Elle s'arrêta brusquement. On avait frappé à la porte de la chambre, et M. Ferrand venait d'entrer.

Sa femme était alitée depuis quatre jours, depuis le 22 mars, date de la scène que Max lui avait faite au *Broadway*. En sortant du bar, il l'avait abandonnée sous la pluie, en pleine rue.

Ruisselant d'eau, transie de désespoir et de froid, elle avait marché droit devant elle, jusqu'aux Champs-Elysées, avant d'avoir l'idée d'arrêter un taxi. De retour chez elle, sans écouter Marthe affolée qui voulait la contraindre à se déshabiller, elle avait vainement réclamé par trois fois au téléphone Trinité 14-25, puis elle s'était effondrée dans les bras de sa femme de chambre. Elle était couchée et délirait quand son mari était rentré.

Ce délire avait duré près de quarante-huit heures. Aujourd'hui, 26 mars, elle allait un peu mieux, assez pour se demander avec effroi ce qui avait pu se passer, tandis qu'elle était hors d'état de l'apprendre. La bonne Valentine, à qui elle avait fait téléphoner ce matin même, était arrivée aussitôt, apportant avec elle la dernière lettre arrivée de Pahang.

Max, lui, fidèle à la tactique qui lui avait toujours réussi, ne s'était manifesté à aucun moment, pendant les deux premières journées tout au moins, étonné malgré tout de n'avoir pas reçu le moindre signe de vie. Le troisième jour, l'inquiétude commençant sérieusement à le gagner, il s'était décidé à appeler discrètement Odéon 11-06, sous le couvert du fameux service de garde des fourrures. Marthe, qu'il avait trouvée au bout du fil, avait jugé inutile d'entrer dans beaucoup de détails avec

un fournisseur. Elle s'était bornée à répondre que Madame était malade et couchée, incapable de venir elle-même à l'appareil.

— Alors, ma Lili ? Comment cela va-t-il ? Mieux, beaucoup mieux, n'est-ce pas ? Tu peux te vanter de nous avoir causé une belle peur !

L'anxiété de Léonard, pendant ces trois jours, avait fait peine à voir. C'est qu'il l'aimait, lui aussi, et plus peut-être encore qu'il n'a été dit, le pauvre homme ! Adèle le savait. Elle n'avait pas la possibilité de s'en souvenir souvent, voilà tout. Des secousses comme celle qu'elle venait de traverser ont tout de même, pour si peu de temps que ce soit, le résultat de nous rendre plus compatissants, plus équitables. D'un petit sourire, elle remercia son mari.

— Est-ce qu'il n'y a pas eu de coups de téléphone, tous ces jours-ci ? demanda-t-elle.

— Tu veux rire ! Il n'y a eu que cela, au contraire. Morillon d'abord, avec qui je devais dîner le soir même où tu es tombée malade. Puis les Grandguillot. Les cousins Duthil, naturellement. Estelle voulait venir. J'ai eu toutes les peines du monde à l'en dissuader. Puis les Vicq-Chennevières, Olga et Stanislas, aussi émus l'un que l'autre, et qui ont envoyé des fleurs. Et puis qui ? Tu verras tous les noms. Ils sont inscrits sur le carnet. Tiens, il n'y a pas un quart d'heure encore, quelqu'un qui a vivement insisté, un certain M. Foncemagre...

Elle s'était redressée.

— Foncemagne ? rectifia-t-elle.

— Oui, Foncemagne ! Ce doit être cela ! Est-ce que tu le connais ....

Très maîtresse d'elle-même, elle fit un signe affirmatif.

— Quand a-t-il téléphoné ?

— Je te le répète : il n'y a pas un quart d'heure. Qui est-ce ? Quelqu'un de têtu, en tout cas. Il a dit qu'il rappellerait au début de l'après-midi.

— Ce doit être un monsieur qui m'est envoyé par Olga. Tu sais, l'œuvre dont elle s'occupe, le sanatorium de Clairvivre...

— Ah ! oui, dans la Dordogne ?

— C'est cela. Je crois qu'il en est secrétaire général. Il s'agit bien entendu d'une vente de charité. Il faudra que je lui réponde, quand il téléphonera de nouveau.

— Ne va pas te fatiguer, surtout !

Il était trois heures environ lorsque Marthe, qu'elle avait avertie, vint annoncer à Mme Ferrand que M. Foncemagne la demandait au téléphone.

— J'y vais ! dit-elle brièvement.

Moins d'une demi-heure plus tard, bien faible, sans cesser de s'appuyer à la rampe, elle descendait les deux étages de l'escalier, l'ascenseur, comme par hasard, étant ce jour-là en réparation. Sa femme de chambre ne l'avait vue ni s'habiller, ni sortir.

Un taxi passait, qu'elle héla. Il y en avait d'ailleurs un autre, une vingtaine de mètres plus loin, mais dont le drapeau était baissé.

— Résumons-nous, si vous voulez bien, Monsieur ! dit-elle, essayant de conserver le sang-froid auquel elle s'était efforcée depuis le début de leur entretien.

Foncemagne, deux heures auparavant, n'avait pas eu besoin de beaucoup insister au téléphone. La sachant malade, il se serait contenté, en dépit de l'urgence, de ne la voir que le lendemain. C'était elle qui avait voulu venir aussitôt. Il s'agissait de Max. Elle n'avait pas eu besoin qu'on lui précisât de quoi il était question pour en avoir immédiatement l'affreuse certitude. La réalité avait encore dépassé ses craintes. Un effet sans provision ; une plainte sur le point d'être déposée contre lui. Foncemagne avait prononcé ce mot terrible : la prison !

Le sauver ! Le sauver à tout prix, mon Dieu !

Ils avaient choisi, comme lieu de rendez-vous, le café de Rohan, sur la gauche de la place du Palais-Royal. Ils s'étaient déjà rencontrés. Max les avait présentés l'un à l'autre, un jour qu'il n'avait pas été possible de faire autrement, à l'époque où elle se permettait encore d'arriver en avance. Foncemagne l'avait quelque peu terrifiée, avec son aspect de clergyman, ses manières à la fois glacées et doucereuses. S'il n'y avait que nos amants, lorsque nous avons le malheur de les choisir dans un milieu indigne de nous ! Mais, pour notre châtiment, il y a aussi leurs amis, leur famille même. Tôt ou tard, nous serons contraints de prendre contact avec eux. Nous ne les élèverons

jamais jusqu'à nous. Ce seront eux, au contraire, qui nous forceront à nous abaisser à leur niveau.

N'ayant oublié ni le nom de Mme Ferrand, ni la qualité de son mari, Foncemagne n'avait eu aucune difficulté à trouver son adresse dans l'annuaire téléphonique. Il avait eu raison d'insister, de la prévenir. Sa première phrase à elle, quand elle l'avait rejoint à la table du café où il l'attendait, avait été pour l'en remercier.

— Résumons-nous, Madame, dites-vous ? Bien volontiers ! Je n'aurai aucun mal à y parvenir. Tout de suite, vous avez admirablement compris la situation, avec cette netteté d'esprit que j'ai entendu si souvent vanter par ce brave Max, sans pouvoir m'imaginer que j'aurais moi-même l'honneur un jour... Mais je vois que vous n'aimez pas les compliments. Donc, en bref, voilà la question. C'est trois cent mille francs qu'il nous faut trouver, avant le 31 mars au plus tard, si nous ne voulons pas que la plainte dont je vous ai parlé, avec ses terribles conséquences... Je me permets de dire *nous*, n'est-ce pas, comme si vous étiez déjà dans le coup, comme si vous aviez déjà accepté d'apporter à Max une aide qu'il n'oubliera jamais, je m'en porte garant.

— Je n'ai pas besoin de cette assurance pour faire ce que je considère comme mon devoir, dit-elle avec une certaine raideur.

— Je le sais, chère Madame, je le sais. Nous sommes tellement d'accord, à cet égard, que j'ai commencé par vous supplier de ne pas souffler mot à notre ami de ma démarche. Je connais son orgueil, son intransigeance. Il ne me le pardonnerait point. Ce n'est que lorsqu'il sera tiré d'affaire qu'il apprendra que c'est grâce à votre concours...

— Ce concours, comment l'envisagez-vous ?

— Eh ! Madame, je vous l'ai déjà dit. Trois cent mille francs, c'est une somme, une somme qu'il n'est pas à la portée de tout le monde de réunir comme cela, en quatre ou cinq jours, d'ici à la fin du mois, un mois dont nous avons encore la chance, entre parenthèses, qu'il soit de trente et un jours. Max, je ne saurai trop vous le répéter, aura été une fois de plus victime de son bon cœur. Par compassion pour un individu qu'il croyait son ami, et contre lequel je l'avais, moi, maintes fois mis en garde, il s'est laissé aller à tirer sur la *Chease Bank*, où il avait alors un compte équivalent, un effet d'une valeur de quatre cent

mille francs, et portant cette sacrée date du 31 mars, que le peu intéressant personnage dont il s'agit s'est bien entendu empressé de mettre en circulation.

— Quatre cent mille francs, venez-vous de dire ? Vous ne m'aviez parlé tout à l'heure que de trois cent mille.

— Parce que, chère Madame, les cent mille francs de différence, par ces temps où l'argent est si rare, représentent tout mon petit avoir actuel, que j'ai mis aussitôt à la disposition de notre pauvre ami. Si j'avais eu des disponibilités plus considérables, vous n'auriez, soyez-en persuadée, jamais entendu parler de cette histoire. Il a fallu que Max lui-même ait eu la malchance de tomber ces jours-ci sur un chien crevé...

— Un chien crevé ?

Foncemagne sourit.

— Excusez-moi, madame Ferrand ! Un chien crevé, en langage de finance, c'est une affaire qui nous claque dans la main ; une expression que vous devez avoir eu l'occasion d'entendre employer par votre mari, puisqu'il est de la partie lui aussi.

— M. Ferrand ne s'occupe sans doute pas du même genre d'affaires ! dit-elle avec une involontaire hauteur.

— Sans doute ! concéda Foncemagne, bon enfant. Celle qui nous aura collé le pauvre Max à plat était cependant on ne peut plus régulière. M. Ferrand sera le premier à vous le dire, dès que vous la lui aurez expliquée.

Elle eut un haut-le-corps.

— Comment ? Vous voulez que je le mette au courant de cela ?

— Dame ! Au courant, il faudra bien que quelqu'un l'y mette, s'il a la bonté de faire auprès des dirigeants de la *Chease Bank* la démarche à laquelle est subordonné le salut de Max.

— Quelle démarche ? Répétez-moi cela ! fit-elle, se passant d'un air égaré la main sur le front.

— Eh ! mon Dieu, que la banque ne fasse pas d'histoires, qu'elle veuille bien nous consentir un petit délai pour la rembourser, le 31 mars, lorsque l'effet lui sera présenté. Il est à l'heure actuelle entre les mains du pire ennemi de Max, un homme qui a juré sa perte et qui ne manquera pas... Rien de plus impitoyable que la réglementation concernant les chèques sans provision, vous savez ! On a beau ensuite reconstituer le dépôt, obtenir même que la plainte déposée soit retirée, l'action pénale suit tout de même son cours.

— C'est donc avant le 31 mars qu'il serait indispensable de trouver les trois cent mille francs nécessaires ! murmura Adèle comme se parlant à elle-même.

— Ce serait évidemment, et de beaucoup, ce qu'il y aurait de mieux. Si nous n'y réussissons pas, il n'y aura plus d'autre ressource que l'intervention de M. Ferrand auprès de la *Chease Bank.*

Adèle ne put s'empêcher de joindre les mains.

— Vous comprenez bien, poursuivit Foncemagne, sans la perdre une seconde de l'œil, oui, vous comprenez qu'une démarche aussi délicate, il ne serait jamais venu à l'idée de Max, à cheval sur les principes comme il l'est, de la solliciter de quelqu'un, à plus forte raison de M. Ferrand. C'est moi, chère Madame, moi seul qui en ai pris l'initiative.

— Je le répète, Monsieur, vous avez bien fait ! dit-elle.

Elle ajouta, à voix plus basse :

— Mais pourquoi, depuis quatre jours, Max ne m'a-t-il plus donné signe de vie ?

— Vous me le demandez ! s'exclama Foncemagne. Mais, chère Madame, à cause de sa conduite ridicule envers vous l'autre jour. Soyez tranquille, il n'a pas cessé un seul instant de se la reprocher. Ce jour-là, il n'avait pas osé, le malheureux garçon, vous avouer qu'il venait tout juste d'apprendre la nouvelle du krach qui faisait disparaître son dépôt en banque. Toujours cette damnée délicatesse dont il n'arrivera jamais à se débarrasser. Vous adorant d'autre part comme il vous adore, songez par quelles transes il n'a pas dû cesser de passer depuis quatre jours !

— Je ne pense qu'à cela ! dit-elle avec élan. Aussi soyez certain que tout ce qui sera en mon pouvoir... Il faut que je vous quitte, Monsieur. Chacune de nos heures a sa valeur désormais. Nous sommes aujourd'hui lundi 26 mars. Donnez-moi jusqu'au jeudi 29. Ce jour-là, ayez l'obligeance de me téléphoner, de préférence le matin vers onze heures.

S'inclinant, il lui baisa la main.

— Vous êtes un ange ! dit-il, avec une sorte de religieuse émotion.

De retour rue Guynemer, elle eut une syncope. A Marthe

qui se perdait en lamentations et lui reprochait son imprudence, elle se borna à répondre :

— Je me sentais mieux. J'ai voulu prendre un peu l'air au Luxembourg. Inutile de le dire à Monsieur. Il me gronderait, lui aussi.

— Au moins, que Madame se recouche.

— Je ne vais pas tarder. Un simple coup de téléphone à donner auparavant.

Ayant consulté, dans le cabinet de travail, le carnet d'adresses de son mari, elle décrocha le récepteur.

— Allo, Mademoiselle, Passy 21-34.

Passy 21-34, c'était le numéro de téléphone de M. Demussy.

Après avoir trouvé un taxi à Mme Ferrand, dont il baisa de nouveau respectueusement la main, Foncemagne gagna sans se hâter la place du Théâtre-Français et entra au café de la Régence.

Max l'y attendait, fumant nerveusement cigarettes sur cigarettes.

— Eh bien ? demanda-t-il avec une anxiété non dissimulée, ne laissant même pas à son compère le temps de s'asseoir.

Foncemagne sourit béatement.

— Oh ! Oh ! On est pressé, à ce que je vois. Permets-moi de me rafraîchir, au moins. Qu'est-ce que tu bois là ?

— Une fine à l'eau.

— Va pour une fine à l'eau. Fais-moi le plaisir de me la commander. Il me semble que je l'ai méritée.

— Eh bien ? fit Max, de nouveau, quand la consommation demandée eut été servie.

— Eh bien ! je quitte à l'instant la dame de tes pensées.

— Et alors ?

— Et alors, elle m'est apparue un peu liquéfiée. Tu sais qu'elle a été malade pour tout de bon, à la suite de la scène idiote que tu lui as faite. Tu n'y vas pas de main morte avec les femmes. Etant donné ta situation actuelle, on peut estimer que la façon dont tu t'es conduit l'autre jour avec celle-ci aura été pour le moins inopportune.

— Est-ce qu'elle m'en veut beaucoup ?

— Elle a dû t'en vouloir. Mais que dirais-tu si je t'apprenais que grâce à ce petit fûté de Foncemagne elle ne t'en aime que davantage aujourd'hui ?

— Comment t'y es-tu pris ?

— Eh ! mon cher, de la façon la plus naturelle ! Encore fallait-il y penser !

Choisissant ses mots, ménageant ses effets, il mit Max au courant de l'entretien qu'il venait d'avoir avec Adèle.

— Je me perdais moi-même dans les détails que je lui donnais, à mesure que je les inventais, conclut-il en riant. Il n'y a pas un seul saint dans le paradis du bon Dieu qui ne soit de la gnognotte pour elle maintenant à côté de toi. Après être devenue de toutes les couleurs lorsque il a été question de la démarche que doit tenter en ta faveur son époux...

Max avait bondi.

— Qu'est-ce que tu me racontes là ? Tu as osé lui demander...

Foncemagne étendit la main.

— Du calme ! Du calme ! Tu me fais de la peine, Max, beaucoup de peine. Tu perds pas mal de tes moyens dans l'adversité, mon ami. Elle, elle a saisi plus vite. Quand je l'ai forcée à se rendre compte qu'il n'y avait pas à sortir de là, ou une intervention de son mari pour te sauver, ou l'obligation pour elle de dénicher l'argent qu'il te faut, tu comprends que son choix a été rapide. A elle de se débrouiller, à présent. Il est convenu que je lui téléphonerai jeudi prochain, 29, à onze heures. Je suis certain que ce sera pour m'entendre annoncer que les trois cent mille francs sont à notre disposition.

— Trois cent mille ? Mais non ! C'est deux cent mille que tu veux dire.

Foncemagne reprit son air railleur.

— Trois cent mille, je maintiens. C'est seulement de deux cent mille que tu as besoin, nous le savons. Mais tu admettras que je fixe moi-même mon petit courtage. Même avec quelqu'un que j'aime comme toi de tout mon cœur, il y a belle lurette que j'ai abandonné la mauvaise habitude de travailler pour rien.

Les poings de Max se contractèrent.

— Canaille ! fit-il sourdement.

Foncemagne éclata de rire.

— Comment as-tu dit ça ? Canaille, ce mot dans ta bouche est ravissant. Tu n'auras pas mis longtemps à entrer dans la peau du personnage dont je viens de tracer à ta dulcinée un portrait que tu vas, ma parole, finir par croire ressemblant.

Je me demande si, dans ces conditions, je n'aurais pas mieux fait de lui lâcher la vérité, à savoir que si tu entres en tôle au début du mois prochain, ce sera pour avoir bouffé, en jouant des haridelles sur lesquelles un enfant n'aurait pas misé cent sous, la couverture de deux cent mille francs qui te fait plutôt défaut aujourd'hui. On n'imagine guère qu'il puisse y avoir encore des gogos assez naïfs pour ignorer que notre petit Max a une drôle de tendance à confondre la Bourse avec le Tremblay. Allons, allons, faites risette, joli garçon, et attendez la liquidation de fin courant désormais de pied ferme. Jeudi prochain, si nous avons le fric, comme tout nous autorise à le croire, sur les cent mille francs que tu me dois dès maintenant, je te paie à dîner au cabaret. Et nous boirons à la santé de cet excellent M. Ferrand !

***

M. Demussy était veuf. Sa femme était déjà morte quand M. Ferrand avait épousé Adèle. Celle-ci n'était certes point sans se douter de tout ce qu'il avait déjà eu l'occasion de faire pour son mari. Mais elle n'avait jamais cherché à le savoir de façon précise. Il y a des choses qu'il n'est point agréable de trop approfondir.

Il habitait avenue de Lamballe, dans un immeuble neuf, un appartement clair, assez triste et froid, où les visites ne devaient pas être fréquentes. Il avait son bureau au ministère des Finances. C'était là qu'il recevait, à peu près uniquement pour des motifs de service.

D'un an plus jeune que Léonard, il paraissait beaucoup plus âgé. Il était grand, assez voûté, avec de beaux yeux mélancoliques, des tempes fortement dégarnies.

Il vint lui-même ouvrir la porte à la jeune femme et l'introduisit dans son cabinet de travail. Une table Empire ; un encrier d'onyx vert à tête de Minerve ; une bibliothèque composée d'ouvrages de droit, dans la vitrine de laquelle on voyait errer les nuages de cet après-midi de printemps, vaporeux, mauves et gris.

Ils restèrent une minute à échanger sans conviction de vagues propos. Elle l'avait toujours effroyablement intimidé.

Mais elle n'avait jamais songé à s'en rendre compte. Soudain, elle en eut la révélation. Elle sourit, ayant puisé dans cette intuition un peu d'autorité.

Elle avait été si ébranlée ces derniers jours ! On s'en apercevait à son visage. Pour en dissimuler la pâleur, elle avait mis plus de poudre, plus de fard que d'habitude. Il dut sans doute le remarquer.

— Je m'excuse !... commença-t-il.

C'était lui qui s'excusait ! Elle ne devinait pas de quoi, par exemple. Et lui-même, le savait-il ? Peut-être de se sentir tout à coup si démuni devant elle, si démuni et si ému.

— Oui, je vous demande pardon de n'avoir pu être à votre disposition qu'aujourd'hui. Toute la journée d'hier, cela m'a été impossible. Un rendez-vous pris de longue date à Beauvais, pour le budget de la Manufacture de tapis.

Elle continuait à sourire d'une manière qui ne faisait qu'aggraver son trouble. L'impression lui vint qu'elle était plus calme que quand elle avait sonné, que ce n'était pas si difficile que cela de gagner.

— Je ne vous demande pas des nouvelles de Léonard ! fit-il avec une volubilité de plus en plus factice. Sous le rapport de la santé, tout au moins, puisque nous nous sommes vus tous ces jours-ci. Il est réellement étonnant pour son âge.

Elle se taisait. Il eut un regard presque suppliant.

— Je m'excuse... recommença-t-il, à bout de force.

— Cher Monsieur, je vous en prie ! C'est moi au contraire...

Ces quelques mots, elle venait de les prononcer d'une voix sourde, sur un ton qui les fit tressaillir, elle et lui. Dans cette pièce remplie d'une lumière glacée, on aurait dit qu'un grand pan d'ombre venait de choir, subitement.

Allons, à présent, il n'y allait plus y avoir moyen de reculer ! Cela valait mieux, après tout.

Une femme possède d'instinct l'art de combiner les détails de sa mise d'après le genre de combat qu'elle va avoir à livrer. Adèle Ferrand semblait pourtant s'en être désintéressée ce jour-là. Ou peut-être faisait-elle à M. Demussy l'honneur de le croire insensible à des manœuvres de cette sorte. Toujours était-il qu'elle n'avait jamais été vêtue avec autant de simplicité, d'austérité même. Il est vrai qu'elle ne pouvait s'empêcher

d'être belle, d'une beauté et d'un mystère que son martyre d'une semaine paraissait avoir encore affinés.

— C'est à moi, dit-elle de nouveau, oui, c'est à moi au contraire qu'il faut beaucoup de courage...

— Du courage ? Mon Dieu, Madame, et pourquoi donc ?

— Mais rien que pour avoir sollicité cette entrevue, osé vous téléphoner avec une insistance que vous avez dû trouver tellement insolite !...

Il l'interrompit avec élan.

— Ce coup de téléphone, Madame ? Au lieu d'en avoir été surpris, si je vous avouais que je l'attendais. Dans des circonstances pareilles, c'eût été bien plutôt votre silence qui m'aurait étonné, sachez-le !

Martelant sa phrase, en détachant chacun des mots, il ajouta :

— Autrement, vous n'auriez pas été cette femme pleine de courage dont j'ai toujours eu la certitude...

Elle le regarda avec effarement.

— Vous vous y attendiez ! répéta-t-elle. A ce coup de téléphone, dites-vous ? Voyons, il faudrait m'expliquer...

Il eut un geste apitoyé.

— Eh ! s'exclama-t-il, est-ce donc si compliqué que cela ? Dès l'instant que vous avez pu soupçonner quelque chose... Oh ! lui, le pauvre homme, je n'en doute point, il aura fait tout ce qui était en son pouvoir pour que ses angoisses, ses soucis veux-je dire, vous demeurent cachés !...

— Monsieur, commença-t-elle, je vous en conjure...

— C'est moi qui vous en prie ! protesta-t-il, sur le même ton de commisération. Vous pensez bien que je ne m'en vais point vous parler des choses que — pour peu de temps, hélas ! j'en ai peur — je suis encore le seul à connaître. Il suffit largement d'être au courant des allusions de quelques feuilles financières, des perfidies d'une certaine presse... N'y aurait-il en effet que l'affaire des Papeteries de Commensacq, par exemple, ou que celle du Groupe cimentier de la Haute Volta...

— Les Papeteries... ? Le Groupe cimentier... ? Monsieur, je vous jure...

— Oui ! Eh bien, je peux vous en donner ma parole, moi aussi ! Sans cela, vous seriez en droit de ne pas me pardonner... C'est que, moi-même, l'action du ministère public m'a pris au

dépourvu ! Croyez-vous que ce ne soit pas enfantin, de la part de ce pauvre Léonard ? A un ami comme moi, jusqu'au dernier moment, avoir essayé de cacher...

— Cacher quoi ?

— Mais qu'une instruction était ouverte !...

— Ouverte ? Une instruction ? Au sujet de quoi ?

— Mais, justement, à propos de cette histoire de bilan fictif, dans cette Société, vous ne pouvez pas ne pas vous en souvenir, du Conseil de laquelle je l'avais supplié de démissionner il y a quatre ans. Il s'y est fait réintégrer à mon insu, le malheureux ! De sorte que, maintenant...

Un grand, très grand silence se fit, un silence durant lequel M. Demussy ne put se douter que sa visiteuse venait de prendre une résolution grave, très grave, elle aussi.

— De sorte que ? demanda-t-elle enfin, d'une voix subitement calmée, presque indifférente.

— De sorte que, maintenant, je vous dois un aveu : tout à l'heure, je vous ai menti.

— Ah ! fit-elle. Et à quel propos ?

— Lorsque je vous ai dit qu'hier j'avais dû aller à Beauvais.

— Vraiment ?

— Oui, et je m'en excuse. Je pense que vous ne m'en voudrez pas, quand vous aurez appris à quoi j'ai employé ma journée.

— A quoi donc, mon Dieu ?

— Mais exactement comme il y a quatre ans : à courir de la Chancellerie à la Section financière, et vice versa.

Il acheva, baissant la tête :

— Avec, malheureusement, cette différence que si, cette fois, le Parquet ne consent point à entendre raison, ce sera...

— Ce sera quoi ?

— J'ai bien peur que vous ne vous en doutiez point !

— Je m'en doute au contraire parfaitement, dit-elle avec le même calme. Ce sera la prison.

Il la regarda. Ce fut lui que ce terrible mot fit frémir.

— L'inculpation ! corrigea-t-il, d'une voix craintive et pudique à la fois.

— Si vous préférez ! concéda-t-elle. Donc, cette inculpation, il s'agit de l'éviter à tout prix, n'est-ce pas ? A cette fin, que va-t-il falloir ? De l'argent ?

Il inclina la tête.

— Bien ! Quelle somme, à peu près ?

— Il faudra compter, à mon avis...

— Sur trois cent mille francs, sans doute, également ?

Il ne prit pas garde à cet extraordinaire adverbe.

— Oui, c'est cela ! Une fois de plus, vous aurez vu juste. Trois cent mille francs, environ. Mais qu'avez-vous ?

Ce n'était rien. Un petit rire, qui venait de secouer Adèle ; un rire bref, mêlé de toux.

— Qu'y a-t-il de plus grave ? murmura-t-elle, comme se parlant à elle-même. Un bilan fictif, ou un chèque sans provision à la *Chease Bank ?*

Effaré, il la regarda. Elle rit de nouveau.

— Ne faites pas attention ! reprit-elle. Il y a des moments où j'ai l'impression que c'est mon cerveau qui se dérange. Ce serait compréhensible, d'ailleurs, n'est-ce pas ?

Elle lui avait tendu la main. Il la prit, et, se hasardant, il la baisa.

— Je vous l'ai déjà dit : vous êtes une femme admirable ! conclut-il.

Puis, subitement, comme pris de scrupule :

— Il faut que vous me rassuriez ! Il le faut ! Vous saviez tout cela, n'est-ce pas ? Je ne vous aurai rien révélé de nouveau ?

Elle eut un mouvement d'épaule lassé.

— Monsieur, dit-elle, réfléchissez ! Comment l'idée me serait-elle venue de pareille démarche ?

Ce fut le silence, une fois encore.

— Alors, vous pouvez me laisser quelque espoir ? demanda-t-elle, s'étant levée.

— Je le crois de tout mon cœur ! répondit-il. Surtout après ce que vous venez de me dire...

— Je vous ai dit quoi ?

— Que je peux compter sur vous dans la recherche de la somme qu'il va s'agir pour nous de rembourser.

Et il ajouta, à voix plus basse, comme ayant l'air de s'excuser :

— Je dis *nous*, car je suis loin d'être riche. Sans cela, Léonard est trop mon ami pour que ce soient là des détails dont j'eusse songé à vous ennuyer un seul instant.

— Monsieur, fit-elle, sur le point de pleurer en songeant au degré où elle en était arrivée à descendre, à la

façon dont elle venait de mentir à un homme d'une pareille perfection, je sais qu'il n'existe plus qu'une personne capable de tirer mon mari d'un tel pas, et que c'est vous.

Pour être tout à fait correcte et sincère, elle fut sur le point d'ajouter : « Quant à l'autre, le seul pour lequel je suis venue vous trouver, je suis persuadée désormais de ce que je me bornais à prévoir tout à l'heure, en arrivant chez vous. S'il doit être sauvé, il faut que ce soit uniquement moi qui m'en charge. Eh bien ! donc, la cause est entendue. Je vais m'en charger ! »

Sur le palier, quand ils se quittèrent, il était si ému, lui ayant repris la main, qu'il ne pouvait se résoudre à s'en séparer.

— Il n'est pas donné à tout le monde d'avoir une compagne comme vous ! Léonard a bien de la chance !

Elle le remercia, d'un gentil sourire.

— Bien de la chance ! répéta-t-il, demeurant seul, tandis que l'ascenseur se mettait à descendre.

***

Il n'était point tard. Elle n'était restée chez M. Demussy qu'assez peu de temps, somme toute. Une vingtaine de minutes, tout au plus.

La douceur de l'après-midi la surprit. A plusieurs reprises, elle respira largement, avec une soudaine sensation de bien-être. Elle ne se serait point trouvée mieux si son ambassade avait été couronnée de succès. Il en est fréquemment de la sorte, lorsque nous venons d'arrêter une décision devant laquelle nous avons longtemps hésité.

Du moment que la sienne était prise, et bien prise, Adèle pouvait à présent s'octroyer un délai, se donner le luxe de ne point se mettre à songer sur le champ à chacun des détails d'exécution.

Le jour commençait à décliner. Elle n'était point pressée, point pressée du tout. Et puis, à y bien réfléchir, il valait mieux qu'il fît un peu sombre, quand elle arriverait où elle allait.

Ayant descendu l'avenue de Lamballe, elle gagna le quai avec la même lenteur calculée. Puis, elle s'engagea sur le pont de Passy. Au-dessus de sa tête, les rames successives du Métropolitain entrecroisaient leur terrible tintamarre de ferraille

Elle n'y prêta pas autrement attention. S'étant accoudée au parapet, elle se mit à contempler la Seine, une contemplation souriante, à cent lieues de toute association d'idée homicide. L'allée des Cygnes était remplie de pêcheurs. Adèle en remarqua bientôt un. Plus favorisé que les autres, il retirait, à intervalles réguliers, de l'eau d'ardoise bleuâtre, un minuscule poissonnet frétillant. On le sentait alors tout entouré de la muette animosité de ses confrères. Lui, bonasse, en un geste majestueux de clairon, il se récompensait en portant à ses lèvres une belle bouteille de vin rouge. Cette bouteille donna soif à Adèle. Depuis quelque temps, force lui était de le constater, c'était là une envie qui s'emparait d'elle avec une singulière fréquence.

Reprenant sa marche, elle acheva de traverser le pont. Il s'agissait à présent de découvrir un café.

Celui sur lequel elle ne tarda pas à fixer son choix fut, au croisement des rues Desaix et de la Fédération, un établissement d'aspect assez minable. Un énorme patron épongeait le zinc devant lequel une demi-douzaine d'ouvriers palabraient.

Elle s'assit dans la petite salle attenante, que séparait, à mi-muraille, une cloison vitrée. Elle ne s'attendait certes pas à trouver là du marc de champagne, sans doute. Encore peu au courant des us et coutumes de ces sortes d'endroits, et ayant entendu ce que deux ou trois des consommateurs présents étaient en train de se faire servir, elle tint à demander à voix haute elle aussi une *tomate*. Quelques rires coururent, amusés et gouailleurs. Mais aussitôt qu'on eût vu cette fine et élégante jeune femme vider d'un trait, avec aplomb, ce redoutable mélange de sirop de grenadine et d'absinthe, et en réclamer sur-le-champ un second, les plaisanteries baissèrent d'un ton. Ce fut un murmure quasi-admiratif qui s'éleva quand elle paya, se leva, sortit, chacun lui ayant rendu à mi-voix son salut.

La fraîcheur tombait sur les bosquets du Champ-de-Mars, où les nurses commençaient à battre le rappel des marmots confiés à leurs soins. Adèle, très droite, se fraya un chemin parmi le menu troupeau de ces petits poussahs roses et blonds, bariolés de lainages aux teintes de bonbons anglais. Elle avait cette rectitude de démarche, cette originalité de vision que confère l'alcool à ses néophytes, tant qu'il ne les a pas défini-

tivement dégradés et abrutis. Elle ralentit son allure pour mieux considérer quelques-uns de ces bambins. Dire qu'elle aurait pu en avoir, elle aussi, d'analogues ! Grand merci, pour qu'ils ressemblassent à Léonard, n'est-ce pas ? Qui sait cependant s'ils n'auraient pas eu une influence heureuse sur sa vie ? Peut-être n'en serait-elle pas au point où elle en était, présentement ! Mais cette pensée ne tarda pas à lui faire hausser les épaules. Comme si rien peut jamais rien changer, ici-bas !

La plupart des devantures des magasins étaient déjà éclairées, avenue de La Bourdonnais, quand elle la coupa pour prendre la rue de Grenelle. Avenue Bosquet, la nuit approchait à grands pas. Rue Cler, encore plus. Il ne fut plus possible à Adèle de lire au passage la plaque d'émail bleu de la rue Duvivier.

Une quarantaine de mètres à franchir. Puis, plus que vingt. Puis, plus que dix. Tournant à angle droit, elle pénétra délibérément entre les hautes et sombres masses des immeubles du square. Cinq mois, déjà, oui, près de cinq mois qu'elle n'était venue là ! Arrivée en face du n° 8, elle s'arrêta. Alors, mais alors seulement, elle entendit son cœur battre. Les lumières de l'entrée s'allumèrent, juste à ce moment.

— Madame Ferrand ! Mon Dieu, quelle surprise ! Comment exprimer à Madame toute la joie... !

— Et la mienne, donc, ma bonne Madame Saint-Guillaume !... Oui, pas mal, ainsi que vous voyez !... Et vous aussi, je le constate !... Je suis sûre que vous ne vous doutez point de ce qui peut bien m'amener, n'est-ce pas ?

II

« Oui, je sais, mon pauvre Robert, tu te plains d'être seul. Pense à moi, alors, je te prie. « Comment ? » diras-tu. Oui, je sais encore. La forêt où tu vis, loin de tout ! Mais ce n'est point l'isolement qui fait la solitude. La mienne, au milieu des fantoches qui n'arriveront jamais à la peupler, est bien plus totale que la tienne. Toi qui connais mieux que personne au monde mon existence véritable, comment pourrais-tu en douter ? Tout à l'heure, des gens vont venir. Encore un dîner jugé indispensable par Léonard, un dîner que j'aurai organisé de mon mieux, et pour lequel il oubliera bien entendu de me féliciter.

Il trouve de plus en plus tout tellement naturel, l'infortuné. L'esprit farci de statistiques, on l'étonnerait fort en lui apprenant que le prix de la vie a augmenté d'un bon tiers, en moins de six mois. A moi, demain, l'agréable tâche de me débattre avec la cuisinière, de vérifier un livre de comptes que je sais exact, de m'entendre répéter l'éternelle phrase : « Si Madame avait seulement la curiosité d'aller chez la fruitière, ou chez le boucher, elle ne manquerait pas de constater que rien que depuis Noël... » Tu ne m'as jamais, il me semble, entendu dire du mal de mon mari. Mais, enfin le fait est qu'il se préoccupe de moins en moins des difficultés de l'existence. Il a, lorsqu'il me remet des sommes de plus en plus insuffisantes, ce sourire exaspérant et satisfait qui a l'air de signifier : « Eh bien ! avec cela, on ne me fera pas croire qu'il soit tout de même impossible de réaliser quelques économies ! » Tiens, je rougis, Robert bien-aimé, de t'entretenir de questions pareilles. Parlons d'autres choses, cela vaudra mieux. Rivée, comme je le suis au hideux terre à terre, si tu savais à quel point je peux t'envier d'avoir, toi, licence de penser au merveilleux superflu ? A propos, je ne me rappelle même pas si, au milieu de tous mes misérables soucis, j'ai songé à te remercier de ce superbe bracelet de cristal. En dépit de ton cauchemar, et bien que ce soit la nouvelle lune aujourd'hui, j'ai voulu qu'il soit à mon bras tandis que je trace pour toi ces quelques mots. Je suis allée le chercher dans le tiroir secret où il dort à côté du collier de sardoines. Sa transparence se déplace, a l'air de glisser sur cette feuille de papier bleu. J'ai sa fraîcheur sur ma peau nue, là, tout contre cette petite cicatrice, la cicatrice, souviens-toi, que tu n'as plus embrassée depuis si longtemps, mon ami chéri... »

M. Middleton, ou si l'on préfère, Robert Labeyrie, ne passait pas ses journées uniquement à écrire des lettres. Il lui arrivait aussi d'en lire, ainsi qu'on voit... quand il en recevait.

Il relisait pour la troisième ou quatrième fois celle-ci. Elle lui était arrivée de Londres le matin même de cette journée du 28 mars, expédiée de Paris deux jours auparavant à M. Robert Labeyrie, et comme d'ordinaire, aux bons soins du bureau des passagers de la *Compagnie de Navigation Péninsulaire et Orientale*, 14 Cockspur Street. Il y a toujours eu, dans ces grandes

administrations, des employés soucieux d'améliorer un peu leur ordinaire en rendant à certains clients originaux de menus services de ce genre, puisque l'on ne voit point à qui la satisfaction de pareilles manies serait susceptible de porter tort. C'était avec une régularité et une conscience parfaites que celui sur lequel Robert avait eu la chance de tomber, cinq mois auparavant, réexpédiait à M. Silas Middleton, 8, square de La Tour-Maubourg à Paris, le courrier qui arrivait à Londres à son nom.

Il était six heures du soir. Atteint d'une grippe assez forte, Robert n'était point sorti de tout le jour pour une de ces longues et mystérieuses courses dont son valet de chambre avait fini par prendre l'habitude de ne plus s'intriguer...

Il poursuivit, incapable, le malheureux, de se détacher de sa lecture :

« ... Beaucoup plus qu'avec cette histoire de fantôme que tu me racontes dans ta dernière lettre, tu m'as fait bien peur avec ces 40 degrés de fièvre dont tu as été saisi tout de suite après. Ne crois-tu pas que, cette fièvre-là, tu l'avais déjà ? Ton hallucination n'en a-t-elle pas été tout simplement la conséquence ? Quoiqu'il en soit, au lieu de boire du champagne avec tes camarades, n'aurait-il pas mieux valu te coucher, après avoir fait bassiner ton lit et réclamé une tisane chaude ? C'est le parti que j'ai eu, moi, la sagesse de prendre aussitôt, affligée que je l'ai été également d'une indisposition qui aurait fort bien pu mal tourner, et à laquelle ne sont sans doute pas étrangers les soucis dont je te parlais tout à l'heure... »

Il hocha la tête. Pour une fois, une des lettres d'Adèle disait la vérité. Inquiet de ne pas l'avoir vue sortir de chez elle, il avait été, au bout de deux jours, du nombre de ces fournisseurs attentionnés qui avaient tenu à s'enquérir de la santé de Mme Léonard Ferrand, et que Marthe avait jugé de son devoir de rassurer en leur donnant des nouvelles de sa maîtresse.

S'il téléphonait de nouveau ? Il n'allait peut-être pas résister à cette enfantine tentation, quand on frappa à la porte du cabinet de travail.

C'était Dick. Ce ne pouvait être d'ailleurs que lui. Cérémonieusement, il apportait une lettre, sur un plateau.

— Race d'Abiron et de Datan, de Doëg et d'Achitophel !

commença-t-il prudemment, en manière d'exorde et d'excuse.

Il n'ignorait point en effet qu'il lui fallait une raison valable pour s'introduire de la sorte chez son maître, près d'une heure avant le dîner.

Celui-ci laissa peser sur l'audacieux un regard dénué de bienveillance. Dick en conclut à l'urgente nécessité de spécifier que c'était aux créatures de l'espèce de Mme Saint-Guillaume que s'adressaient ses bibliques vitupérations.

— Cette redoutable vieille dame, acheva-t-il, ne s'est point encore rendu compte du peu d'empressement que met Votre Honneur pour une entrevue qu'elle, de son côté, ne perd pas une occasion de provoquer. Elle vient, une fois de plus, d'essayer de forcer la porte de Votre Honneur. J'ai dû la prendre aimablement par le bras et lui rappeler nos conventions, à savoir que, lorsqu'elle estime avoir quelque chose à signaler à Votre Honneur, elle doit s'en acquitter par écrit. Il en est résulté la missive parfumée que voici. Je la dépose humblement aux pieds de Votre Honneur.

Et, tandis que Robert déchirait l'enveloppe, Dick, en un clignement d'œil qu'il voulait d'un effet comique irrésistible, crut devoir compléter son exposé.

— Il s'agirait de la visite d'une dame, une jeune dame qui aurait été, révérence parler, dans les meilleurs termes avec le propre neveu de Votre Honneur.

Peut-être M. Middleton ne tenait-il point à ce que son valet de chambre fût en mesure de constater les marques de l'intérêt qu'avait pu faire naître sur son visage la lecture de la lettre en question. D'un geste quelque peu précipité, il venait de remettre ses épaisses lunettes.

— Je connaissais en effet l'existence de la personne dont il s'agit, se borna-t-il à dire simplement.

Dick attendait, quelque peu interdit, son plateau vide à la main.

M. Silas poursuivit, de cette voix légèrement sourde dont il n'était guère prodigue à l'égard de son entourage immédiat.

— Si Mme Saint-Guillaume a eu raison de faire sans tarder sa commission, elle a eu tort de se livrer devant vous, à propos de cette dame, à des commentaires dont vous aurez l'obligeance de lui dire que je la dispense désormais. La vie privée de mon neveu ne nous regarde ni les uns ni les autres. Il est exact que,

quand il est parti, il m'a fort correctement averti qu'une jeune femme pourrait être amenée à venir ici chercher certains objets lui appartenant. Il a demandé — quoi de plus légitime ? — que toutes facilités lui soient accordées à cet égard.

— C'est en effet ce que la dame vient de dire à Mme Saint-Guillaume, Votre Honneur.

— Je vois avec plaisir, reprit M. Silas imperturbable, que cette dernière aurait pu se dispenser de clore son enveloppe, puisque vous êtes aussi bien que moi au courant de ce qu'elle contient. Quand cette dame est-elle passée ?

— Il y a à peine une demi-heure, Votre Honneur. Elle a laissé son numéro de téléphone à Mme Saint-Guillaume, en la priant de l'appeler ce soir, vers huit heures, afin de lui notifier la décision de Votre Honneur.

M. Silas se carra dans son fauteuil.

— Eh bien ! donc, je vous charge de porter cette décision à la connaissance de Mme Saint-Guillaume. Prenez des notes, si vous craignez que votre mémoire ne vous fasse défaut. Demain, tout l'après-midi, de trois à sept heures, l'appartement que voici sera à l'entière disposition de la dame en question. Mme Saint-Guillaume lui en remettra les clefs, en se dispensant ensuite de l'importuner de sa présence. Nous agirons de notre côté avec la même discrétion. Je déjeunerai moi-même dehors et je m'en irai après me promener à la campagne. Quant à vous, dès demain matin, vous prendrez le train pour Epernay, ville du département de la Marne. Je vous donnerai un mot pour deux ou trois maisons d'excellents vins de Champagne, dont je médite depuis pas mal de temps déjà de goûter les échantillons.

Il y avait, on ne l'a pas oublié, dans la chambre de Robert Labeyrie, une commode Georges II, à tiroir unique. Robert avait fait transformer ce tiroir en une manière de coffre-fort, dont il avait, la veille de son départ, cinq mois auparavant, remis la clef à Mme Ferrand.

Cette chambre à coucher avait deux portes. L'une s'ouvrait sur le cabinet de travail, l'autre sur la salle de bains. Dans le bois de cette seconde porte, à une distance du sol convenablement calculée, un mètre cinquante environ, Robert n'avait eu aucune difficulté à pratiquer une ouverture d'à peine un

demi-centimètre, suffisante pour permettre d'observer ce qui pouvait se passer dans la majeure partie de la pièce, la commode dont il vient d'être parlé se trouvant très exactement vis-à-vis.

La porte de la salle de bains pouvait se fermer de l'intérieur, Une chaise était là, donnant la possibilité de s'asseoir, l'instant venu, d'éviter ainsi tout geste, tout mouvement intempestif, susceptible d'attirer l'attention. Robert n'avait pas eu à se presser pour régler cette mise en scène, Dick, d'assez mauvaise humeur, ayant pris, dès huit heures du matin, le train d'Epernay, nanti pour les maisons Ruinart, Saint-Marceaux et Pol Roger de toute une série d'instructions qui lui garantissait une après-midi remplie d'intérêt dans la coquette sous-préfecture champenoise.

Ce qu'avait été pour Robert la nuit qui venait de s'écouler, il n'est pas difficile de l'imaginer, sans doute. Et la matinée, lorsque seul, tout seul, dans cet appartement où ils avaient connu, elle et lui, des heures qu'il avait pu croire si heureuses, si belles, il s'était mis en devoir de machiner chacun des détails de ce guet-apens ! Il lui avait fallu procéder avec la plus méticuleuse précaution, rien ne devant plus maintenant déceler sa présence... Un guet-apens ! Quel autre nom donner à une telle entreprise ? Un guet-apens !

Ce mot qu'il se prit à répéter tout haut le fit rire. Oh ! de quel rire, on s'en doute aussi ! Allait-il avoir des scrupules, à présent ? Comme si l'on en avait eu avec lui !

Il ne déjeuna point. Avoir faim, en des circonstances semblables, il n'eût plus manqué que cela, vraiment ! Allant et venant dans les pièces désertes, il y avait des moments où il se donnait l'affreux plaisir, quand il passait devant un miroir, de s'arrêter pour contempler l'espèce de tragique fantôme qu'il était devenu. Il y en avait d'autres, au contraire, où il avait peur, où, pour ne pas s'apercevoir, il baissait les yeux.

Deux heures ! Chez elle, elle devait déjà s'habiller, commencer à songer à se mettre en route. Au lieu de lui laisser commettre un acte qu'il ne lui pardonnerait plus jamais, après lequel ce serait fini, la sagesse, l'humanité, son intérêt même à lui, tout cela ne devait-il pas lui commander de sortir, d'aller

à sa rencontre, de l'attendre au coin du square, de ne pas la laisser venir jusqu'ici ? Qu'y avait-il donc là de si impossible ? Lui dire : « Tout cela n'a été qu'un mauvais rêve, ma chérie. Il y a longtemps que je suis au courant ! » Lui offrir tout ce dont elle aurait besoin pour se libérer de l'épouvantable situation dans laquelle elle s'enlisait, prisonnière ! Lui éviter une abjection dont il allait être, dans quelques instants, le témoin horrifié !

La libérer ! Mais, libre, souhaitait-elle l'être ? Avec l'autre, oui ! Avec lui, non ! La semaine précédente, dans ce bar lugubre, il avait eu, contre son visage, le hideux visage grimaçant du misérable qui le provoquait parce qu'il se figurait avoir affaire à un vieillard valétudinaire. Sur la table qui les séparait, il y avait un pesant cendrier de fonte que la main crispée de Robert, une seconde, avait étreint. Et puis après ? S'il s'était laissé aller à fendre le crâne de ce bellâtre du ruisseau, pour qui donc Mme Ferrand aurait-elle instantanément, automatiquement pris parti ? Pour Robert Labeyrie, ou pour M. Max Casello ?

Trois heures moins le quart ! La drôle de vitesse que se mettent parfois à prendre subitement les pendules ! Robert marcha vers la commode. Des préparatifs aussi compliqués, si l'on croit qu'ils ne nécessitent point une longue, une très longue préméditation ! Il possédait, tout naturellement, une seconde clef qu'il introduisit dans la serrure du tiroir. Elle fonctionnait de façon normale. Tout était en place, de ce côté également.

Afin de ne pas être surpris, à la dernière minute, de bien entendre le bruit que ferait, quand on l'ouvrirait du dehors, la porte d'entrée, celles de l'appartement avaient été laissées entrebâillées. A trois heures moins dix, Robert était déjà dans la salle de bains, prêt à verrouiller et à s'asseoir.

Trois heures ! Un bruit deviné, d'abord, plutôt qu'entendu ! Elle, mon Dieu ! Pour arriver ainsi, déjà, presque en avance, comme elle devait, la pauvre petite, être aux abois !...



— Mon bien-aimé, mon adoré, regarde, regarde, regarde ! C'était si simple, cependant ! Arriverai-je à te pardonner, c'est

une chose que je me demande ! Comment, comment ne pas avoir eu, là, sur-le-champ, confiance en moi ?

Il eût été vain de penser que Mme Ferrand, quelques heures plus tôt, s'était rendue square de La Tour-Maubourg consciente de sa honte, ainsi qu'une bête qu'on fouaille afin de la pousser en avant. Elle semblait au contraire avoir des ailes. Le seul trouble qui l'avait assaillie, une fois ouvert le tiroir de la commode, avait été d'admiration et de joie. Elle n'avait gardé de ces trésors qu'une vision assez incertaine, assez fragmentaire. On se souvient de la circonstance où elle avait été admise à les contempler. Peut-être la confiance que Robert, par ce simple geste, plaçait en elle, l'avait-elle émue, avait-elle nui à la précision de ses souvenirs.

Or, ne voilà-t-il pas qu'à l'improviste elle s'était trouvée dans l'obligation de reconnaître qu'il existait dans ces écrins de quoi tirer d'affaire non seulement le pauvre Max, mais peut-être aussi son mari ! Qui sait même si, en jetant un coup d'œil parmi ces papiers et ces enveloppes, elle ne serait pas tombée sur le document qui l'aurait immédiatement débarrassée de tout remords, ce testament auquel il lui semblait de plus en plus impossible qu'avant de partir Robert n'eût point songé. D'ailleurs, pas un seul instant, soit dit à son honneur, elle n'éprouva le besoin de chercher à se prouver son existence. Il n'y avait pas d'être plus affranchi qu'Adèle Ferrand de toutes les sujétions, de toutes les tyrannies terrestres, hormis celles de la chair, ainsi qu'on a eu déjà pas mal d'occasions de le constater.

Après une nuit durant laquelle elle n'avait pas dormi, elle non plus, cette journée si redoutable avait débuté pour elle de la façon la plus inattendue, la plus miraculeusement belle, au contraire. Il avait été convenu, le lundi précédent, avec Foncemagne, que celui-ci lui téléphonerait à onze heures du matin, le jeudi suivant, aujourd'hui, donc. Or, à dix heures — étant toute seule chez elle, grâce au ciel ! — la sonnerie d'appel avait retenti. Sur le point de défaillir de bonheur et d'angoisse, elle avait reconnu la voix de Max.

Que voulait-il ? Rien ! Mendier son pardon, tout bonnement, le pauvre garçon ! Lui dire qu'il n'en pouvait plus ! Qu'il n'aurait pas souhaité à son pire ennemi une semaine comme

celle qu'il venait de vivre ! Que ce silence finissait par excéder ses forces ! Qu'offensée comme elle l'avait été par lui, il ferait ce qu'elle voudrait ; que, d'avance, il souscrivait à la décision qu'elle croirait devoir prendre. Mais qu'une fois encore, une fois au moins, auparavant, il avait voulu lui dire, lui crier... Voilà ! C'était tout ! Un jour, peut-être, elle saurait, elle comprendrait...

Les yeux étincelants, la main sur sa poitrine nue pour mieux y sentir les battements de son cœur, elle écoutait... elle écoutait.

— Mon amour ! se bornait-elle à répéter tout bas, très bas, de crainte d'interrompre ce merveilleux flot de paroles.

Et puis, sitôt enfin qu'elle put elle-même parler, d'une voix soudain péremptoire :

— Ecoute ! fit-elle. Ce soir, il faut que nous nous retrouvions à cinq heures, chez toi, rue d'Aumale. J'ai dit : *il faut.* Ce n'est point, Max, tu le sais, dans mes habitudes. D'ici là, j'ai un autre ordre à te donner.

— Un ordre, mon amour chéri ?

— Oui ! C'est d'être en repos ! De ne plus te préoccuper de rien ! Comme si tu n'avais jamais eu de soucis. Comme si tu ne devais jamais plus en avoir. J'ignore si je me fais bien comprendre ?

— J'avoue que... Mais, enfin, puisque c'est toi qui me le dis !

— C'est moi qui te le dis, en effet !

Et, subitement, elle se rappela le coup de téléphone qu'elle allait recevoir de Foncemagne. Max n'y avait pas fait allusion. Sans doute, l'autre ne l'avait mis au courant de rien. Une déception qu'il avait eu à cœur de lui éviter, au cas où elle ne réussirait pas.

— Ecoute encore ! Quelque chose de très important également. Dois-tu aujourd'hui voir ton ami Foncemagne, lui téléphoner ?

— Foncemagne ? Je n'en sais rien. Pourquoi me poses-tu cette question ?

— Je t'expliquerai. Pour le moment, j'aime autant qu'il n'apprenne point que tu m'as téléphoné, toi.

— Entendu ! Je sais que tu as toujours raison, ma jolie.

A onze heures, très exactement, c'était une Adèle rayon-

nante, transfigurée par une sorte d'ardeur combattive, qui s'enfermait dans le cabinet de travail de son mari pour répondre à l'appel de Foncemagne.

— Cher Monsieur, je crois pouvoir tout de suite vous dire que nous avons réussi. Je vous demande simplement de prolonger notre délai jusqu'à demain matin. A onze heures, vous me téléphonerez de nouveau.

— A vos ordres, Madame ! Je me permets seulement de vous rappeler que, demain, c'est déjà le 30, et que le 31, hélas !...

— Je le sais ! Et je sais aussi, je vous le répète, que vous pouvez considérer tout comme arrangé. Donc, à demain, onze heures. Et, bien entendu, toujours pas un mot à notre ami.

— Bien entendu ! Vous êtes décidément une femme extraordinaire. Souffrez que je baise vos charmantes mains.

PIERRE BENOIT.

(La dernière partie au prochain numéro.)

VOYAGES AUTOUR DE LA TERRE

Quitter notre planète, partir pour explorer les astres, c'est là le plus vieux rêve de l'humanité.

Le Soleil, la Lune et les étoiles ont vivement intéressé le monde antique. Le peuple y voyait des divinités dont l'influence réglait les actions des hommes. Le Soleil et la Lune étaient des nefs chez les Egyptiens, des chars chez les Grecs. Toutefois, les esprits supérieurs ne se contentaient pas de ces naïves légendes, et ils observaient le ciel. Les mouvements apparents du Soleil, de la Lune et des étoiles leur étaient déjà connus. Eudoxe avait indiqué assez exactement la durée de l'année et l'inclinaison de l'écliptique. Il tenait ces secrets des Egyptiens qui connaissaient aussi la théorie des éclipses, mais le plus grand mystère planait sur la nature et les dimensions de ces corps célestes qu'on ne pouvait observer qu'à l'œil nu. Les anciens n'avaient pas d'autres moyens que les ressources de leur imagination, secondée quelquefois d'une rare clairvoyance. Ils ont envisagé à peu près toutes les hypothèses, sans pouvoir les vérifier ni choisir entre elles.

Les Grecs connaissaient la rotondité de la Terre. Dans Homère, il est question du « dos rond de la mer ». Ils imaginaient la Terre sphérique dans l'espace. Selon Anaxagore, le Soleil était une masse rocheuse incandescente, et la Lune un monde comme le nôtre, avec ses montagnes dont l'ombre portée produisait les taches que l'on peut y voir. Il pensait que la Lune était habitée. Pythagore et ses élèves faisaient de la Lune un monde plus beau que la Terre où tout serait plus grand, plus opulent. Les phases de la Lune avaient montré

que les jours étaient environ quinze fois plus longs. Ils en avaient déduit que tout devait être à la même échelle : des plantes énormes, des villes immenses peuplées de géants.

Pour Démocrite, les hommes sont tous les mêmes, que ce soit sur la Terre, dans la Lune ou sur les autres planètes.

Hicétas de Syracuse avait des vues originales. Il considérait que le mouvement de la Lune et des étoiles était une simple apparence due à la rotation de la Terre. Son idée ne fut pas bien accueillie : elle perturbait le « centre du monde », le « sanctuaire des dieux ». On lui faisait en outre une objection : si on lance un projectile verticalement en l'air, il ne devrait pas retomber au même endroit puisque la Terre a tourné pendant ce temps, ce qui est contredit par l'expérience. C'est précisément la question que le journal *Atomes* vient de poser à ses lecteurs et dont il a indiqué la solution. Hicétas avait raison et les autres aussi, mais pour que le phénomène fût observable, il fallait lancer le projectile à une très grande hauteur.

Le monde ancien avait épuisé toutes les conjectures, mais il lui manquait les moyens d'observation : les astres restaient désespérément éloignés, il aurait fallu pouvoir s'en rapprocher. « Je voudrais m'approcher du Soleil, disait Eudoxe, pour connaître sa figure et sa grandeur, au risque de subir le sort de Phaéton. »

Il fallut attendre le monde moderne qui devait reprendre le problème avec des méthodes différentes. Les astronomes ont pu calculer avec précision la masse et le mouvement des planètes du système solaire, la plus parfaite des horloges. La lunette de Galilée, le télescope de Foucault nous rapprochèrent des astres et réalisèrent le rêve d'Eudoxe. En observant le ciel, on aperçoit les taches du Soleil et ses protubérances, les montagnes de la Lune, l'anneau de Saturne.

Bientôt, la fusée, propulsée par une flamme gigantesque, partira à l'assaut du ciel. Elle est déjà sortie de l'atmosphère terrestre, et son étude est en plein essor.

En attendant, et sans quitter la Terre, le spectroscope, appareil permettant l'analyse de la lumière, nous renseigne sur la composition chimique de l'atmosphère des planètes, résolvant ainsi un problème qu'Auguste Comte avait cru insoluble. De plus, grâce à des méthodes délicates mais sûres, on a pu mesurer la chaleur rayonnée par ces astres, afin d'évaluer

la température de leur sol. Les résultats présentent un intérêt considérable, car ils permettent de nous faire une idée des paysages et des conditions éventuelles de la vie à la surface de ces mondes lointains.

Commençons par Mercure, le plus rapproché du Soleil. C'est une petite planète, à peine plus grosse que notre satellite la Lune. Sa surface n'est guère plus du dixième de celle de la Terre. Elle n'a pas d'atmosphère, et par suite les étoiles brillent en plein jour dans un ciel noir. La position de son orbite, entre le Soleil et nous et très voisine de cet astre, la rend très difficile à observer. Quand elle passe « près de nous », elle se trouve à contre-jour dans le halo solaire qui éblouit l'observateur. On croit qu'une de ses faces regarde toujours le Soleil. Comme elle en serait toute proche, la température y serait celle d'un four. Ce doit être un amas de pierres et de cendres brûlantes, d'un éclat que nos yeux ne pourraient supporter. Sur la face opposée, plongée dans la nuit éternelle, régnerait un froid inconnu dans nos régions polaires.

Ensuite vient Vénus. Plus près du Soleil que nous, elle apparaît à l'Orient bien avant le lever du jour et brille d'un vif éclat dans le ciel pâle de l'aurore. C'est « l'étoile du Matin ». A d'autres époques, elle « s'allume » après le coucher du Soleil, et disparaît bien après lui lorsque la nuit est déjà sombre. C'est alors « Vespra » des anciens, c'est l'Etoile du Soir de Musset.

Cette planète est la plus brillante de toutes, elle répand une belle lumière blanche qui éclaire faiblement nos nuits sans lune. Elle se rapproche de nous tous les 19 mois, mais elle se trouve à contre-jour dans le Soleil. Lorsqu'elle est parfaitement éclairée, elle est à l'autre bout de son orbite, donc très loin. Entre ces deux positions, elle est éclairée sur le côté, et forme un croissant comme la Lune.

Elle a les dimensions de la Terre. Le télescope ne permet d'apercevoir que des taches fugitives sur sa surface unie qui diffuse si bien la lumière du Soleil. Cela laisse à supposer que la planète est couverte d'une mer de nuages. Le spectroscope décèle une atmosphère de gaz carbonique sans oxygène ni vapeur d'eau, ce qui semble en contradiction avec la présence de nuages. Selon une suggestion de Charles Fabry, ceux-ci seraient situés très haut dans la stratosphère, où la température est très basse, mais d'autres hypothèses ont été envisagées.

Si Vénus possédait la même atmosphère que la Terre, les rapports des distances au Soleil laisseraient prévoir à sa surface une température supérieure d'une soixantaine de degrés. Ce serait une étuve. En réalité, l'écran de nuages réfléchit une bonne partie de la lumière et l'écart des températures doit être moins important. Ainsi, les régions polaires pourraient avoir une température analogue à celle de nos tropiques, ou même de nos régions tempérées.

Que cache cet océan de nuées ? Des montagnes sans doute ? Des mers ? L'abondance des nuages le laisserait supposer, s'il était confirmé qu'ils sont formés de vapeur d'eau. Une végétation ? Les plantes n'ont pas besoin d'oxygène, mais seulement d'eau, de gaz carbonique, de chaleur et de lumière. En revanche, des espèces animales ne sauraient y vivre faute d'oxygène, élément nécessaire aux combustions, donc au mouvement.

Plus loin, vient la Terre, placée à la distance du Soleil la plus favorable à la vie.

Au-delà de son orbite se trouve Mars, dont on a tant parlé. C'est une petite planète, un peu plus grande que Mercure, mais moins dense. Son diamètre ne représente que 56 pour 100 de celui de la Terre (ce qui ne fait plus que 31 pour 100 en surface et 15 pour 100 en volume) et sa masse n'en est que le dixième. Ces données déterminent la valeur de la pesanteur à sa surface, qui n'est que le tiers de la gravitation terrestre. En conséquence, la pression atmosphérique est très faible, d'autant plus que la masse gazeuse représenterait moins de 15 pour 100 de celle de l'atmosphère terrestre. Ce chiffre est bien dans l'ordre de grandeur du rapport des masses des deux planètes. On est ainsi conduit à admettre des pressions de l'ordre d'un vingtième d'atmosphère. Un gaz aussi raréfié ne peut pas jouer le rôle protecteur de l'atmosphère terrestre, contre le rayonnement ultra-violet du soleil et contre le refroidissement intense pendant les nuits qui doivent être très froides. Ces prévisions ont été confirmées par l'analyse du rayonnement infra-rouge du sol de la planète notablement plus froide que la Terre.

Dans le ciel pur et glacé des nuits martiennes brillent deux « lunes » qui ont reçu les noms (un peu prétentieux) de Phobos et de Deïmos. Leur distance à la planète est bien moins grande que celle qui nous sépare de notre satellite : de ce fait, elles tournent

beaucoup plus vite. Deïmos ne met qu'un jour et quart pour effectuer sa révolution (alors que notre Lune en met 28). Phobos, encore plus proche, distante seulement d'une dizaine de mille kilomètres, boucle son circuit en moins de huit heures. Elle tourne donc plus vite que la planète et la dépasse ; elle se lève au couchant, se couche à l'orient, et paraît cheminer en sens inverse de la première.

Mars se trouvait relativement près de la Terre en 1941. Il a été observé principalement au Pic du Midi, par MM. Lyot, Camichet et Gentilly. Ils ont recueilli des observations intéressantes, obtenu de très belles photographies et dressé le planisphère de la planète. La neige apparaît nettement autour des pôles. Elle ne couvre qu'une petite calotte dont les dimensions varient avec la saison. Il y a, semble-t-il, très peu d'eau à la surface de Mars, et la couche de neige y est probablement très mince. Bien que l'on ait observé des nuages, les précipitations aqueuses sont forcément réduites par la faible densité de l'atmosphère et l'absence de mers. On aperçoit dans l'hémisphère nord une grande région légèrement ombrée, zébrée de bandes plus sombres, et quelques traits rectilignes qui avaient été pris autrefois pour des canaux artificiels, mais dont on avait exagéré l'importance. L'analyse de la lumière diffusée par les régions claires de la planète conduit à admettre que le sol est formé de cendres volcaniques, comme à la surface de la Lune. En revanche, des changements dans la couleur et la forme de certains détails plus sombres ont été attribués à des phénomènes de végétation. Les conditions climatiques étant fort différentes de celles qui existent à la surface de notre globe, les espèces végétales devraient être particulièrement adaptées à la raréfaction de l'atmosphère, au refroidissement intense de la nuit. Il s'agirait de plantes très protégées contre l'évaporation, avec peu de sève et une croissance assez lente.

L'analyse spectrale du rayonnement infra-rouge réfléchi par le sol de Mars ne ressemble pas à celui que reflète la surface terrestre, fortement marquée par la présence de la chlorophyle. Cependant, des mesures très récentes effectuées par Kuiper aux Etats-Unis auraient établi l'existence de raies spectrales dues à la présence de lichen. La vie végétale aurait donc été découverte sur Mars.

Pour notre part, nous sommes sceptiques quant aux possibi-

lités de végétation sous un climat aussi dur, connaissant l'aspect désolé qu'offrent nos montagnes, dès qu'on atteint les hautes altitudes. Quant à la vie animale, la raréfaction de l'oxygène ne permettrait vraisemblablement pas l'existence des espèces qui dépensent de l'énergie mécanique et calorifique, en particulier les oiseaux qui, d'ailleurs, ne pourraient trouver un point d'appui sur un air aussi léger.

Plus loin encore, se trouvent des planètes gigantesques : Jupiter dont le volume est plus de mille fois celui de la Terre, Saturne, plus légère que le bois, célèbre par son magnifique anneau, puis Uranus. Sur ces astres glacés, dont la température va de —150 à —200 degrés, un soleil minuscule éclaire à peine des étendues indécises et chaotiques. Les nuages sont des vapeurs ammoniacales, les océans sont de pétrole (ou plus exactement de méthane liquide), les continents sont des îles flottantes d'ammoniaque cristallisé en flocons de neige. Au-delà, se trouve Neptune, si loin du Soleil que celui-ci n'apparaît pas plus brillant qu'une étoile, et que l'année solaire dure 165 ans, et enfin, Pluton, la dernière connue, sur laquelle on ne sait pas grand chose à cause de sa distance, et parce qu'elle n'est plus éclairée par le Soleil.

Notre voisine la Lune ne se trouve qu'à trois cent mille kilomètres de nous, distance que bien des gens ont déjà parcourue dans leur voiture. Cette petite planète tourne autour de notre globe sans pouvoir tomber parce que la force centrifuge la maintient dans l'espace. Son diamètre n'est pas le tiers de celui de notre globe, sa surface n'est donc que le quatorzième de celle de la Terre, et son volume le cinquantième. Moins dense que notre planète, sa masse n'est que le quatre-vingt-unième de celle de notre globe ; elle nous « balance » un peu au cours de sa rotation et l'attraction qu'elle exerce sur les objets terrestres, combinée à celle du Soleil, est la cause bien connue du phénomène des marées. Son action ne va pas plus loin, et le pouvoir maléfique, que les agriculteurs lui attribuent, est un reste de superstition païenne envers la reine du ciel nocturne.

A sa surface, la pesanteur est réduite au sixième de celle qui s'exerce sur les objets situés à la surface de notre planète. Un homme pesant 78 kilos ne serait plus soumis qu'à une force six fois plus faible, c'est-à-dire 13 kilos. Les montagnes ne manquent pas sur la Lune, elles sont relativement très hautes,

comme on peut s'en apercevoir d'après la mesure des ombres projetées. L'une d'elle, le Mont Leibnitz, a une altitude de 8.200 mètres. Etant donné la faible valeur de la pesanteur, gravir une montagne serait un jeu pour l'alpiniste lunaire. Il ferait sans effort des bonds de trois mètres de haut, franchirait allègrement des crevasses de dix mètres de large, et pourrait sauter sans danger de la hauteur d'un troisième étage. Hélas ! aucun homme ne connaîtra jamais ces impressions, sauf dans le domaine du rêve, car la Lune est inhabitable, par suite de la raréfaction de son atmosphère, qui d'après les travaux les plus récents (Walter Wanttaas) n'est pas totalement inexistante, mais sa pression à la surface du sol reste malgré tout très faible et équivaudrait pour notre organisme au vide absolu, de sorte qu'un animal terrestre serait desséché en très peu de temps.

Le jour lunaire (qui est pour nous le mois lunaire), dure 28 jours. Pendant tout ce temps, le Soleil darde ses rayons sur le sol pierreux et couvert de cendres volcaniques de cette planète désolée, qui atteint la température d'environ 120 degrés. Puis la nuit arrive, également longue, et la température doit descendre à —100 degrés. On a une idée très précise de ce que peut être un paysage lunaire, avec ses pics déchiquetés dont aucune érosion n'est venu adoucir les contours, ses chaînes très élevées, qui forment de grands cirques, les ombres durcies par l'absence d'atmosphère, l'éclat insoutenable des parties éclairées, le ciel du plus beau noir sur lequel se détachent les étoiles, visibles même en plein jour. Les nuits y sont lumineuses, lorsqu'elles sont éclairées par la Terre. Notre astre apparaît énorme, d'une blancheur magnifique. Des taches à peine marquées figurent la neige des pôles, les zones de nuages ou de brume, les mers, les continents.



Après ce tour d'horizon, il semble bien, que l'homme n'ira jamais s'égarer dans l'espace interplanétaire, en admettant que ce lui soit possible.

Ainsi, notre planète, avec son atmosphère nuancée, ses mers, ses continents, ses montagnes, sa végétation, et les formes si variées de la vie à sa surface, reste, tout compte fait, quelque

chose d'unique dans le système solaire. Il est donc probable que les astronefs, transportant des explorateurs d'une planète à l'autre, resteront éternellement des thèmes de romanciers, et que la destinée de l'homme est de vivre sur cette planète, au milieu de cette belle nature dont il ne se lasse jamais. Il est curieux d'arriver à cette conclusion au moment où le côté technique du problème, qui consiste à envoyer un projectile hors de l'attraction terrestre, n'est plus du domaine de l'utopie.

Certes, l'avion a besoin d'air pour voler, et ne peut pas plus quitter l'atmosphère que le ballon. La hauteur maximum permise aux engins prenant un point d'appui sur l'air est atteinte actuellement par le ballon sonde, qui arrive à une altitude de l'ordre de 40 kilomètres. Ces ascensions à de très grandes hauteurs présentent beaucoup d'intérêt du point de vue scientifique ; les ballons emportent des appareils qui permettent toutes sortes d'observations fructueuses, principalement en ce qui concerne les rayons cosmiques.

Fondée sur un principe tout différent, la fusée trouve son point d'appui, non plus sur l'air atmosphérique, mais sur la réaction opposée par la masse gazeuse qu'elle lance derrière elle, à une très grande vitesse. Elle peut ainsi se propulser dans le vide et sortir complètement de l'atmosphère terrestre. Perfectionnée pendant la guerre par les Allemands, depuis par les Américains, elle présente sur les obus l'avantage d'une portée bien plus considérable, et surtout d'un départ progressif qui permet de lui confier sans dommage des appareils de mesure. C'est ainsi qu'on a pu photographier la Terre d'une altitude de 160 kilomètres, en utilisant des films sensibles aux rayons infrarouges, lesquels ont la propriété bien connue de percer le voile atmosphérique. Le cliché couvre la superficie de plusieurs départements français (750.000 kilomètres carrés). On aperçoit dans un coin une sorte de lac, étroit et allongé, ç'est le golfe de Californie, il a cent kilomètres de large ! L'horizon se détache en clair sur un ciel noir, suivant une ligne dont la courbure est tout à fait visible.

La fusée américaine « Neptune », destinée en principe aux explorations scientifiques, représente le « dernier cri » de la technique. Elle pèse quatre tonnes, dont les trois quarts sont constitués par les produits réactifs : un combustible, l'alcool,

et de l'oxygène liquide. Sa longueur est de 14 mètres, son diamètre, de 80 centimètres. La propulsion est assurée par une flamme rugissante dont les gaz sortent à la vitesse de 2 kilomètres et demi par seconde, à une température voisine de 3.000 degrés. Elle emporte 50 kilos d'appareils de mesure. Son accélération est 10 fois celle de la pesanteur, c'est-à-dire qu'un homme de 75 kilos serait appliqué sur la paroi inférieure avec une force de 750 kilos. Il n'y résisterait pas. En revanche, les appareils de mesure ont été construits pour supporter cette accélération, moins fatiguante pour eux qu'un choc, même léger.

La fusée monte verticalement sous l'effet de sa propulsion dont la puissance dépasse celle que développaient les machines du paquebot *Normandie*. Au bout de 75 secondes, elle a brûlé tout son combustible, c'est une coque vide qui ne pèse plus qu'une tonne. Sa vitesse est de 2 km. 500 par seconde. Elle se trouve déjà dans de l'air très raréfié qui n'oppose qu'une faible résistance à son mouvement ; elle monte jusqu'à 400 kilomètres, son ascension a duré un peu plus de cinq minutes, puis elle retombe. Un dispositif d'éjection assure la protection des appareils de mesure qui sont retrouvés intacts en arrivant au sol. De telles perspectives eussent semblé folles avant la guerre. La somme de travail, la dépense d'intelligence et d'argent ont été certainement très élevées, et l'on pense bien que ce n'est pas seulement pour étudier le rayonnement ultra-violet du Soleil, que le département de la Marine des U. S. A. fait un tel effort. Nous verrons sans doute, un jour, aux actualités, le film de ce prodigieux voyage. La « caméra », insensible aux accélérations, à l'absence d'atmosphère, sera fixée à la nacelle diabolique. Elle enregistrera pour nous ces impressions fantastiques que déjà l'on imagine... La Terre s'éloigne très vite dans le tremblement d'air chaud de la flamme projetée, les maisons disparaissent, puis les fleuves, la forêt... Le lac brille encore quelques instants, puis, tout se fond dans des vapeurs lumineuses. Cinq minutes se passent et nous sommes au faîte ! La Terre n'est plus qu'un océan couleur de perle, dont la forme sphérique est déjà visible. Il resplendit sous un Soleil d'un éclat inconnu, dans un ciel noir ou brillent des étoiles. Soudain, un autre œil, sensible aux rayons infra-rouges, perce le voile atmosphérique. Voici la carte du continent ! Les montagnes, la côte déchiquetée, la mer. La Corse apparaîtrait

comme sur un atlas, elle tiendrait tout entière sur l'écran. Nouveau moyen pour établir des cartes géographiques !

Cependant le dernier mot n'est pas dit. Lorsqu'on saura mettre 99 pour 100 du combustible dans une fusée, sa coque vide quittera la Terre pour ne plus revenir, mais elle nous donnera, par télévision, le détail de son voyage. Le départ de la Terre, l'arrivée sur la Lune, jusqu'au grand choc ou tout se brise.

Peut-être serait-il plus adroit de ne pas attaquer la Lune « de plein fouet », de passer un peu à côté. Notre messager indiscret ferait alors le tour de la planète et surprendrait les secrets de sa face opposée, qu'elle n'a jamais voulu nous montrer. Notre astronef pourrait ainsi revenir intact sur la Terre, après avoir décrit une boucle allongée, et fait un beau voyage.

La proportion de 99 pour 100 de combustible peut paraître irréalisable, parce qu'il faut une coque très robuste pour résister aux pressions élevées des gaz en combustion. Une solution est offerte dans la fusée « à échelons » ou « fusée Gigogne » déjà connue des artificiers. La première fusée arrivant au faîte de sa course en lance une dix fois plus petite — par exemple — et ainsi de suite. On a calculé que, pour envoyer nos cinquante kilos d'instruments dans la Lune, il faudrait cinquante tonnes au départ, ce qui n'est pas tellement énorme, si l'on songe que la célèbre « V2 » pesait déjà douze tonnes. De tels dispositifs ont dépassé le stade de la pure spéculation, et les premiers essais ont déjà eu lieu.

D'autre part, la *Nuclear Energy for Aircraft Propulsion* étudie les possibilités offertes par l'énergie atomique dans la propulsion des fusées. La proportion de « masse réactive » n'aurait pas besoin d'être si élevée, parce que l'on pourrait se permettre de gaspiller l'énergie : moins de matière mais lancée plus vite. Néanmoins le problème est extrêmement délicat, les réactions nucléaires étant difficiles à maîtriser... Sans quoi, n'a-t-on pas calculé que l'énergie gaspillée à Bikini eût été suffisante pour envoyer sur la Lune un astronef de mille tonnes, et même pour en assurer son retour !

Bombarder la Lune ! distraction de militaires inoccupés, palpitantes découvertes pour le savant, beau film en perspective... Hélas ! ce n'est pas la Lune qui est la plus menacée par les progrès de la fusée. Sans attendre d'être à même d'envoyer des

messages à notre satellite, ni même de savoir réaliser le satellite artificiel tournant autour de la Terre à la vitesse de 8 kilomètres par seconde, juste en dehors de l'atmosphère, avec une durée de révolution de une heure et demie, nous ne sommes pas tellement loin du bombardement entre continents. Quelle région de la Terre sera à l'abri de la bombe atomique transportée par fusée ? Les hommes sauront-ils encore goûter le charme « des matins de Claros et de l'île de Zante ? » Ne vont-ils pas faire de notre belle planète une région aussi meurtrière que les mondes désolés qu'ils rêvent d'explorer ?

Le savant a la joie de connaître et de comprendre. L'ingénieur utilise ces connaissances ; il éprouve des jouissances en marquant son pouvoir sur la matière dont il sait asservir les forces cachées. Le chef lui, poussé par l'orgueil et l'ambition, ne connaît de bonheur que dans l'augmentation de sa puissance. Il lui faut commander aux foules, dénombrer ses sujets, augmenter le nombre de ceux qui vivent sous son autorité. Il est insensible à la peine, souvent même aux dangers. Il se croit prédestiné et voit dans la guerre le moyen de satisfaire sa passion.

Le sage sait borner ses désirs et ses ambitions. Il connaît le véritable « savoir vivre ». Puisqu'il ne nous paraît pas possible d'aller former une colonie sur une autre planète et qu'il nous faut rester sur la plus belle d'entre elles, sachons y vivre, suivons le sage; répandons sa doctrine, car c'est seulement dans le sentiment de la mesure que l'humanité trouvera son salut, au milieu des périls qui l'attendent sur la voie du progrès.

RENÉ REULOS.

QUESTIONS FINANCIÈRES

L'ULTIME RÉMISSION

A la fin de la première décade de janvier, M. Pinay, secrétaire d'Etat aux Affaires économiques, parlant devant ses compatriotes de la Loire, qui sont, comme lui, gens de raison et de sang-froid, a fait entendre des propos d'une exceptionnelle gravité. Faisant allusion aux revendications d'ores et déjà engagées pour un nouvel ajustement des salaires et des prix, le ministre a déclaré que, si le gouvernement ne réussissait pas à écarter ces prétentions et à prendre au plus tôt d'énergiques mesures de stabilisation, nous connaîtrions le sort de l'Allemagne en 1923, c'est-à-dire l'effondrement total de la monnaie avec tous les désordres consécutifs. Cet avertissement n'a pas retenu plus d'un soir l'attention d'un public qui n'a d'ailleurs aucune idée de ce que peut être le « laminage » d'un pays par l'inflation à son dernier stade. Si M. Pinay a fait allusion à ce redoutable précédent, c'est sans doute parce qu'il estime qu'à un certain moment l'accélération du processus de dégradation de la monnaie et de l'économie devient irrésistible, après avoir été longtemps assez faible. Nous avons nous-même rappelé à cette place que les prix de détail sous la république de Weimar avaient mis près de deux ans pour passer au coefficient 25 ou 26, puis seulement neuf mois pour aller de 26 à 685 (décembre 1922), ce qui ne représenta d'ailleurs pas le plafond de cette hausse. Or, en ce début de 1949, nos prix à nous avoisinent le coefficient 20 ; si l'histoire devait recommencer, comme le craint M. Pinay, nous serions donc tout près de la cote au delà de laquelle l'inondation risque de tout emporter. Mais le rapprochement vaut-il absolument ? C'est ce que nous allons tenter de déterminer.

***

On a généralement admis que l'année et la session parlementaire de 1948 s'étaient terminées de façon assez favorable pour le gouvernement. Cela signifie seulement que ce dernier a obtenu des majorités supérieures à celles qu'on augurait au départ, à l'occasion de votes, dont les moins nombreux sanctionnaient des décisions positives, et les plus nombreux des procédures destinées à ajourner d'autres décisions. Vers la fin de décembre, le Parlement avait été saisi de projets multiples et complexes, au point qu'un fascicule supplémentaire dut être édité à seule fin d'expliquer aux usagers l'origine, la connexité et l'importance des premiers. Moyennant quoi, on ne put exécuter qu'une très faible part de ce programme que le gouvernement n'avait point fait aussi vaste *proprio motu* mais parce qu'il y était obligé par la loi du 17 août 1948, héritage du bref cabinet Reynaud-Marie. Celui-ci, en fixant les étapes d'une politique de redressement financier à la fois complète et correctement articulée, s'était donné à lui-même l'obligation de réaliser, avant la fin de l'année, l'équilibre budgétaire étant auparavant assuré, la réforme fiscale, l'assainissement des entreprises nationalisées et de la sécurité sociale et la revision du plan d'équipement. Ces engagements avaient survécu à ceux qui les avaient contractés, mais avec un fâcheux décalage de l'horaire et de la politique dans laquelle ils s'inséraient. Sans qu'on songe le moins du monde à diminuer ses mérites, M. Queuille a dû, depuis son avènement, gouverner au jour le jour, dans le domaine économique et financier comme dans les autres, le temps lui manquant pour les vastes desseins et les études approfondies. C'est pourquoi se sont trouvées accumulées sur la fin d'une session et dans un complet état d'impréparation ces multiples affaires d'une importance extrême, et pourquoi encore le résultat de leur brassage, car on ne saurait ici parler d'un examen, a été sensiblement négatif.

Le vote d'un budget régulier a été remplacé, sans qu'on puisse finalement écarter les douzièmes provisoires, par le vote d'une loi dite des « maxima ». On mesure assez bien à ce signe l'affaiblissement présent de nos institutions. Au lieu de contrôler les dépenses de l'Etat, dont le détail ne lui est d'ailleurs plus présenté en temps utile, le Parlement se borne à en fixer le plafond :

il est vrai que, cette année, pris d'inquiétude, il a tout aussitôt bloqué provisoirement 75 % des crédits qu'il venait ainsi d'ouvrir, en sorte que le déblocage donnera lieu à une reprise du débat budgétaire. Ce sera sans doute chose faite, quand ces lignes paraîtront et pour une autre cause encore : la réforme fiscale, dont nos lecteurs connaissent la pénible gestation, n'a pu être votée ni même discutée avant le 1er janvier : elle a été publiée par décret antidaté du 9 décembre (la loi faisant au gouvernement l'obligation de la déposer le 10) mais l'engagement a été pris de la soumettre ensuite à la discussion et au vote du Parlement. On pourrait voir là ce qu'on appelle familièrement une histoire de fous, n'était l'obligation où l'on se trouvait de percevoir sans désemparer certains impôts dans la forme et aux taux prévus dans ladite « réforme ». D'autres décrets pris en application de la loi des « voies et moyens », jadis plus noblement qualifiée de loi de finances, ont copieusement majoré diverses taxes et impôts ainsi que le prix de divers services publics, mais le projet portant statut et réforme des entreprises nationalisées a été déposé... en blanc : cette commodité de procédure n'est pas indéfiniment extensible, mais au début de janvier le gouvernement n'était pas en situation de mettre du noir sur ce blanc, son unanimité n'étant pas faite sur la question. Elle s'est faite toutefois sur la nécessité d'allouer précipitamment une certaine quantité de milliards aux Houillères et au Gaz de France en difficulté. Quand nous aurons ajouté que, pour faire face partiellement à des dépenses de reconstruction et d'équipement dont l'évaluation a donné lieu aux plus âpres discussions, il a été décidé d'émettre un ou plusieurs emprunts à concurrence de 100 milliards, mais avec cette singulière stipulation que ce que l'emprunt ne fournirait pas, l'Etat se réservait de le demander à l'impôt, on aura une idée sommaire de l'étrange « arlequin » financier qui nous a été offert au tournant de l'année et dont le propre, encore un coup, est de ne rien résoudre.

Tout cela n'est pas absolument original, et quand M. Queuille déclare ou laisse déclarer par son entourage qu'il a apporté à cette affaire plus de méthode et de diligence que ses prédécesseurs, il n'a pas entièrement tort. En 1948 nous n'avons eu qu'à la fin de septembre une loi de finances en bonne et due forme : si le secteur nationalisé, dans sa plus large partie, continue

à être administré selon les fortes traditions d'Ubu, si la France n'a pas de statut militaire, si la structure administrative de l'Etat demeure hypertrophiée et informe, si aux cadres traditionnels de cet Etat ont été souvent substitués, pour remplir des tâches mal définies ou improvisées, de « nouveaux messieurs » dont les activités retiennent l'attention de la Cour des Comptes, la responsabilité n'en incombe pas particulièrement à un gouvernement qui, pris à la gorge dès son avènement par des difficultés financières devenues périodiques, a dû faire face ensuite pendant des semaines à un violent assaut contre l'ordre social et s'est trouvé, pour finir, en face d'un échéancier abondamment garni par les événements et par ses prédécesseurs. Si le résultat a été ce que nous avons dit, la faute en est à un système plutôt qu'aux hommes qu'il use politiquement et même physiquement. L'inquiétant n'est pas que M. Queuille dise qu'il n'a pas le temps ou la possibilité de faire plus ou mieux : l'inquiétant est que ce soit vrai.

En la circonstance l'aide américaine a joué derechef son rôle d'adjuvant et de frein. Le déblocage de 45 milliards de la contre-valeur en francs des fournitures d'outre-Atlantique, opéré en décembre, selon le mécanisme que nous avons plusieurs fois exposé, a évité une nouvelle crise de Trésorerie, semble-t-il, de justesse. En revanche, si les expédients provisoires et les évaluations sommaires et revisables se sont multipliés en même temps dans les comptes de l'Etat, on les a justifiés sans nul mystère par la nécessité de présenter au nouveau Congrès américain, qui va statuer sur la consistance de la prochaine annuité Marshall, à tout le moins un cadre budgétaire et non pas le néant, un certain nombre de possibilités à défaut de réalités très substantielles.

Car il se trouve que ces possibilités existent, et le problème est de savoir si elles seront étouffées ou utilisées.

***

Les possibilités sont d'ordre économique. On admirera plus tard, la façon dont notre pays, en dépit des circonstances contraires, de l'inopportunité et de l'incohérence fréquentes des traitements auxquels il a été soumis, a sans cesse réagi et

sans cesse développé dans le sens de la reprise un silencieux et patient effort. Pour n'en citer qu'un exemple, il est remarquable que, la grève des Houillères à peine achevée, l'industrie sidérurgique ait aussitôt rebondi pour atteindre en novembre et décembre des niveaux-records. Certes, cet effort n'a pas encore produit tous les résultats désirables et il reste menacé. Le niveau de production où nous sommes parvenus est fort insuffisant pour nous permettre de vivre sur notre seul fonds, et le total assèchement de nos moyens de paiement sur l'étranger commence à compromettre gravement notre approvisionnement en certaines matières premières, notamment en toutes celles qui sont payables en livres sterlings ou en francs belges. Il reste que nous sommes sortis de la phase aigüe de la pénurie et que celle-ci cesse d'être un obstacle dirimant à la détente des prix, dont le mécanisme normal est en conséquence capable de jouer de nouveau.

C'est chose faite en ce qui concerne une assez large fraction de la production agricole. L'an dernier, à pareille époque, le niveau des prix agricoles était sensiblement plus élevé que celui des prix industriels. La grande pensée du moment fut de supprimer cette « distorsion », en laissant monter les prix industriels, d'ailleurs sollicités dans ce sens par les augmentations de salaires : on se flattait que le pouvoir d'achat, requis par la hausse industrielle, cesserait, en se portant moins massivement que devant sur les produits agricoles, d'en soutenir la hausse. Ainsi raisonnaient les planistes en leurs laboratoires, où n'a pas encore pénétré cette modeste vérité que le menu peuple n'achète qu'exceptionnellement des produits industriels et tous les jours des produits alimentaires. Mais le ciel fut indulgent aux planistes, car une bonne récolte provoqua très simplement la baisse qu'ils attendaient vainement de leurs combinaisons, et la mariée est même soudain devenue un peu trop belle, car la « distorsion » a reparu en décembre mais inversée, c'est-à-dire que les produits industriels en hausse ont notablement dépassé cette fois les produits agricoles en baisse. Une telle situation peut devenir ou critique ou très favorable. Elle peut devenir critique et déclencher une crise agricole, si elle se prolonge, c'est-à-dire si le producteur rural doit acheter de plus en plus cher les articles industriels dont il a besoin avec le produit constamment réduit de ses propres ventes. A l'inverse, si la détente des prix gagnait

les autres secteurs de l'économie, les chances de cette dernière en deviendraient considérables, par l'élargissement du débouché intérieur et surtout extérieur, et aussi parce que le risque d'une rechute sans espoir dans le « cycle infernal » des salaires et des prix s'en trouverait conjuré.

En fait, les prix industriels sont en eux-mêmes vulnérables : dès le moment que le marché est à nouveau approvisionné, les prix comme il est dit plus haut, cessent d'être soutenus par la rareté des produits et la demande exerce sur eux son action traditionnelle : en l'espèce, ainsi qu'on l'observe déjà pour certains commerces, la demande ne veut ou ne peut plus suivre la hausse des prix, lesquels sont destinés à fléchir après une plus ou moins longue résistance.

Si, quant à présent, il n'en est pas encore ainsi, au moins dans le cas général, et si la baisse des produits agricoles à la production ne se répercute pas plus nettement à la consommation, la cause en est à la fois dans les séquelles du dirigisme intempérant de ces dernières années et dans les prélèvements accélérés de la fiscalité. Nous allons nous trouver, nous sommes déjà, si rien n'est changé, dans cette situation insoutenable que le prix des produits à la production se révèlera compressible, cependant que les marges des intermédiaires, les transports, les impôts demeureront incompressibles, sinon même, en ce qui concerne les derniers, constamment ascendants. Et comme c'est au bout de la chaîne, c'est-à-dire au niveau de la consommation, que doit être recherché l'équilibre toujours fuyant des salaires et des prix, la baisse localisée à la production n'empêche nullement, comme nous le voyons actuellement, des demandes de relèvement de salaires qui, satisfaites, relanceraient immédiatement la course des prix.

Pour prévenir ce risque, le gouvernement a décidé le blocage des prix afin de permettre celui des salaires, tentative classique et classiquement décevante, si, dans le même temps, l'inflation de la monnaie et des prix n'est pas jugulée dans le secteur public. Reste la hausse des loyers : elle n'a pas besoin d'être justifiée à cette place, et étant donné la part minime d'un budget de famille ouvrière que représente actuellement le logement, son augmentation légale ne justifie évidemment pas l'importance des revendications formulées sous couleur de

compensation. Mais on peut mesurer une fois de plus l'incroyable mépris des nécessités tactiques élémentaires et la non moins stupéfiante ignorance des réflexes de l'opinion qui caractérisent les administrations publiques, et les ont conduites à faire coïncider avec la hausse des loyers celle de divers services ou fournitures domestiques assurés par l'Etat ou les collectivités locales.

***

Cela dit, on voit pourquoi, jamais sans doute plus qu'aujourd'hui depuis la Libération, notre proche avenir n'a dépendu d'un choix évidemment technique mais surtout politique, auquel une fois de plus également, sont acculés le Gouvernement et l'opinion.

L'hypothèse optima est que puissent être utilisés entièrement les éléments économiques favorables signalés plus haut, mais il est vrai qu'ils ne peuvent l'être qu'en jouant résolument les chances de la liberté. Les partisans de cette dernière ont toujours soutenu, en protestant contre les contrôles qui les gênaient, que l'accroissement de la production restaurerait seul un équilibre satisfaisant : maintenant que ce pronostic d'ailleurs aisé se vérifie au moins partiellement, le « fair play » commande de renoncer à ce que ces mêmes contrôles apportaient d'assurance contre le risque et la concurrence.

Plus certainement encore est-il indispensable que l'Etat par son comportement et ses exigences personnels ne fasse pas obstacle à ces progrès et à cet assainissement. Ce que nous avons dit en commençant montre qu'il n'a fait que reporter une fois de plus le mois dernier les décisions et même les délibérations essentielles que requièrent la situation budgétaire, l'excès de la fiscalité, le désordre de certaines gestions. De ce mal peut sortir un bien, si cette circonstance permet d'aborder cette fois ces problèmes dans l'esprit qu'il faut.

Voilà qui a toute l'apparence d'un vœu pieux. Ce n'est plus absolument sûr. En même temps qu'il s'accomplissait sur beaucoup de chantiers un travail fructueux, il s'en est produit peu à peu un autre dans les esprits : certaines évidences ne sont plus contestées, par exemple la situation indéfendable du secteur

nationalisé, si tout le monde n'est pas encore d'accord sur les moyens de l'amender. Quant aux hommes qui ont, en ce moment, la responsabilité du pouvoir, on ne peut que souhaiter qu'ils la mesurent à l'image de M. Pinay : nous sommes certainement à un instant crucial où nous frôlons ensemble le mieux ou le pire. Le mieux, parce qu'une route se dessine qui peut nous conduire vers le salut ; le pire, parce qu'à défaut de nous y engager, les barrières qui nous séparent du précipice ploient si visiblement sous le poids des erreurs accumulées qu'elles ne seront bientôt plus capables de remplir leur office. Les jours que nous traversons sont ceux d'une ultime rémission où le destin hésite : aurons-nous la lucidité puis l'énergie de le forcer ?

Au moment où nous corrigeons les épreuves de cet article, on apprend l'ouverture d'un emprunt ; le temps et la place nous manquent pour commenter ses modalités. Nous nous bornerons à souligner qu'en les adoptant, le gouvernement joue à la fois la stabilité de la monnaie et la liberté : les observations développées ci-dessus ne présentent donc, semble-t-il, qu'une actualité accrue.

C.-J. GIGNOUX.

CHRONIQUE DES BEAUX LIVRES

A PROPOS DES ÉDITIONS ILLUSTRÉES DE BAUDELAIRE

ÉDOUARD GOERG

C'est Victor Hugo, je crois, qui a stipulé quelque part : « *Défense de déposer des images le long de mes vers.* » Plus que celle d'aucun autre poète l'œuvre de Baudelaire aurait eu besoin d'une semblable protection. S'il fallut, en effet, quatre ans pour que les mille premiers exemplaires des *Fleurs du Mal* trouvent acquéreurs, ce titre, depuis lors, s'est révélé commercialement excellent. Et cette excellence-là ne va jamais sans dangers. Aujourd'hui Baudelaire, édité en tous formats, sur tous papiers, à tous prix, en toutes langues, à toutes sauces, occupe dans le grand fichier de la Bibliothèque Nationale plus d'un tiroir entier — sans que, de loin, la collection soit complète. Malheureusement, un grand nombre de ces éditions sont illustrées, et, pour huit ou dix qui se montrent dignes du texte, combien lui sont une insulte, une souillure, une trahison ! (1)

C'est que la beauté baudelairienne a cette infortune de prêter aisément à un commentaire plastique. Grandes sont les tentations que cela donne aux commerçants. Aussi, depuis trente ans a-t-on vu d'innombrables éditeurs et illustrateurs profiter impudemment de cette facilité et des bénéfices qu'elle

(1) Sauf erreur, le premier projet d'illustrer *Les Fleurs du Mal* semble être celui de Bracquemond en 1891, et la première édition illustrée celle de Rassenfosse en 1899.

assure. Qui n'a voulu faire « son » Baudelaire ? En de telles entreprises qui, d'habitude, n'ont l'art ni pour fin ni pour moyen, seule importe la certitude de vendre ; or celle-ci, presque toujours, va de pair avec les attraits les plus bas. Du voluptueux jusqu'au suggestif... et bien au delà, du sucré à l'horrible, du poncif au pseudo-fou, tout, par l'un ou par l'autre, a été utilisé. Au poète de *Bénédiction* ils n'ont rien épargné.

Projetant de présenter ici le beau livre de Goerg, j'avais cru bon, pour le situer, de revoir non seulement quelques grandes œuvres qui l'ont précédé, mais aussi ces productions de soi-disant bibliophilie, feuilletées lorsqu'elles avaient paru et en hâte oubliées. Quel pénible voyage à travers la laideur et la vulgarité ! Plus redoutables d'être rassemblées, elles inspirent dégoût et colère ; après quoi la sérénité manque presque pour honorer comme il convient ce qui est beau. Qu'on me pardonne donc si j'y mets un peu de passion. Après tout, appeler vil ce qui est vil, c'est encore une façon de rendre hommage à ce qui est noble. Plus que jamais il faut marquer les distances si l'on veut essayer de faire survivre la qualité.



Au fond, contrairement à ce que pensèrent sans doute la plupart de ceux qui s'y attaquèrent, *les Fleurs du Mal* sont un texte difficile à illustrer. En elles il n'y a pas seulement ce monde d'images, cette forêt de symboles, cette complexité presque infinie des correspondances — pour ne pas parler des résonances qui s'éveillent en chacun de nous et demeurent incommunicables ; mais il y a, pour le dire tout platement, la diversité extrême des « sujets ».

Illustrera-t-on *Harmonie du Soir* ou *Une Charogne* ? *La Chevelure* ou *Les Phares* ? Admis qu'on ose faire un choix, prétendra-t-on, avec une vingtaine de dessins intercalés de-ci de-là, donner à l'œuvre entière un accompagnement valable ? Ces dessins fussent-ils tous de qualité, la prétention serait dérisoire. De plus, entre des atmosphères si dissemblables, quel lien maintiendra une unité ? Ainsi l'on peut dire que la nature même de l'œuvre exclut la possibilité de l'illustrer par des hors-texte espacés. Reste la solution d'illustrer chaque poème ; mais

alors faudra-t-il prendre soin d'étendre suffisamment le texte par sa présentation typographique pour que, sur chaque page, le commentaire visuel puisse suivre les différentes parties de chaque poème.

C'est ainsi que Bonnard avait conçu son *Parallèlement;* c'est ce que Goerg vient de faire pour *Les Fleurs du Mal.* Chacune des cent quarante-deux pages du premier tome paru est illustrée, et si largement que, malgré le format (25 × 32, c'est-à-dire un peu plus que *La Revue* ouverte à plat), très peu de pages comportent plus de seize ou dix-huit vers. Le dessin enrobe la typographie, s'y prolonge parfois, souvent relie une page à l'autre en une composition extraordinaire où texte et images confondus s'harmonisent et se complètent aussi parfaitement que la voix et l'orchestre dans une symphonie. On n'a pas d'une part des images, d'autre part des poèmes, mais un ensemble composé qui forme un tout nouveau.

Ces illustrations étant lithographiées, et avec une encre de même force que celle de la typographie, le résultat est un livre assez *noir*. Cet aspect, évidemment, ne disconvient pas à la plupart des pièces, et pour certaines autres *(Ciel brouillé, l'Aube spirituelle, l'Invitation au voyage)* de grands blancs réservés et un travail plus léger de la pierre donnent de reposants contrastes, sans nuire du tout à l'unité générale. De l'un à l'autre bout du livre règne une atmosphère, que la personnalité de l'artiste a créée, qui exprime *sa* réaction à l'œuvre baudelairienne. On peut discuter de cette réaction ; elle reste toujours valable parce qu'elle est issue directement de l'œuvre.

Mais pourquoi ne puis-je ici qu'aligner des phrases, alors qu'il faudrait simplement montrer une page ! Faute de mieux, je vais tenter littérairement d'en *faire voir* une ou deux. Toutefois, je demande qu'on ne laisse certains mots : ange, enfant, papillon, cœur, évoquer rien de mièvre ou de douceâtre, mais, au contraire, des images à la fois puissantes et largement traitées, légères, pourtant, lorsqu'il le faut, grâce à une curieuse technique de grattage de certains noirs qui, striés de mille traits, deviennent aériens, vaporeux, parfois irréels.

Prenons, presque au hasard, le poème intitulé *Bénédiction.* Ses dix-neuf strophes s'étendent sur cinq pages. La première porte les douze vers de l'enfance du Poète, encadrés sur tout le côté droit et dans le bas par l'image de la Mère tenant, dédai-

gneuse, le petit enfant qui tend les bras vers un buisson de fleurs et deux grands papillons noirs. Les deux pages suivantes, qui se font face, portent chacune seize vers. Celle de gauche, bordée jusqu'en haut par les ailes immenses et légères de l'Ange, montre dans la Nature l'adolescent étendu ; au fond est indiquée une forêt d'où s'échappent des rayons ; des oiseaux entourent le poète. Tous les thèmes sont résumés : l'Ange, l'enfant, le soleil, la communion avec le monde. La page opposée, par contraste, présente le seul thème de la Femme, idole vaine et adorée, haute image nue entourée d'un étrange voile nuptial, presque irréel, dont le poète agenouillé baise le bord. Pour l'œil, les deux pages s'équilibrent harmonieusement sans se joindre. Les deux suivantes, en revanche, n'en font qu'une, sombre, d'une beauté hallucinante, où les huit dernières strophes du poème se trouvent enchâssées entre trois hauts motifs verticaux : à gauche l'oiseau fantastique aux ailes démesurées ; à droite un crucifié aux bras presque joints ; et au centre (1) un mince jaillissement de rocs et d'architectures signifiant la Ville céleste où est « l'éternelle fête des Trônes, des Vertus, des Dominations ». Dans toute la double largeur du bas, un lourd bandeau rassemble les thèmes que je dirais matériels : mains serrant le cœur qui saigne ; la « bête favorite » ; et d'autres sur lesquels on peut rêver.

Sous la sécheresse de cette description, est-il impossible que l'on sente ce qu'il y a là de puissance, de sombre poésie, d'amertume, de désolation, de beauté ? Et de quelle piété l'artiste fait montre envers le texte ! En vérité une semblable réalisation constitue une très grande réussite, digne en tous points de l'Œuvre incomparable ! A un autre point de vue, qu'il est juste de signaler également, imagine-t-on quel prodigieux travail technique représentent la construction et l'impression d'un livre sur de pareilles données ? De faire cadrer les poèmes avec les pages ? De trouver pour les poèmes courts qui se font face des décorations qui s'harmonisent ? De varier en conservant l'unité ? De proportionner les valeurs de ces noirs et de ces gris entre elles et aussi à celle, invariable, de la typographie ? Enfin de tirer à bras sur pierres toutes ces feuilles, recto et verso, avec ce que ces doubles manipulations impliquent de risques multipliés ?

---

(1) Cette technique, ainsi d'ailleurs que toute la mise en pages du livre qui ramène vers le centre le texte, imposera pour la reliure l'obligation de monter chaque feuille sur un onglet. En dépit des exemples de F. L. Schmied, le procédé n'est évidemment pas classique, mais l'avantage décoratif en compense largement l'inconvénient.

A cet égard aussi l'on doit saluer la qualité sans équivalence de l'exécution française.

***

Si, dans ces chroniques, je m'attarde souvent sur des points de technique, c'est avec le désir d'aider ce large public qui est celui de *La Revue* à distinguer en matière de livres la qualité réelle du trompe-l'œil. Ses lecteurs, avec leur haute culture, n'ont certes besoin de nul guide pour aller vers ce qui est beau ; mais sont-ils sûrs de ne se laisser prendre jamais à certains artifices qui constituent de véritables duperies ?

Alors que la réalisation d'une œuvre comme celle de Goerg a exigé des années de communion avec celle du poète et des années de travaux, dans le monde de l'édition faussement dite de luxe on ne se complique pas toujours autant la vie. Je sais quelqu'un qui, récemment, trouva dans les cartons d'un peintre une vingtaine de têtes qu'il jugea « commerciales ». Pour quelques centaines de mille francs il acheta le droit de les reproduire. Après quoi il se mit en quête d'un texte où elles se pussent, vaille que vaille, insérer. Le livre, bientôt n'en sera pas moins présenté comme « illustré par X... », alors qu'évidemment n'existe aucun lien de destination ni de fait entre l'œuvre de l'artiste et celle de l'écrivain.

Certains autres font pis. Ils ne craignent pas de vendre, et fort cher, des volumes censés contenir des eaux-fortes de Y... ou Z... alors que, notoirement, Y... et Z... ne gravent pas leurs dessins ; ceux-ci, dans ces livres, sont reproduits par des procédés photomécaniques. Aujourd'hui, hélas ! on ne peut accorder sans contrôle sa confiance, et chacun doit, par soi-même, vérifier les assertions imprimées sous les titres et dans les colophons ; faute de quoi l'on risque de donner droit de cité à des productions pipées et sans valeur. Cette police, nécessaire pour préserver nos bibliothèques privées, est en outre une condition de la survie en France, *c'est-à-dire dans le monde*, de la qualité bibliophilique, car, dans tous les domaines et toujours, la mauvaise monnaie chasse la bonne. Aussi faut-il monter la garde, et, tant que faire se pourra, affirmer inlassablement qu'il existe une hiérarchie et la respecter.

Dans l'ordre matériel, cette hiérarchie donne la primauté

à l'œuvre ouvrée individuellement par la main humaine ; dans l'ordre de l'expression, à ce qui porte la marque de l'esprit et s'adresse à l'esprit. Pour en revenir à Baudelaire, il y a, par exemple, un poème qui a fait les faciles délices de la plupart des illustrateurs : c'est celui qui a pour titre *Les deux Bonnes Sœurs :*

La Débauche et la Mort sont deux aimables filles...

Sa transcription picturale la plus basse — devenue presque un poncif — est évidemment d'opposer l'image d'une Fille à celle d'une Mort en fanfreluches. Les pires s'y sont complus. Mais Rodin lui-même (en se gardant, il va sans dire, de ces précisions et de leur bassesse) s'est-il élevé au-dessus du commentaire littéral ? Non, et il n'a non plus cherché mieux que le couple traditionnel d'une vivante bien en chair enlacée par un squelette.

Mariette Lydis, au contraire, allant au delà du symbole des formes, n'a donné pour fond à ce poème que deux saisissants visages, dont l'un possède une qualité spirituelle qui met cette composition au tout premier rang. La « bonne fille » qui figure la Débauche est laide, vulgaire, un peu bestiale ; pourtant, dans ses petits yeux qui vous percent, l'intelligence veille, et une espèce de bonté ; dans le mouvement de sa bouche moqueuse et indulgente, il y a quelque chose comme de la pitié; il est clair qu'elle a tout vu, tout entendu, tout admis ; près d'elle on sent qu'on trouverait refuge *parce qu'elle comprend tout.* Ainsi que la tête illustrant

Je suis comme le roi d'un pays pluvieux,
Riche, mais impuissant, jeune et pourtant très vieux...

cette interprétation est de celles qu'on peut longuement regarder, à qui l'on revient, qui ne s'oublient pas. Pourquoi ? Parce qu'elle constitue une transposition spirituelle.

Comment Goerg va-t-il à son tour, dans le second volume, transposer ce poème ? On peut tenir pour assuré que sa vision sera, au sens profond du mot, significative, et, contrairement aux réussites fragmentaires d'autres illustrateurs, qu'elle s'intègrera dans un ensemble dont elle recevra et auquel elle donnera

plus de prix. En de tels ouvrages, tout se tient ; chaque beauté concourt à l'effet total et en reçoit un surcroît, car, si la liberté y demeure complète, rien n'y est arbitraire. Dans ces *Fleurs du Mal*, n'importe qui éprouvera que, de chaque poème, le commentaire est né par une incontestable et intelligible filiation. L'aptitude à valoir universellement n'est-elle pas un caractère du classique ? Veuille alors l'artiste ne se formaliser point d'une épithète qui, de soi, n'a rien de péjoratif ! La soumission au réel n'a gêné en rien ses dons de visionnaire ; bien mieux, c'est en partie grâce à elle qu'il a pu, avec ses éditeurs Marcel Sautier et René Gas, produire un véritable livre, alors que, sur les mêmes données, Despiau (pour prendre exemple parmi les grands) n'avait fait qu'un album bibliophilique où des strophes alternent avec des formes féminines, belles certes, mais dont le rapport aux poèmes n'apparaît ni nécessaire ni manifeste. Il en allait de même pour les dessins de lecture de Rodin : malgré le génie dont ils peuvent être l'expression, entre eux et le texte il n'y avait de lien que subjectif.

Ici, l'interprétation des vers et des images, leur fusion, l'unité d'ambiance est complète. Une œuvre nouvelle, *une*, a été créée.

JEAN DE MONTESQUIOU FEZENSAC

LES DÉBUTS DE LA SAISON MUSICALE

En considérant ces premiers mois de l'activité musicale parisienne il apparaît que l'effort certain (et combien louable) qui fut l'année passée entrepris pour mettre en valeur la musique contemporaine aura été sans lendemain. Les grands concerts symphoniques, aussi bien que les virtuoses qui se sont succédé sur les affiches d'octobre à janvier, ont exploité le répertoire habituel. Oh ! le public sans doute ne s'en est pas plaint, et Beethoven, Chopin, Wagner, les grands romantiques font toujours recette. Le XIX[e] siècle reste le grand fournisseur et tout se passe comme si, avant ou après lui, rien n'existait, ou presque. Quand après l'avoir une fois de plus constaté nous aurons dit que c'est grand dommage, devrons-nous arrêter là notre propos et parler d'autre chose ? Nous croyons, au contraire, utile de nous arrêter là-dessus et d'examiner les raisons d'un état de choses qui dure depuis déjà des années, que d'autres avant nous ont eu l'occasion de déplorer et qui, nous le craignons, continuera à être déploré après nous, malgré tous les efforts que nous et d'autres auront pu faire pour que cela change.

La beauté, l'attrait, la puissance émotive de la musique des grands musiciens du passé, d'une certaine partie du passé, de cette partie plus particulièrement propre à frapper le goût du malheur qui demeure dans l'être humain et dans l'être humain qui croit aimer la musique ou avoir besoin d'elle, ne sont pas les seules causes du fait sur lequel nous nous penchons aujourd'hui. Sans doute, à ce moment de notre civilisation, les musiciens ont-ils été peut-être plus qu'à aucun autre moment tout proches, tout contre le sentiment musical des hommes. Peut-être se reconnaissent-ils en eux plus qu'en d'autres. Cela serait une des explications

du fait que Beethoven par exemple reste le grand préféré des foules.

Or, la musique a besoin des foules. Tout d'abord parce que c'est un art cher et que, pour vivre, les associations symphoniques, comme les virtuoses, ont besoin de faire recette, de faire de grosses recettes : d'où la nécessité d'établir des programmes essentiellement attractifs, qui ne laissent place à aucune surprise (et, pour le public, toute surprise est désagréable) et qui portent et rapportent à coup sûr. Il est certain que toutes les tentatives faites pour prospecter en dehors de ce domaine public ont été vouées à l'échec ou au déficit : tous deux cause de mort.

Alors ? Alors il semble qu'il faudrait *obliger* le public à entendre, à connaître, à avoir besoin d'autres musiques et d'autres musiciens que ceux ou celles dont il fait son régal habituel.

Parlons d'abord des grandes associations symphoniques qui, chaque semaine, se partagent les auditeurs parisiens. Elles sont nombreuses, trop nombreuses pour la tâche qu'elles se sont assignée. Elles ont chacune derrière elle un noble passé. Mais un peu à la manière de ces nobles familles dont les descendants portent avec plus ou moins de fierté et d'honneur l'illustre nom de leurs ancêtres, elles s'éloignent chaque jour davantage de ce qui, à l'origine, a donné à leur nom la noblesse et l'éclat.

Quand furent créées les grandes associations symphoniques, au siècle dernier (quelques-unes d'entre elles ont plus de cent ans), elles s'étaient fixé des tâches différentes. Ici on allait écouter et applaudir Beethoven, Mozart, les classiques ; là, c'étaient les contemporains : on faisait connaissance avec Liszt, avec Schumann, ou Chopin. Ailleurs on combattait pour la musique de l'avenir : Wagner ou Franck, d'Indy ou Chabrier et plus tard Debussy. Les programmes étaient en correspondance avec les différents mouvements de la vie musicale et les publics, à leur tour, correspondaient à ces différents mouvements.

Aujourd'hui chacune de ces associations n'exploite plus que le bien commun. Il s'agit tout d'abord des neuf symphonies beethoveniennes (ah ! que n'en a-t-il écrit plus d'une centaine comme Haydn !), ensuite des grands épisodes des drames wagnériens. A ces ouvrages de base viennent s'ajouter certaines pages de Mozart, parfois (plus rarement) du Bach, puis Schumann, Liszt, Chopin (bien sûr, à cause des virtuoses), un peu de Brahms depuis la guerre, et quelques œuvres symphoniques de Debussy

et de Ravel. Cela augmenté de temps à autre par une « première audition » aussitôt oubliée et rarement reprise...

Pour de semblables tâches, la Société des Concerts du Conservatoire, les Concerts Colonne, Lamoureux, Pasdeloup, c'est trop, beaucoup trop et une seule association suffirait.

Mais comme il ne peut s'agir de réduire au silence ces nobles voix et de vouer au chômage les musiciens éminents (parmi eux quelques-uns des meilleurs instrumentistes français) qui les animent, c'est donc vers d'autres solutions qu'il convient de se tourner. Oh ! nous savons que, de ces solutions, des personnages puissants, des augures, se sont préoccupés et se préoccupent encore. On a parlé de ne plus subventionner les associations qui ne réserveraient pas un certain nombre d'heures de leurs concerts annuels à des « premières auditions ». Ces « premières auditions », dont un bon nombre sont des « premières auditions » de circonstance et qui (nous l'avons déjà dit) ne sont presque jamais suivies d'une « seconde audition », nous paraissent être plus un péril qu'un moyen de sauvetage. On s'arrange toujours — en fin de compte — à aligner le nombre d'heures prescrit et, cependant, personne n'y trouve son compte, moins que tout autre la musique et, dans la musique, la part contemporaine. Non ! Cette solution a fait long feu et il est prouvé que cet arrangement ne résoud rien, car le manque de discernement, de discrimination, de sens de la qualité qui préside le plus souvent au choix des œuvres exécutées en « première audition » (données trop souvent avec des préparations insuffisantes tant au point de vue de leur exécution que de leur réception par le public qui les écoute au sein d'un programme composé sans équilibre) fait de ces ouvrages « nouveaux » un repoussoir bien plus qu'un élément d'attrait. Il faut donc trouver autre chose.

Nous proposons la séparation des pouvoirs.

Ainsi, pendant une année, telle de ces associations verrait son exercice limité à l'exploitation du grand répertoire classique : on lui donnerait tous les moyens de mener au mieux une telle entreprise. Par exemple, un grand cycle Beethoven (il ne saurait être question de se passer de cet immense musicien) préparé avec un grand soin et exécuté avec éclat. Ailleurs, l'exercice serait tout entièrement réservé aux grands moments de la musique française, avec des œuvres nouvelles choisies et mises en valeur par des programmes élaborés avec intelligence et variété. Là,

les grandes œuvres romantiques, leurs correspondances dans la musique contemporaine... que sais-je ? Il y a mille moyens « d'animer » une saison musicale et de lui donner des attraits, des perspectives nouvelles, de la rendre passionnante et de lui permettre d'exploiter les richesses du passé comme celles du présent.

Pour ces dernières on fait toujours trop peu et, la plupart du temps, ce qu'on fait, on le fait mal et comme si l'on voulait plus éloigner que rapprocher le public de la musique contemporaine. On comprend bien qu'il s'en méfie et on ne fait rien pour diminuer ou abolir cette méfiance ; bien au contraire on l'exaspère en lui servant, sans l'y préparer, les œuvres nouvelles ou en ne lui présentant que de mauvaises copies, des *ersatz* prétentieux ou sans vie, des compositions parfois médiocres et tapageuses !

Mais il y a tant à dire là-dessus ! Et comme il est navrant de constater par exemple que, sans l'Orchestre national de la radiodiffusion qui a été le seul à les faire entendre, nous ne connaîtrions pas les dernières œuvres de Strawinsky, que presque toute l'œuvre de Bartok reste encore à jouer en France, que le public des concerts du dimanche ne sait rien des recherches de Schönberg, ne connaît rien d'Alban Berg, à peine Hindemith et presque rien des musiciens français contemporains...

Or, la musique, pour vivre, a besoin du contact avec le public. Si ce contact ne lui est pas donné, elle meurt étouffée et c'est toute une évolution qui risque d'être compromise, toute l'orientation d'un des arts les plus essentiels qui risque d'être faussée.

Et que fait-on pour amener la jeunesse à connaître (à défaut d'aimer) la musique de notre temps ? Il existe bien ce mouvement excellent des « Jeunesses Musicales » qui est sans doute d'un intérêt considérable et s'augmente chaque jour de nouveaux adhérents. Mais jusqu'ici (disons jusqu'ici car il semble qu'on ait le désir de changer un peu), c'est souvent sur la musique du passé qu'on a penché ces jeunes oreilles et les contacts avec la musique et les musiciens contemporains n'ont pas encore été établis, ou très légèrement et trop timidement.

Et quand nous aurons dit qu'une part importante de la musique, la musique de chambre, genre qui comprend quelques-uns des plus hauts chefs-d'œuvre de l'art musical, n'a pour ainsi dire plus à Paris de foyer permanent et qu'elle n'est soumise qu'au bon plaisir ou au caprice des virtuoses qui, l'organisation d'un concert étant devenue le budget d'un État avant la guerre, sont

obligés de penser à leur recette, nous aurons montré du doigt une autre plaie.

Il faut prendre garde à tout cela si l'on ne veut pas que bientôt les musiciens contemporains, délaissant les hautes formes de leur art et, poussés par la nécessité de se faire entendre, ne produisent plus que des partitions de films, quelques œuvres radiophoniques de circonstance qui seront les seules traces de leur passage laissées aux générations futures.

L'activité des éditeurs s'est — ces temps derniers — penchée sur les choses de la musique et nous avons eu la bonne fortune de voir paraître des ouvrages d'un grand intérêt dont nous aimerions parler.

Les chroniques et souvenirs que M. Gustave Samazeuilh a publiés sous le titre *Musiciens de mon temps* (à la Renaissance du Livre) forment un précieux document sur la vie musicale contemporaine, que M. Samazeuilh connaît bien et qu'il sait commenter avec compétence et sans pédantisme. Son ouvrage est de ceux qui enrichissent l'esprit et la connaissance. On lui doit, en outre, la publication des écrits de Paul Dukas (à la Société d'Éditions Françaises et Internationales), somme extrêmement importante d'une série de chroniques et d'articles qui rendent évidentes la clarté, la justesse, la pénétration, la tolérance des jugements d'un grand musicien.

De son côté, M. J.-G. Prod'homme, dont on sait la profonde culture, publie un livre très important sur *Gluck* (également à la S. E. F. I.) qui ne laisse plus dans l'ombre aucun des épisodes de la prodigieuse vie du musicien. C'est un livre passionnant et d'un intérêt considérable.

M. Henry Février évoque dans un livre charmant et délicat l'exquise figure de *Messager* (chez Amiot-Dumont) ; M. Robert Bernard et M. Guy Ferchalt ont fait paraître aux Éditions de la Colombe le premier un *Albert Roussel*, le second un *Debussy*, qui sont d'excellents ouvrages de vulgarisation, pratiques et bien informés. Enfin aux Horizons de France a paru un *Répertoire analytique de la Musique française* dû à M. André Boll dont l'importance n'échappera à personne.

HENRI SAUGUET

REVUE DRAMATIQUE

Théâtre Marigny : *Partage de Midi*, pièce en trois actes de M. Paul Claudel, de l'Académie française. — Théâtre Jacques Hébertot : *Fils de Personne*, pièce en quatre actes de M. Henry de Montherlant ; *L'Absence*, comédie en un acte de Henri Duvernois. — Comédie-Française : *Les Temps difficiles*, pièce en quatre actes d'Edouard Bourdet.

Quarante-deux ans se sont écoulés entre la conception de *Partage de Midi* et la première représentation de cette œuvre au Théâtre Marigny. Soit un intervalle presque aussi long que celui qui sépare la guerre de 1870 de celle de 1914. Durant ce temps, la figure de M. Paul Claudel n'a cessé de grandir. Sa double vocation de poète et de diplomate lui a donné la connaissance de toutes les civilisations du monde. Il a représenté son pays en Europe et dans les deux Amériques, en Chine et au Japon. Son œuvre s'est ressentie de ces communions avec des collectivités dont il a pénétré l'âme sans rien abdiquer de la sienne. On ne peut oublier que la seconde version de *Tête d'Or* fut écrite à New-York et à Boston, que celle de *la Ville* vit le jour en Chine, que *l'Echange* fut inspiré au poète par la vie américaine, que son fameux personnage de Thomas Pollock Nageoire témoigne d'une ascendance puritaine, que sa traduction de *l'Agamamnon* d'Eschyle fut achevée aux États-Unis.

Divers dans son inspiration, M. Claudel conserve en chacun de ses écrits l'unité de la foi chrétienne. Les problèmes qui le hantent sont ceux dont beaucoup de lettrés de son rang furent tourmentés à travers les siècles depuis qu'il y a des hommes et qui doutent et qui croient. Quand il écrivit *Partage de Midi*, il approchait de la quarantaine, cet âge symbolique, semblable à l'instant où le soleil partage la journée en deux versants. Les personnages de la pièce sont saisis dès le début à ce sommet. Passagers d'un bateau qui vogue vers l'Extrême-Orient, ils s'entretiennent sur le pont pendant la traversée de la Mer Rouge, alors que la chaleur atteint son comble. Des prélarts tendus au-dessus de leurs têtes et retombant jusqu'aux coursives les abri-

tent des rayons accablants. Sous ce voile de blancheur leurs âmes connaissent de furieux bouillonnements. Car c'est le moment où Ysé, une jeune femme peu farouche, s'approche de Mésa.

Dans son *Introduction à quelques œuvres*, l'auteur a fait le portrait de ce Mésa. « Après tant d'aventures, écrit-il de lui, il vient de courir la plus haute, celle de la vocation religieuse, la Conquête du Soleil, le coup de main sur Dieu. Il a été repoussé. Son orgueil, sa dureté, son incapacité à se dépouiller de lui-même l'ont éloigné du Bien suprême. Il est là désormais sans aucune force, épuisé par ce grand effort, ayant pour la première fois pris la mesure de sa faiblesse, sans autre perspective devant lui qu'une vie désormais insipide et sans but à mener à l'autre bout du monde au milieu d'une solitude ininterrompue. »

Mésa est donc mûr pour tomber dans le piège que lui tend Ysé. Celle-ci, voyageant avec un époux dont l'insignifiance est une tentation de plus, traîne à sa suite son ancien amant, Amalric. Ce dernier personnage symbolise la vie dans toute sa simplicité et sa santé. Joyeux convive, fécond en plaisanteries, il bouscule Mésa, raille les hésitations du malheureux, fait figure de spectateur jovial dans le drame qui se prépare. C'est une sorte de Falstaff, prompt à jouir de tout, dégustateur de chaque occasion qui s'offre. Il sait aussi qu'Ysé, sensible à la force qu'il dégage, voit en lui le solide rempart qu'elle ne trouvera jamais en Mésa. Ils sont, elle et lui, de même race, de celle qui ne s'attache qu'à la volupté présente. Mésa, néanmoins, a pour Ysé, le prestige inconstant et trompeur du rêve. Dans la vie de cette héroïne charnelle, il apporte un élément de poésie. Peut-être passerait-il inaperçu d'elle s'il n'y avait ce temps d'arrêt dans la vie que marque une longue traversée, si cette heure de midi ne sonnait pas, si la spiritualité de Mésa ne faisait contraste avec la solidité assez épaisse d'Amalric. Mésa est le type du personnage qu'une Ysé remarque et vers qui elle se penche comme une plante vers la lumière. A ses yeux, il apparaît comme un héros romantique. Tout cela pourrait être du Musset. C'est pourtant du Paul Claudel.

Ces personnages ainsi présentés, voici qu'ils glissent tous quatre vers la pente que rien ne saurait corriger. A Hong-Kong, de Ciz, le mari d'Ysé, prend congé de sa femme, attiré par une hypothétique affaire. La jeune femme donne rendez-vous à

Mésa au cimetière chinois. Les hésitations de celui qui va devenir son amant s'expriment dans un soliloque :

« *Je suis atteint dans mon conseil, je suis frappé d'insensibilité.*

« *Plus rien que ce mal en moi au lieu de mon âme. Au moins cela est à moi.*

« *Au moins je souffre, au moins je suis très malheureux.*

« *Ces élancements au cœur, cette douceur amère, empoisonnante !*

« *Il n'y a rien à faire. Je suis atteint de paralysie.* »

Comme ce luron d'Amalric se moquerait de lui s'il l'entendait ! Mais Amalric n'est plus là. Mésa, seul avec Ysé, s'abandonne au péché que tout en lui repousse. Satisfaits, les deux amants ne seront point heureux. Ils se quitteront plus tard et Ysé retombera aux mains d'Amalric, portant en elle le fruit de ses amours avec Mésa. Au dernier acte, on la retrouve, réfugiée avec Amalric, dans une maison que vont assaillir des Chinois révoltés. Son compagnon a tout préparé pour faire sauter leur abri afin d'échapper aux tortures. Il croit l'avoir reconquise dans ces ultimes instants, l'invite à narguer comme lui la mort et à profiter de ce répit dont ils bénéficient encore. Mais Ysé, séparée de Mésa, n'a cessé de lui appartenir. L'attend-elle ? En tous cas, il arrive, ayant réussi à s'introduire dans la maison. Il l'invite en vain à la suivre. Elle mourra en ces lieux, avec lui.

Ce vœu s'accomplirait si Amalric n'intervenait. C'est de sa main que Mésa reçoit le coup mortel. Ainsi la question sera tranchée, Ysé, répudiant toute idée de sacrifice, consentira à fuir avec celui qui l'a délivrée de la contrainte où la tenait son amant. En effet, plus rien n'arrête la jeune femme. Revenue à ses instincts d'autrefois, retombée au pouvoir de son premier maître, elle abandonne le seul homme qu'elle ait aimé.

Voilà Mésa seul et en proie au vertige de l'agonie. Il invoque Ysé, l'appelle de toutes les forces qui lui restent et la jeune femme se manifeste auprès de lui sous la forme d'une apparition. Les dernières volontés de Mésa sont celles du chrétien qui pardonne à ceux qui l'ont offensé :

« *Le mieux est le mieux, Ysé,*

« *Qui est le grand commandement incorruptible. Mais le mal même*

« *Comporte son bien qu'il ne faut pas laisser perdre. Rappeler les morts à la vie,*

« *Nous ne le pouvons faire, mais la nôtre est à nous.*
« *Nous pouvons donc tourner honnêtement le visage vers le Vengeur,*
« *En disant : « Nous voici : Payez-vous sur ce que nous avons.* »
« *Nous pouvons cela.* »

C'est l'instant de la transfiguration suprême. L'homme et la femme, également coupables, se réunissent dans la contrition de leur faute commune. La pécheresse n'a pas ici un moindre rôle que son complice. Sa présence est indispensable dans ce dernier instant où un remords semblable unit deux âmes. « Elle est, a écrit M. Paul Claudel, la possibilité de quelque chose d'inconnu. Un être secret et chargé de significations. Un être secret et de soi-même ignoré qui postule d'une intervention extérieure sa réalisation. »

M. Jacques Madaule, l'un des commentateurs les plus autorisés de Paul Claudel, a défini *Partage de Midi* à la fois comme « un aboutissement et un point de départ. Un point de départ amer et douloureux, et toutes les œuvres postérieures de Claudel jusqu'à ces dernières années, en portent la marque. » On sait que le poète s'était refusé jusqu'alors à laisser représenter cette œuvre dont l'élaboration a tant pesé sur sa vie. M. Jean-Louis Barrault jouait donc une périlleuse partie en la portant à la scène. La partie a été gagnée au delà de tous les espoirs. Certains lecteurs de la pièce, qui la possèdent jusque dans ses derniers détours, ont estimé que M. Barrault n'était pas le personnage de Mésa. Le sens de cette objection nous échappe. Comme tous les vrais artistes, M. Barrault a su imposer son physique au héros. Il est d'un bout à l'autre, le Mésa torturé de doutes, de remords et d'élans contradictoires qu'a voulu l'auteur. Sa stature, son faciès ont cette éloquence que donne seule la parfaite communion avec le texte. Que d'autres puissent à présent le jouer, on l'imagine difficilement. La vérité est qu'ils le joueront comme lui et qu'on le retrouvera sous leurs traits. M. Pierre Brasseur, en Amalric, éclate de vigueur insolente et musclée. Il est cynique comme une chanson à boire, entêté comme un mécréant. Grâce à lui, le personnage prend tout son relief. M. Jacques Dacqmine joue avec élégance le rôle sacrifié du mari. Quant à Mme Edwige Feuillère, qui incarne Ysé, elle n'est pas Réjane, quoi qu'en aient dit certains, mais ses accents, le son si juste de sa voix sont d'une grande actrice. Et elle sait mettre, dans l'éta-

lage si gracieux de sa séduction, des arrière-plans propres à combler les vœux de l'auteur. La créature qu'elle anime a une âme dont le pouvoir s'éprouve à chaque phase essentielle de l'action.

***

Le Théâtre Jacques Hébertot a repris *Fils de Personne*, de M. Henry de Montherlant. Cette pièce, créée en 1943 au Théâtre Saint-Georges, a suscité depuis maintes controverses. Elle est de celles qu'on aime ou qui vous rebutent, comme certaines femmes, sans restriction. Les critiques les plus acharnées visent le personnage principal, ce Georges Carrion, acharné à faire son malheur et celui des autres, être pétri d'excès, dominé par l'orgueil, qui tyrannise son fils au nom d'un amour paternel où il entre surtout de l'amour-propre. Autant de preuves que Georges Carrion existe, qu'il a acquis cette personnalité obsédante des vrais héros romanesques. On s'en prend à lui plus encore qu'à l'auteur, ce qui achève de lui conférer une vie propre, de lui donner cette indépendance d'action de la créature imaginaire échappée à son créateur et qui façonne elle-même son destin.

La donnée est fort simple et l'action pour ainsi dire nulle. Il s'agit de trois portraits. Un père, une mère, un fils vivent sous nos yeux. La seule progression est celle de leurs caractéristiques intérieures. Georges Carrion, prisonnier évadé de la guerre de 40, a gagné la zone libre et exerce sa profession d'avocat à Marseille. Il a installé à Cannes son ancienne amie Marie Sandoval, mère de son fils, Gillou. Marie, quittée après une brève liaison, n'a tenu qu'une faible place dans la vie de Georges. Mais peu de temps avant la guerre, il l'a retrouvée à Paris, sur un quai de métro, en compagnie de Gillou âgé alors de treize ans. Le sentiment paternel s'est éveillé soudain chez lui. Puis la guerre est arrivée, provoquant une seconde séparation. A présent, les voilà réunis de nouveau. Georges va pouvoir satisfaire son vœu qui est d'élever lui-même son fils. Très occupé à Marseille, il ne passe à vrai dire, dans la maison de Cannes, que les fins de semaine. Et Marie, trop seule, s'ennuie. Elle aspire à quitter le Midi pour aller retrouver ses parents au Havre où Georges, en raison de sa situation irrégulière, ne peut se rendre sans risquer d'être arrêté par les Allemands. Il s'en prend à Gillou qui, lui,

accepterait sans regret cette solution, l'interroge avec quelque amertume sur les raisons d'une telle indifférence.

Dès le début, la situation est donc posée, qui ne variera plus. Marie. tête légère, n'éprouve aucun attachement pour Georges. On pressent aussi chez elle d'autres raisons de partir que la suite précisera. Mais, ce qui est plus grave, Georges n'a pas su se faire aimer de Gillou. Ce jeune garçon, partagé entre une mère aussi puérile que lui et un père dont il lui faut subir sans cesse les leçons, se résignerait aisément à gagner le Havre. Pourtant, il tente de lutter, voudrait éviter le choix, se montrer bon fils avec l'un comme avec l'autre. Mais l'entreprise le dépasse. Entre la rigueur et la facilité, c'est la facilité qui l'attire.

Georges, acharné à le reconquérir, se montre d'une maladresse bien masculine. Il raisonne ce garçon de quatorze ans, le traite en homme, s'indigne de voir que ses efforts n'aboutissent pas. Parfois ridicule, il ne cesse d'être émouvant. L'époque où se situe le drame y imprime sa marque On sent qu'aux yeux de Georges, Gillou symbolise cette France future à laquelle le malheureux voudrait voir des vertus dont il a cruellement constaté l'absence chez celle d'aujourd'hui. Quelques années manquent à celui qui l'écoute pour que de tels enseignements soient entendus. Le père ne s'en avise pas et continue de discourir sans prendre garde qu'il est seul.

Au nombre des griefs qu'il accumule contre Gillou, il en est d'apparence dérisoire. Il incrimine ses façons de parler, ses habitudes, s'irrite en l'entendant dire : « Je l'ai lu *sur* le journal », lui reproche de fredonner des chansons ineptes, de dévorer des magazines destinés à une basse clientèle. On peut sourire. Il y a là des indices, des points de départ vers le pauvre destin que pressent le père. Georges manque de mesure, non de lucidité. Il voit déjà son fils tel que celui-ci sera plus tard, tantôt se lamente, tantôt cède à la colère, prononce des paroles excessives à présent, mais qui préfigurent autant de vérités à venir.

Gillou, étonné, baisse la tête, accepte la remontrance, puis la gentillesse foncière de sa nature fait qu'il aspire à se corriger. Tout en lui annonce cette docilité indéfectible. Tout montre également qu'elle sera inutile. Il n'est pas fait pour entendre de telles paroles. La bonne volonté ne suppléera jamais chez lui les qualités profondes que l'âge même ne saurait apporter. Il n'est ni insensible, ni sot. Insuffisant seulement, dépourvu de cette

richesse d'âme qui fait l'homme de qualité et dont certains enfants, même plus jeunes que lui, recèlent la promesse.

Sans doute est-il comparable à beaucoup d'autres. Mais les pères de ces garçons-là peuvent céder à l'aveuglement né de la vie commune. Avec Georges, il n'y a pas eu de vie commune. Gillou, perdu alors qu'il vagissait encore, a été retrouvé douze ans plus tard. Son père le juge d'un œil frais, comme s'il s'agissait d'un étranger. « *Je ne suis pas un père, dit-il. Je suis un homme qui choisit.* » Gillou est dans la situation d'un fils qui aurait été adopté à l'âge de quatorze ans. Mais il est né de la chair de Georges et cette constatation déchire le cœur du père.

« Fils de personne ? » Georges le prétend. C'est bien vite dit. Gillou est, en tout, le fils de sa mère. Même grâce superficielle, même inaptitude aux vrais sentiments, même propension aux caprices d'un instant. Rien ne laisse de traces en lui. Il ne sera jamais très malheureux et se satisfera, pour être heureux, de bonheurs à sa mesure. Ecervelé; complice de l'un et de l'autre, il est, en la circonstance, celui de sa mère mais la trahira en révélant à Georges que si elle met tant d'empressement à partir pour le Havre, c'est qu'un correspondant mystérieux l'y attend. Ces choses sont pour lui sans grande importance et n'en auront jamais.

Ainsi cette pièce, d'apparence élémentaire, qui repose sur des conflits dont l'âge de l'un des antagonistes peut faire croire qu'ils seront aisément dénoués, met en jeu le fond des passions humaines. Elle atteint à un pathétique racinien, tant pis pour ceux qui ne s'en avisent pas. La cruauté, la sécheresse de l'analyse y sont d'une efficacité constante. Elle marquera, n'en doutons pas, dans l'œuvre de l'auteur et dans le théâtre contemporain. Pièce classique, qui s'inscrit au répertoire français.

M. Allain Dhurtal, dans le rôle de Georges Carrion, a des accents d'une résonance accomplie. Il est vraiment le personnage tel que l'a conçu l'auteur, avec sa rigueur de jugement, sa logique en apparence démesurée, dont l'intempérance même est salutaire, sa souffrance qui rappelle celle d'Alceste. En face de lui, le jeune Claude Dedieu, en Gillou, montre le naturel qui n'appartient qu'à cet âge mais dont le spectateur reste confondu. On ne peut dire qu'il joue. Il est Gillou même, incorporé à ce personnage d'une vérité éclatante. Mme Suzet Maïs montre juste la sécheresse qu'il faut dans le rôle de Marie. Un

ton de plus serait déplaisant. Elle a, d'un bout à l'autre, raison à sa façon, comme peuvent l'avoir les héroïnes de ce format. Une si exacte adaptation au texte ne mérite que des éloges.

Le spectacle commence par *l'Absence*, un acte de Henri Duvernois. Une femme, son soupirant et son mari s'y opposent en des dialogues où l'on retrouve cet esprit d'un auteur si applaudi aux époques heureuses. C'est un divertissement aimable, fécond en traits bien ciselés, en situations d'une bouffonnerie pleine de nuances. M. Jacques Hébertot a été bien inspiré en montant cette comédie qui nous rend le parfum de Henri Duvernois. MM. Alain-Gérard et Jacques Mansier, Mme Hélène Sauvaneix forment là un trio plein de finesse.

***

La Comédie-Française a voulu rendre à son ancien administrateur Edouard Bourdet un hommage digne de lui en montant *les Temps difficiles*. Les premières représentations ont été données dans cette salle Richelieu où le disparu accomplit une œuvre si utile et si belle. La pièce, créée en 1934, n'a pas seulement surmonté l'épreuve du temps. Elle a grandi, disons-le, et pris ce caractère d'autorité où se reconnaît l'œuvre d'un maître. On souhaite que tous les apprentis-auteurs et beaucoup d'autres, entrés déjà dans la carrière, aillent la voir. Ils y prendront la meilleure des leçons.

Parmi les spectateurs d'autrefois, certains émettaient des craintes avant le lever du rideau. Sans doute, pensaient-ils, les difficultés des « temps » n'ont fait que croître. Mais la société n'a-t-elle pas changé ? Les préoccupations des grandes familles industrielles de 1934 n'ont-elles pas vieilli depuis quatorze ans ? C'est oublier la lenteur avec laquelle s'accomplissent les grandes transformations dans un pays d'ancienne bourgeoisie comme la France. C'est méconnaître aussi le rôle de la province dans la conservation des traditions sociales. Il en est des bourgeois d'aujourd'hui comme des nobles de l'Ancien Régime chez qui les événements révolutionnaires causèrent des blessures plus apparentes que profondes. La Restauration le montra bien chez les survivants.

De même les Antonin-Faure et les Laroche présentés par Édouard Bourdet existent-ils toujours. Leurs soucis, les em-

bûches qui les menacent en dépit d'une imposante façade de prospérité n'ont guère changé. Quand Jérôme, le chef de famille, apprend à sa femme Charlotte qu'il lui faudra conclure un accord avec les « Lyonnais », faute de quoi l'entreprise devra déposer son bilan, nous ne nous estimons nullement plongés dans un passé lointain. Au contraire, ces situations-là semblent bien avoir pris une virulence plus grande. On sait que ce qui est cassé aujourd'hui ne se répare plus comme autrefois, que les réserves s'avèrent volontiers insuffisantes et que les apports nouveaux sont beaucoup plus coûteux dans tous les sens du mot.

La pièce entière est du domaine de la satire. Mais l'auteur possédait trop son métier dramatique pour manquer de voir le danger où l'outrance l'eût conduit. D'autres, qui ont suivi depuis la même voie dans le théâtre ou le roman, n'ont pas pris garde qu'une œuvre d'imagination qui n'assemble que des personnages odieux perd une grande partie de sa portée. C'est pourquoi on ne saurait trop répéter qu'il y a beaucoup à apprendre d'une œuvre comme celle-là. A côté de Jérôme, qui n'a souci que de ses intérêts financiers, apparaît le frère cadet, Marcel. Celui-là n'a jamais su gagner sa vie. Il s'est découvert peintre et habite un pavillon de banlieue avec sa femme, Suzy, une ancienne actrice, son fils, Jean-Pierre et sa fille, Anne-Marie. Après l'acte de début où Jérôme met Charlotte au courant de leur triste situation, le second nous transporte chez Marcel. On voit là comment vit une famille heureuse qui n'a pas le sou. Les quatre personnages sont sympathiques à souhait. Et, nouvel effet de contraste, Jérôme tombe là comme un croque-mort, avec ses ennuis d'homme riche. C'est qu'il a besoin de son frère, avec qui il est à peu près brouillé depuis le mariage de celui-ci. Marcel détient une grosse part des actions. Il faut empêcher que ce rêveur se laisse dépouiller par les « Lyonnais » qui peuvent être tentés de lui acheter son paquet à bon marché. Voilà donc le bon Marcel admis de nouveau dans la propriété de Jérôme avec tous les siens. On le met au courant, c'est nécessaire. Mais il ne s'inquiète nullement. Pour lui « les affaires d'argent, ça s'arrange toujours ». Ce n'est vrai que de ceux qui n'ont pas le sou.

A partir de ce moment le jeu devient plus délicat. Tout autre qui s'y serait risqué, eût forcé la note. Edouard Bourdet arrive à faire accepter ceci : les « Lyonnais », en difficulté eux-mêmes, ont renoncé à traiter. Un seul moyen s'offre de sauver l'affaire. Anne-

Marie, par sa beauté et son charme, a séduit, sans y prendre garde Bob Laroche, unique rejeton d'une famille dont la richesse dépasse de beaucoup celle des Antonin-Faure. Qu'elle l'épouse et tout est rétabli. Par malheur, ce Bob Laroche est un dégénéré, un pauvre être affligé de tics et doté d'une cervelle d'enfant. Trois obstacles sont à surmonter ; ceux qui viennent de la jeune fille elle-même, de sa mère et de son père. L'auteur a réussi deux de ces tours de force sans choquer. Anne-Marie ne résiste pas à l'octroi d'une bague, d'un collier de perles, au prestige d'une vie fastueuse. Sa mère elle-même consent en songeant à un pareil établissement. Seul, le père, douloureusement atteint, ne pardonne pas. Mais il lui faut subir.

Le dernier acte ne vaut pas les autres. Il nous fait assister d'un peu trop près aux suites de l'union. La ruine de la famille Laroche est un coup de théâtre trop facile. Et l'expédient qui assure la fuite d'Anne-Marie engagée par un metteur en scène de cinéma ne nous satisfait guère. Mais ces critiques ne valent que pour la conception. L'exécution demeure sans reproches. Puis l'on pense à la conclusion si providentielle de *Tartufe* : « Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude... »

La distribution est de premier ordre. M. Jean Debucourt joue Marcel avec toutes ses ressources de finesse et d'émotion. Il est le meilleur, le plus attendrissant des pères sans verser dans le héros de conte bleu. M. Julien Berthaud s'est montré supérieur à Dalio, le créateur de Bob Laroche, parce que plus nuancé. Il se tient aux limites du burlesque et conserve ainsi au personnage un caractère humain. M. Louis Seigner demeurera inoubliable en Jérôme. Sec, froid, animé d'une virulence intérieure, il a fait là une composition de grande classe. Mme Béatrice Bretty est une savoureuse Mme Laroche. Mmes Germaine Rouer et Henriette Barreau sont remarquables de justesse dans les rôles des deux belles-sœurs Antonin-Faure. Mme Mony Dalmès est toute séduction, toute spontanéité en Anne-Marie. Louons aussi Mme Jane Faber, dans le rôle de la mère. Et regrettons que la place nous manque pour dire tout le bien que mérite le reste de la troupe.

ROBERT BOURGET-PAILLERON.

A TRAVERS LA PRESSE

LES PRÉTENDUS AVEUX DU PRIMAT DE HONGRIE

Le gouvernement hongrois a publié un « Livre jaune » sur l'affaire du cardinal Mindszenty. Ce document contient la reproduction en fac-similé de la déposition faite par le prélat devant la police. Il s'agit, déclare le « Livre jaune », d'aveux complets aux termes desquels Mgr Mindszenty reconnaîtrait sa participation à un complot royaliste. Voici l'essentiel de sa déclaration :

Lorsque j'évoque mon rôle dans la vie publique, j'affirme que j'ai toujours été royaliste. C'est pourquoi j'ai toujours soutenu le plus largement possible les tendances politiques visant à la restauration de la monarchie. Après ma nomination comme primat, j'ai pu plus efficacement servir mon but, qui était d'étendre le mouvement royaliste en Hongrie (c'est-à-dire l'instauration d'une monarchie fédérative de l'Europe centrale), l' « union personnelle » de l'Autriche et de la Hongrie, avec l'éventuelle adjonction d'autres monarchies telles que la Bavière.

A la tête de cette monarchie, aurait été placé Otto de Habsbourg. J'ai considéré que ce but ne pouvait être réalisé que par le renversement de la République hongroise grâce à une aide étrangère, surtout américaine. A cette fin, j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour appuyer la politique des Etats-Unis. J'ai déployé une activité contre la République hongroise. J'ai voulu l'intervention américaine, en livrant régulièrement des renseignements et en me livrant à l'espionnage *(sic)*.

Mais je ne me suis pas seulement adressé aux Américains. J'ai voulu grouper autour de moi tous ceux qui, en Hongrie et à l'étranger, désiraient renverser la République et abolir ses réformes, telles que la réforme agraire et les nationalisations.

Je comptais sur la restauration de la monarchie après la victoire américaine à l'issue de la troisième guerre mondiale qui devait éclater. Dans la période de transition, jusqu'à l'intronisation d'Otto, j'aurais assumé les fonctions de chef de l'Etat provisoire. Je faisais ensuite couronner Otto parce que je m'assurais ainsi tous les privilèges dont jouit le premier pair du Royaume.

Je reconnais que, dès ma jeunesse, je m'étais opposé à tout mouvement démocratique du peuple hongrois et que j'ai soutenu les mouvements de droite.

La Libre Belgique, *qui commente cette information, montre le cas qu'il faut en faire quand on sait que le cardinal Mindszenty, « interrogé » pendant quatre-vingt-deux heures, n'a donné les réponses désirées qu'à la suite de l'ingestion de pilules dites « rafraîchissantes ». Le journal belge fournit, à ce sujet, le témoignage d'un fonctionnaire hongrois d'après la publication qui en a été faite par le* Wiener Kurier.

Le cardinal, a-t-il dit, résista héroïquement pendant quatre jours, bien qu'on l'eût mis en face de ses plus proches collaborateurs, sur

lesquels il pouvait apercevoir les traces des coups qu'ils avaient reçus. Parmi ces collaborateurs, le fonctionnaire hongrois a cité le secrétaire du cardinal, le Dr Andréas Zahar, qui aurait été torturé d'une façon telle qu'il aurait déclaré au cardinal : « Maintenant, j'avouerai tout ce qu'on voudra. »

Au cinquième jour, ayant absorbé les « pilules rafraîchissantes », le cardinal Mindszenty s'effondra à son tour, donna les réponses désirées par ses tortionnaires, et qu'on a pu lire dans les extraits du « Livre Jaune » que nous avons publié, et signa la déclaration.

Le fonctionnaire hongrois a expliqué que ces « pilules rafraîchissantes » provoquent chez celui qui les absorbe une migraine intolérable, une soif lancinante, et enfin un état d'abrutissement complet. Nos lecteurs se souviendront que nous avons publié le 10 janvier, un article à ce sujet, et que nous avons relevé les effets hallucinants de certaines drogues employées. Il a précisé également que l'interrogatoire du cardinal Mindszenty a été conduit par le lieutenant-colonel Gyula Decsi, de la police politique hongroise ou « Avo ».

Le *Wiener Kurier* écrit, d'autre part, que les méthodes utilisées pour obtenir les aveux des collaborateurs du cardinal Mindszenty, dont le prince Esterhazy « surpassent en cruauté tout ce que l'on a vu dans les camps de concentration allemands ».

De telles informations ne surprendront nullement ceux qui connaissent les procédés de la police soviétique. Le cardinal Mindszenty avait d'ailleurs prévu lui-même cette conclusion. Peu de temps avant son arrestation, il avait prié son entourage de considérer comme nuls et non avenus tous les aveux qu'il pourrait faire.

*Les évêques hongrois ont d'ailleurs manifesté auprès du gouvernement de Budapest leur solidarité pleine et entière avec le cardinal Mindszenty. Commentant cette déclaration, l'*Osservatore Romano *écrit :*

L'attitude des évêques traduit directement leurs sentiments et leurs pensées et montre que les « circonstances » sont le fait, non de Rome, mais de Budapest.

Il répugne à la dignité et à la solidarité chrétienne d'un épiscopat de traiter avec des geôliers.

. . . .

Les circonstances de l'arrestation du cardinal sont regardées par les évêques, non pas comme étant du domaine des délits de droit commun, où les intérêts de l'Eglise ne sauraient se confondre avec ceux de leur chef, mais comme un aspect d'une persécution en face de laquelle la cause de leur chef ne fait qu'un avec celle de l'Eglise. On a beau brouiller les cartes, le jeu s'éclaircit.

Radio-Vatican *annonce d'autre part qu'une vague d'arrestations et de terrorisme a suivi en Hongrie l'arrestation de Mgr Mindszenty. Des prêtres et des laïques de l'Action catholique ont été incarcérés. On veut leur arracher des témoignages à charge contre le Primat de Hongrie.* Clergé-Informations *donne également ces détails touchant les persécutions subies par la famille Esterhazy :*

On annonce de Budapest que les trésors historiques des princes Esterhazy viennent d'être saisis dans leur palais à Buda. Ce palais avait été détruit au cours de la guerre par les bombardements. Les fouilles entreprises dans les ruines ont permis, dit-on, de récupérer des manteaux précieux ayant appartenu à des rois de Hongrie au XVe siècle, ainsi que la coupe et la bague du roi Mathias.

Selon les mêmes journaux, il s'agirait d'un « acte de sabotage » de la part de l'actuel prince Paul Esterhazy qui, on le sait, a été arrêté récemment et est considéré comme coinculpé du cardinal Mindszenty.

Le prince, dit-on, ayant volontairement refusé d'essayer de sauver les précieuses reliques.

En France, les hautes autorités ecclésiastiques continuent de protester. Le cardinal Saliège, archevêque de Toulouse, a fait lire la lettre suivante dans toutes les églises de son diocèse :

En Lituanie, en Lettonie, en Pologne, en Tchécoslovaquie, en Roumanie, en Yougoslavie, en Chine et, pour en revenir à l'Europe, en Hongrie, partout où les Soviets s'installent, c'est la guerre contre la religion catholique.

Les journaux vous ont appris l'arrestation du cardinal de Hongrie et vous avez pu remarquer qu'on porte contre lui les mêmes accusations que Hitler portait contre les prêtres et les religieux catholiques allemands. La haine prend les mêmes procédés partout. Son arme est partout le mensonge. Déjà la Gestapo allemande de Hitler avait porté la main sur le futur cardinal de Hongrie. Les tyrannies se succèdent et se ressemblent.

On connaît, poursuit le prélat, le régime des prisons dans les Etats totalitaires : tortures progressives, épuisement, piqûres savantes pour supprimer des résistants à l'imposture et faire dire à l'innocent qu'il est coupable. Je ne parle pas des faux écrits fabriqués incidemment et qu'on trouve comme par hasard dans des valises ou dans des caves.

Je vous demande, conclut le cardinal Saliège, de prier pour ces confesseurs de la foi chrétienne qui sont sur le chemin du martyre.

LE NOUVEL EMPRUNT DE 5%

Dans France-Soir, *M. Jacques Gascuel examine les chances du nouvel emprunt et constate que le chiffre de cent milliards est devenu modeste de nos jours :*

Cent milliards c'est aujourd'hui environ 2 % de l'ensemble des marchandises produites et des services rendus dans toute la France pendant une année (c'est-à-dire de ce qu'on appelle le revenu national). C'est relativement peu de chose. L'emprunt dit de la Libération a rapporté 137 milliards d'argent frais à la fin de 1944. Cela représenterait plus de 700 milliards de nos francs actuels. En 1873 — Paul Reynaud le rappelait récemment — le deuxième emprunt Thiers, de 3 milliards de francs, fut couvert quatorze fois, ce qui équivaudrait à 5.000 milliards en francs d'octobre 1948.

Il n'empêche qu'emprunter est devenu difficile pour notre gouvernement et qu'on ne trouve pas aisément cent milliards à placer.

Pourquoi ? Pour une raison que chacun, hélas ! sait trop bien : parce que, depuis la Libération, le pouvoir d'achat du franc n'a cessé, jusqu'à aujourd'hui, de s'amenuiser. Un franc de novembre 1944 valait 2,38 fois un franc de décembre 1945, 4,28 fois un franc de janvier 1948 et 5,21 fois un franc d'aujourd'hui. 100 francs en capital de l'emprunt de la Libération devraient, aujourd'hui, valoir au moins 520 francs et rapporter 15 francs pour que le souscripteur n'ait rien perdu. Ils en valent 64 et en rapportent 3. On conçoit la difficulté jusqu'à présent rencontrée pour placer de nouveaux emprunts.

L'amenuisement du pouvoir d'achat du franc depuis 1944 s'est traduit, comme on le sait, par la hausse des prix. L'une des raisons de cette hausse est que la quantité de marchandises offertes était très inférieure à la demande.

Depuis quelque temps, la quantité de marchandises à vendre a beaucoup augmenté. Les boutiques sont pleines.

Les prix sont très élevés : ils ont atteint le coefficient 19 par rapport à 1938. Nous les avons poussés à ce niveau, nous, tous les Français, par notre ardeur à vouloir nous procurer tout ce qu'il nous fallait — coûte que coûte — alors qu'il n'y avait pas assez de marchandises pour que nous puissions tous être servis. Maintenant, nos besoins les plus urgents sont satisfaits et nous trouvons du choix dans les magasins. Comme tout est cher, que nous disposons en général de peu ou pas d'argent (à nous tous 13 fois à peine ce dont nous disposions en 1938), nous attendons, nous prenons notre temps avant d'acheter. Alors pourquoi voulez-vous que, dans ces conditions, les prix continuent à monter ?

On n'a jamais vu les prix monter quand il y a dans les boutiques des stocks et pas d'acheteurs. Ce que l'on observe généralement en pareille occurrence, ce sont des soldes, des occasions, des journées spéciales de vente, des rabais. Ce que l'on peut donc espérer, c'est au minimum — enfin — la stabilisation du coût de la vie, celle du pouvoir d'achat du franc. Sans mesure autoritaire, sans acte de foi, simplement par le jeu même des choses... Il y a aujourd'hui quelque chose de changé.

M. Gascuel insiste sur la tendance actuelle à la stabilisation. Mais, en matière économique, ajoute-t-il, les renversements sont brusques et les coups de vent dangereux. Le gouvernement fait donc bien de profiter d'une conjoncture favorable pour lancer son nouvel emprunt.

Dans le Figaro, *M. Pierre Momméja se montre également optimiste et cite l'opinion de M. Bruce, chef de la mission en France de l'E. C. A., qui déclare que la France a, en 1949, une magnifique occasion de juguler l'inflation :*

Si l'évolution de la situation politique est moins satisfaisante que celle qui est observée sur le plan économique, il n'en demeure pas moins que de sérieux progrès ont été enregistrés depuis quelque temps. L'effort qui vient d'être fait pour aboutir à l'équilibre du budget, le projet à l'étude de réorganisation du secteur nationalisé, la publication du rapport de la Cour des Comptes dont le résultat sera d'empêcher tout au moins de nouveaux gaspillages sont autant de facteurs favorables qui ne sont pas étrangers à la renaissance d'un sentiment de confiance dans les destinées de notre pays.

Cette impression tend maintenant à s'affermir car les nouvelles ne sont malheureusement pas rares, qui prouvent que de nombreux pays se trouvent aux prises avec des difficultés autrement graves que les nôtres.

Le redressement du 3 % perpétuel, ajoute M. Momméja, montre que la Bourse envisage avec un réel optimisme le placement de l'emprunt.

M. Claude Bourdet, dans Combat, *fait des réserves sur la moralité de l'opération dont il pense que les spéculateurs seront les premiers à tirer profit :*

Il est peu probable que les petits porteurs aient de l'argent de reste pour souscrire, moitié en anciens titres, moitié en numéraire, et ainsi réévaluer leur portefeuille de rentes. Il est plus probable que ces anciens titres seront en grande partie rachetés par les spéculateurs désirant profiter de l'avantage offert et par les personnes qui cherchent à faire rentrer dans la circulation, sous forme de titres au porteur, de l'argent gagné depuis 1939 d'une manière plus ou moins douteuse.

Ces opérations ne sont sans doute pas très ragoûtantes et participent des primes maintenant traditionnelles concédées aux fraudeurs.

Dans Franc-Tireur, *M. Jean Rous se montre encore plus acerbe et estime que le gouvernement, qui a repoussé, il y a deux mois, les revendications des mineurs, fait preuve d'un singulier cynisme en comptant sur la classe ouvrière pour assurer le succès de l'emprunt :*

Quand il s'agit de choses qui intéressent les ouvriers, comme les salaires et les prix, le gouvernement refuse avec hauteur de les recevoir. Mais quand il s'agit de rallier les capitaux, alors il convoque les délégués de la classe ouvrière avec le sourire.

Est-ce le monde renversé ? Ma foi on le croirait.

Il s'agit de s'entendre. Pour M. Rous, le monde est renversé quand c'est le gouvernement qui gouverne et non les syndicats.

Dans L'Aurore, *M. Robert Bony voit dans l'annonce du nouvel emprunt le premier signe du relèvement national :*

Malgré des années d'incohérences gouvernementales, de lois folles et de décrets saugrenus, il est évident aujourd'hui que la France s'est relevée.

Finis les tickets de pain. Bientôt l'acier en vente libre.

L'emprunt tel qu'il s'annonce peut permettre d'équilibrer l'économie française — prix et salaires — autour d'un coefficient de 18 ou de 20 par rapport à 1938.

LE RAPPORT DE LA COUR DES COMPTES *(Suite).*

Sous ce titre : « Le Citoyen en face de l'Etat », Le Bulletin de France-Documents *s'étonne que la commission « dite de gaspillage, chargée, par autorité supérieure, de noyer le rapport de la* Cour des Comptes » *n'ait pas inscrit tout d'abord à son programme l'affaire du camp d'internés de La Chauvinerie :*

Les détournements de nourriture ont causé la mort de deux cent cinquante personnes sous-alimentées, parmi lesquelles de jeunes enfants « internés civils ».

Le scandale est d'autant plus grave que le commandant du camp a été mis à la retraite avec pension, alors qu'il n'y avait pas droit. Lors de son départ, il se fit payer par la préfecture, sur la base de 180 francs par jour, une indemnité pour l'automobile dont il faisait usage sans motif et on lui remboursa, à titre de frais, le montant de certaines denrées volées par lui aux prisonniers.

Deux cent cinquante morts : l'affaire valait d'être traitée en premier. Mais s'attaquer à l'affaire de La Chauvinerie, c'était s'attaquer à tout le régime pénitentiaire depuis la Libération : c'est un chapitre sur lequel il y a beaucoup trop à dire. La commission a donc prudemment commencé par les dépenses engagées pour la réception des prisonniers. Est-il un chapitre sur lequel il soit plus facile d'ergoter ? « Je ne nierai pas, Messieurs, qu'il y ait eu des gaspillages, des réquisitions inutiles, des dépenses somptuaires... Mais reportez-vous, Messieurs, à cet été radieux de 1945, alors que de toutes parts, par les routes, par les airs, nous arrivaient chaque jour, par milliers, ceux que nous attendions depuis des années...

« Alors que toute la France frémissait d'espérance — et parfois d'angoisse — avions-nous le temps, Messieurs, de compter les assiettes et les abris ? Nous avons vu trop grand, je le reconnais. Nous auriez-vous pardonné d'avoir vu trop petit ?... » Le moindre politicien de chef-lieu de canton serait capable de trousser le discours.

L'auteur de l'article ajoute que M. Capitant, « pour corser un peu le scénario », a demandé que la Commission étendît ses investigations aux budgets de Vichy. Manière de détourner l'attention d'un passé trop proche :

Les ministres de Vichy sont tous passés par la prison ; trois d'entre eux ont été fusillés ou assassinés ; d'autres sont encore détenus. Tous — même ceux qu'on a dû acquitter — sont privés d'une partie de leurs droits civiques. Il est assez fâcheux qu'un des fondateurs de la quatrième République se dresse aujourd'hui pour nous crier : « Nous n'avons pas fait pire... C'est Vichy qui a commencé. » Il ne s'agit, certes, que d'argent. Mais si certains ministres de Vichy ont gaspillé, aucun n'en a tiré profit.

Les magistrats instructeurs ont épluché, avec acharnement les comptes personnels des prévenus : il a bien fallu reconnaître qu'aucun n'était sorti de l'hôtel du Parc plus riche qu'il n'y était entré. Aucun n'a emporté les tapisseries, ni les pendules du Mobilier national et il n'y a pas eu alors d'affaire Gouin. Au surplus, la responsabilité de l'un n'atténuerait pas la responsabilité de l'autre : les ministres et les vedettes de la Libération ne nous ont pas ménagé les leçons de morale ; ils sont arrivés au pouvoir comme les représentants de la pureté, de l'honneur, de l'intransigeance patriotique. Le pays a le droit d'être exigeant.

On le voit : l'affaire du rapport de la Cour des Comptes ne fait que commencer. On suivra avec un intérêt tout particulier les travaux de la Commission parlementaire.

MENUS-PROPOS

A TRAVERS PARIS

Les trois événements bien différents par leur nature et leur importance, qui ont occupé l'opinion parisienne dans la seconde quinzaine de janvier, sont : *l'épidémie de grippe italienne*, *l'emprunt* et *la nouvelle loi sur les loyers.*

L'épidémie de grippe a surmené le corps médical à tel point qu'on a songé à lui donner un supplément d'essence qu'il a bien mérité. Les cliniques et les hôpitaux n'avaient plus de place disponible, les administrations étaient plus ou moins désorganisées par des absences. Les savants, à ce sujet, ont réservé au public une grande satisfaction intellectuelle : ils ont déterminé quel était le virus de la grippe italienne. On ne sait pas encore s'ils ont trouvé un procédé nouveau pour le combattre. Fort heureusement les moyens classiques dont dispose la médecine ont suffi à rétablir les malades et à enrayer l'épidémie.

L'emprunt de cent milliards, dont le principe était décidé depuis quelque temps déjà, a été révélé au public dans la soirée du vendredi 21 janvier. A cette occasion la Bourse a été fermée dans l'après-midi du vendredi. Le secret avait été bien gardé en ce qui concerne les modalités de cet emprunt. Le public, qui avait constaté avec mélancolie que les précédents emprunts auxquels il avait souscrit avaient subi à la Bourse, au cours de ces dernières années, une baisse assez sensible, a appris, avec un étonnement candide et généreux, qu'il allait être récompensé de sa patience et de sa confiance. Il pourra en effet souscrire en versant la moitié de la souscription en espèces, et en remettant, pour l'autre moitié, les titres des anciens emprunts, qui seront repris pour leur valeur nominale. Cette innovation ingénieuse est, croyons-nous, sans précédent dans la législation française. Au milieu de nos difficultés financières qui sont loin d'être terminées et qui dépendent toujours du climat politique, elle a été un moment agréable pour le contribuable et pour le prêteur.

Quant aux loyers, ils ont invité la population française à un effort mathématique qu'elle n'attendait pas. Quels travaux ont été imposés aux architectes, aux gérants, aux propriétaires ! Et quelles énigmes pires que celles des mots croisés de feu Tristan Bernard ou de Favalelli ont surgi devant les malheureux locataires qui n'étaient pas préparés à devenir soudain arpenteurs et géomètres ! Assurément il était question depuis longtemps de faire quelque chose en faveur des propriétaires qui ont eu de dures années à passer, mais était-il indispensable, au lieu de laisser certaines libertés dans les arrangements avec les locataires, de leur infliger un plan rigide où il faut énumérer aussi bien le nombre des robinets et des lavabos, que la largeur des lucarnes et la hauteur des plafonds ?

Heureux Diogène, occupant d'un tonneau dont il ignorait le diamètre, dont il ne connut jamais la surface corrigée, et qui pria tout simplement Alexandre le Grand de se retirer de devant son soleil sans être obligé de calculer le jour que lui faisait perdre la stature du héros.

***

M. Baumgartner, directeur du *Crédit National*, bien connu par sa science financière, ses éminentes qualités administratives, la fermeté de son caractère, est nommé *Gouverneur de la Banque de France.* Cette nomination a été accueillie de la manière la plus favorable.

***

L'Ecole de Saint-Cyr vient d'être l'objet d'une décision qui a eu un grand retentissement dans le monde militaire et dans le monde des jeunes candidats. On va rendre aux Saints-Cyriens *la grande tenue*, avec les gants blancs et le casoar.

***

Au Musée des Arts décoratifs, Pavillon de Marsan, vient de s'ouvrir l'*Exposition des Plastiques modernes.* Nul n'ignore que les matières plastiques sont appelées à jouer un rôle très important dans la vie moderne. Ces matières pénètrent petit à petit dans chaque foyer sous des formes diverses et, pendant de longues années encore, leur importance ne fera que s'accroître.

L'entrée de cette exposition très intéressante, est réservée à la présentation des matières plastiques et à tout ce qui les compose : bois, sel marin, chaux, charbon, eau, lait, pétrole, sans parler de l'air que l'on ne voit pas. Aux murs, des panneaux dessinés nous montrent des cornues et des appareils plus ou moins compliqués dans lesquels on obtient le chlorure de *Polyvinyle*, les *phénoplastes*, les *Polyamides*, et l'on passe à la *compression*, l'*injection*, l'*extrusion*, pour s'arrêter au piston qui transfert. Et parmi des centaines de plastiques on indique au visiteur les noms les plus connus : *Ambrolithe*, *Bakélite*, *Cellophane*, *Celluloïd*, *Ebenoïd*, *Plastex*, *Plexiglas*, *Vinylite*, *Vulcoïd*.

On peut voir beaucoup d'objets d'usage courant, des téléphones, des ventilateurs, nombre de pièces détachées pour l'électricité. Il y a même tout un choix d'instruments de jazz

Une maison de Londres présente un grand choix de porte-manteaux aux couleurs claires et agréables, des râpes à fromage, des plateaux variés. A côté, de la vaisselle, des tasses, coquetiers, boîtes de cuisine, voire des appliques électriques. Une autre maison offre aux ménagères des pinces à linge rose, jade, vert pâle. Un peu plus loin toute une série de beaux verres, de meubles de poupée, et, mêlant l'utile à l'agréable, cette même maison nous révèle qu'à l'aide de ses doubles briques transparentes, épaisses d'environ cinq centimètres, on peut constituer des cloisons lumineuses et de la couleur qui agrée à l'habitant. Et quels luxueux cabinets de toilette pourra-t-on faire avec ces dalles qui ont la séduction des plus beaux marbres !

Une vitrine très joliment garnie offre à notre admiration des bijoux, bracelets, colliers, boutons artistement travaillés par l'atelier Victor Linton. On voit encore des pulvérisateurs de toutes formes, des sacs à main, des valises. Nombreux sont les jeux de dames et les jeux d'échecs dont l'un est aussi transparent que du cristal de roche.

Une petite salle est réservée aux tissus. Tissus unis ou à fleurs, en Nylon de Bucol, dont s'est servi Jansen pour garnir de beige une ravissante chaise basse, tandis que Salva expose des fauteuils capitonnés de tissu clair à fleurettes. On doit à M. Ch. Bouy une bien jolie démonstration en Plexiglas ; son salon, tout tendu de velours rouge et que l'on a tout de suite envie d'appeler le salon vénitien, est garni d'une profusion de lustres, de torchères, d'appliques, de bougeoirs qui forment un ensemble étincelant.

Au fond, à gauche, un paravent crème sur lequel tombe une pluie de feuilles d'or, retient un moment notre attention vite sollicitée par un autre spectacle merveilleux, un paravent noir brillant comme l'onyx au milieu duquel se détache trois corps de femmes qui semblent de cristal.

Cette exposition nous montre avec quelle ingéniosité les artistes savent utiliser les matières nouvelles et en tirer les plus heureux effets.

IL Y A CENT ANS

Un ensemble de faits qui se sont produits depuis le 24 février invite à examiner l'état de l'opinion. Les journaux constatent que l'élection du Président de la République, la session des conseils généraux et diverses manifestations départementales permettent une mise au point intéressante : le mouvement des esprits, surtout dans les provinces, atteste que la population est lassée des désordres révolutionnaires et veut retrouver une vie politique raisonnable et équilibrée.

Les signes notés par la presse sont les suivants. D'abord l'impopularité de l'Assemblée considérée comme un obstacle au rétablissement de l'ordre et de la tranquillité publique. Ensuite le déplacement de l'influence politique et l'attitude des départements qui s'opposent à l'omnipotence des clubs parisiens. Enfin l'attitude du ministère qui sent que la réelle puissance politique n'est plus dans l'Assemblée, et qui s'appuie sur l'opinion, spécialement sur l'opinion des provinces. Tous ces sentiments ont été plus ou moins clairement manifestés par l'élection en décembre du Président de la République, élu par six millions de voix qui ont ainsi marqué leur désapprobation de la révolution de février 48.

Les ministres, qui ont une si lourde tâche, font ce qu'ils peuvent pour défendre les grands intérêts publics contre les intrigues parlementaires et contre les factions des rues. Ce n'est pas toujours facile. Leur manière d'être républicains ne plaît pas aux républicains conquérants de l'année précédente ; ces doctrinaires se considéraient comme investis du droit de tout faire, et du droit de traiter d'hérétique quiconque ne s'inclinait pas devant eux, et tout en invoquant sans cesse l'autorité du suffrage universel, ils préfèrent ne pas le consulter. Les ministres, qui, cependant, n'ont pas inventé le suffrage universel, n'ont pas peur de le consulter. Ils voudraient, écrit un chroniqueur, « une république dont tous les rouages ne fussent pas disloqués rien qu'à tourner ; des libertés qui profitassent à tout le monde, au lieu de privilèges qui ne profitent qu'aux partis ». Ils voudraient, ajoute-t-il, « soit dit sans offenser nos lois, faire la meilleure des républiques, avec la pire des constitutions ». De tous côtés, on commence à parler de la prochaine Assemblée, des grands devoirs qui l'attendent, et des espérances qu'elle inspire.

***

Une nouvelle qui a éveillé un intérêt dans le monde entier est la découverte des mines d'or de Californie. Cette découverte a été faite par hasard, sur les terrains où s'est installé depuis dix-huit ans un ancien officier suisse qui est venu en Amérique et qui s'est consacré avec succès à l'agriculture et à l'élevage. Elle a causé d'autant plus d'émotion que l'or a été trouvé en abondance sur les bords du *Sacramento* et qu'aucun travail spécial n'a été nécessaire pour le ramasser à la surface de la terre ou en creusant légèrement. Il est impossible présentement d'évaluer l'étendue du gisement et d'apprécier les perspectives d'exploitation. Ce qui est certain, c'est que beaucoup de monde se précipite, et que des voyageurs commencent d'arriver en foule. Le résultat est que nombre de personnes ont quitté leurs occupations, et que les subsistances et les objets de première nécessité atteignent des prix inconnus : un baril de farine a été payé 250 francs, un chapeau 70 francs, une couverture de laine 400 francs. La main-d'œuvre devient rare, et un garçon d'hôtel a été payé jusqu'à 9.000 francs par an.

Les journaux s'abstiennent de prophéties. Ils notent cependant que la colonisation d'une riche contrée par une race entreprenante et active comme les Américains peut avoir une grande influence sur l'évolution du commerce et les destinées du monde. Ils croient en particulier que le génie américain

n'hésitera pas à ouvrir un jour *l'isthme de Panama*, et que ses entreprises seront favorables au progrès et à la civilisation.

***

Un arrêté du Président de la République en date du 20 janvier, porte ce qui suit :

« La dignité de gouverneur des Invalides pourra être conférée, à l'avenir, soit à un maréchal de France, soit à un général de division en activité ou en retraite. »

***

— M. le général Gourgaud a été élu le 23 janvier colonel de la 1re légion, au scrutin de ballotage, par 3.494 voix sur 6.025 votants.

M. Lucien Murat a obtenu, 2.459 voix.

Il y a eu 72 voix perdues.

— M .Napoléon Bonaparte, fils de Jérôme Bonaparte a été élu colonel de la 2e légion de la banlieue, par 3.962 voix sur 6.169 votants.

Les autres voix se sont ainsi réparties :

MM. Michel, 1.951 ; Barbès, 137 ; voix perdues : 58.

***

Le ministre de l'Instruction publique vient d'adresser une circulaire aux recteurs des diverses académies universitaires pour les engager à propager la connaissance des petits traités que publie l'Académie des Sciences morales et politiques et à les faire distribuer partout où ont pénétré les mauvaises doctrines qu'ils sont destinés à combattre.

***

Un service anniversaire pour le repos de l'âme de Charles Bonaparte, père de l'empereur Napoléon, a été célébré jeudi 25 janvier, à onze heures, en l'église de Saint - Leu - Taverny.

On sait que les restes mortels du père de l'Empereur et ceux de l'ex-roi de Hollande, père du président de la République, sont déposés dans cette église.

***

A l'Académie française M. le duc de Noailles a été élu au fauteuil de Chateaubriand.

***

Le Président de la République a visité l'Ecole Polytechnique. Sa visite était inattendue, mais le général Poncelet, commandant de l'Ecole, étant présent a pu le recevoir entouré de son état-major. Il a successivement visité les salles d'études, le laboratoire, les dortoirs et l'infirmerie. Avant de partir il a passé en revue les deux divisions de l'Ecole qui ont défilé devant lui, magnifiquement, ce qui a valu de vifs compliments au général Poncelet. Le Président a fait lever toute les punitions et a accordé une sortie extraordinaire à tous les élèves.

***

On annonce la mort du lieutenant général de Caffarelli, grand cordon de la Légion d'honneur, ancien aide de camp de l'Empereur, ainsi que ministre du royaume d'Italie, membre de la chambre des Pairs depuis 1830.

— Un des vieux soldats de l'ancienne armée, le capitaine Maravel, vient de mourir au Blanc dans sa 83e année. Volontaire à 15 ans il fit les *campagnes de Belgique et d'Italie*, fut grièvement blessé au *siège de Valenciennes* et à *Saint-Georges*. Il fit également toute la *campagne d'Egypte*, où il était lieutenant au régiment des dromadaires, commanda son régiment à la bataille de *Damiette* et s'y distingua particulièrement. Embarqué sur « *la Sirène* » et de là sur « *l'Achille* », il fut fait prisonnier à *Trafalgar* où les Anglais le ramassèrent sur l'eau après l'incendie du vaisseau qu'il montait.

***

— De Trieste on annonce que M. Mussurus, ex-ambassadeur du sultan à Athènes, est arrivé ici aujourd'hui et a été accueilli par une salve d'artillerie. M. Mussurus se rend à Olmütz pour complimenter, de la part du sultan, l'empereur François-Joseph Ier sur son avènement.

***

De Valenciennes on signale : « Le choléra asiatique, qui s'était manifesté depuis trois semaines environ à Valenciennes, a, aujourd'hui complètement disparu. Nous mettons autant d'empressement à annoncer cet heureux résultat que nous avons mis de soin à cacher la présence du fléau dans notre ville. »

***

On écrit de Romilly, à l'*Aube*, journal de Troyes, que M. Casimir-Périer, touché de la profonde misère sous le poids de laquelle gémissent quatre à cinq cents pères de famille de Romilly actuellement sans travail, a fait distribuer à ces malheureux 120 doubles décalitres de pommes de terre et 1.400 kilogrammes de pain.

***

Voici la première fois depuis de longues années que la fabrication du sucre indigène se montre en décroissance. D'après le tableau inséré au *Moniteur* le nombre des fabriques en activité était tombé, au 1er janvier dernier, de 306 à 283 et la production est tombée dans les mêmes proportions. En somme la sucrerie indigène est en souffrance.

Le sucre colonial, de son côté, est dans une situation identique sinon pire encore ; il y a mévente et accumulation de produits. Une solution s'impose : abaissement de l'impôt sur les sucres de toute origine, ce qui rendra à la consommation un prix normal de cette denrée, le prix où on la paie chez nos voisins de Suisse, de Belgique ou du Piémont c'est-à-dire à 10 ou 12 sous la livre.

***

La foule des danseurs semble vouloir reprendre le chemin des bals de l'Opéra. Voici les recettes des trois bals qui ont été donnés jusqu'ici à l'Opéra :

1er bal.......	7.300	francs
2e bal.......	6.715	—
3e bal.......	8.941	—
Au total....	22.956	—

Le dernier bal a été très animé. La recette de ce bal a dépassé la recette de celui qui a eu lieu, à pareille époque, il y a un an.

***

On écrit de Londres : « M. Whislaw, ingénieur civil de Londres, vient d'employer la gutta-percha à la construction d'un porte-voix de très grande longueur (300 mètres environ). M. Whislaw a donné à ses porte-voix le nom de *Télakouphanon*. Ainsi on peut avoir, avec une personne éloignée, une conversation aussi longue que l'on veut et sans être entendu par les personnes qui se trouvent dans l'espace intermédiaire.

Pour appeler l'attention des personnes auxquelles on se propose de parler par le moyen du *Télakouphanon* on met dans un bout de l'instrument un sifflet, et le son de ce sifflet, en passant par le porte-voix, acquiert la force de celui d'un trombone. Dans la dernière séance de l'*Association Britannique* et devant cette compagnie M. Whislaw a appliqué sa bouche à l'une des extrémités d'un Télakouphanon de 90 pieds de longueur, tandis qu'à l'autre extrémité était un cor de chasse tenu par une autre personne ; l'ingénieur joua l'air de *God save the King* et ainsi le cor recevait le souffle d'une personne placée à presque cent pieds de distance. Après cette expérience, M. Whislaw s'est adressé à l'évêque de Saint-Davis qui se trouvait présent et, en plaisantant, lui assura qu'un pasteur chargé de deux ou trois cures pourrait transmettre de son cabinet et sans quitter son fauteuil un même sermon à toutes ses églises paroissiales, ce qui a excité l'hilarité du révérend prélat et du reste de l'assemblée.

LES LIVRES

LE GRAND CONTI, par le duc de la Force, de l'Académie française ; 1 vol. in-8. Amiot-Dumont.

Parmi les princes de Bourbon qui ont entouré le trône de Louis XIV et ont participé à sa gloire, l'une des plus brillantes figures est celle du grand Conti. Saint-Simon trace ainsi le portrait du prince : « Un très bel esprit, lumineux, juste, exact, vaste, étendu, d'une lecture infinie, qui n'oubliait rien, qui possédait les histoires générales et particulières, qui savait, ou l'avait appris, chaque chose et chaque fait, qui en discernait les sources et qui retenait et jugeait de même tout ce que la conversation lui avait appris, sans confusion, sans mélange, sans méprise, avec une singulière netteté. » Et Saint-Simon ajoute pour définir Conti : « Les constants délices du monde, de la cour, des armées ; la divinité du peuple, l'idole des soldats, le héros des officiers, l'espérance de ce qu'il y avait de plus distingué. »

A seize ans, en 1680, le prince de Conti fait ses débuts à la Cour ; à vingt ans il obtient du Roi un régiment de cavalerie et bientôt il s'illustre dans les guerres. D'abord au loin et contre les Turcs, dans l'armée de Sobieski, roi de Pologne, puis plus tard sur le Rhin et en Flandre. Il est au siège de Namur, à Steinkerque, à Nerwinde. Il est devenu lieutenant général, mais il n'est guère en faveur auprès de Louis XIV qui lui garde rancune de certaines lettres imprudentes ; aussi ne peut-il succéder à Luxembourg au commandement de l'armée de Flandre. Mais Sobieski meurt et Conti est élu roi par la diète polonaise ; vaine élection car son trône lui échappe. Ainsi dans l'existence du prince de Conti se succèdent fêtes et splendeurs de la Cour et, sous cet éblouissant décor, intrigues, rivalités et haines secrètes ; scènes de guerre dignes d'inspirer un Van der Meulen ; expéditions lointaines en pays quasi-barbare. Tous ces épisodes d'une vie qui devait se terminer brusquement alors que Conti n'avait que quarante-cinq ans, revivent, s'animent dans le beau livre du duc de la Force, en des chapitres où l'éminent historien, spécialiste du XVIIe siècle, a su rendre accessible au lecteur, sous la plus agréable des formes, une abondante et sûre documentation.

LES EVANGILES DE LA VIERGE, par Daniel-Rops ; 1 vol. pet. in-8. Robert Laffont.

Ce nouveau livre de Daniel-Rops, l'éminent historien du Christianisme, se divise en deux parties ; la première s'intitule : Comment connaissons-nous la Sainte Vierge ? et l'auteur y répond à cette question souvent posée : la Vierge Marie est-elle un personnage historique ? De même que dans son beau livre, *Jésus en son temps*, il avait exposé d'une façon définitive les arguments qui fondent l'historicité incontestable du Christ, de même ici, il démontre qu'on ne saurait mettre en doute l'existence historique de sa mère. Cependant une remarque s'impose à tout lecteur de l'Écriture sainte. Entre la place immense que tient, dans la dévotion actuelle, Marie, Mère de Dieu, médiatrice auprès de lui, et celle qu'occupe son personnage dans l'Évangile, il semble qu'il n'y ait pas de commune mesure. Comment donc s'est développé ce culte marial, aux caractères si touchants ? Et plus particulièrement, comment sont apparus certains éléments de la foi catholique, que la liturgie confirme, mais dont on chercherait en vain l'affirmation dans les textes, par exemple la croyance en l'Assomption glorieuse de Marie ? C'est aussi à de telles questions que répond le livre de Daniel-Rops. Enfin les nombreuses œuvres d'art inspirées par la Vierge suscitent d'autres interrogations. On voit par exemple de curieux détails accompagner l'histoire de sa naissance, de son mariage, et le mystère de l'Incarnation a suggéré aux peintres divers symboles. Où les artistes, ceux du Moyen Age surtout, ont-ils pris les éléments de ces représentations ? Quelle créance faut-il accorder aux textes apocryphes où beaucoup ont puisé ? A ces questions encore Daniel-Rops apporte des réponses fortement documentées.

La seconde partie de l'ouvrage est formée de textes sur la Vierge, évangiles canoniques, passages empruntés aux Pères de l'Église, textes apocryphes que l'auteur accompagne de commentaires. Quarante planches reproduisent les œuvres d'artistes de siècles divers, qui ont pris pour sujets des épisodes de la vie de la Vierge.

LES LIVRES

SPLENDEURS, MISERES ET CHIMERES DE M. DE CHATEAUBRIANT, par Maurice Levaillant, 1 vol. in-8, ill. Albin Michel.

A l'occasion du centenaire de la mort de Chateaubriand, M. Maurice Levaillant vient de donner une nouvelle édition, largement accrue, du livre qu'il publiait, il y a vingt-cinq ans, sur les *Splendeurs et misères* du grand écrivain. Non seulement on y retrouve les documents inédits provenant de celui que Mme de Chateaubriand appelait « le premier gentilhomme » de la chambre de son mari, mais on y trouve aussi le fruit de la très vaste érudition de l'auteur et une mise à jour de tout ce qui a été découvert depuis 1922 sur les sujets traités. Un dernier chapitre complète l'ouvrage qui mène le lecteur de 1830 à la révolution de 1848 et à la chute de Louis-Philippe. Souvent l'érudit qui voit apparaître une nouvelle biographie d'un grand personnage regrette qu'au lieu de cette nouveauté on n'ait pas, tout simplement, réédité un livre, ancien et épuisé, d'une valeur infiniment supérieure. Nul ne se plaindra de cette réédition qui, enrichie de chapitres inédits, apporte la preuve que l'ouvrage de M. Maurice Levaillant a allègrement supporté l'épreuve d'un quart de siècle.

CHOIX DE LETTRES ADRESSEES PAR ROMAIN ROLLAND A MALWIDA VON MEYSENBUG, avec un avant-propos par Édouard Monod-Herzen ; Cahiers Romain Rolland n° 1, 1 vol. pet. in-8. Albin Michel.

Dans la très belle étude qu'il a consacrée à *la Pensée religieuse de Romain Rolland* et que *La Revue*, a publié dans sa livraison du 15 janvier, Paul Claudel fait allusion, à diverses reprises, à cette correspondance de l'auteur de *Jean-Christophe* avec Malwida von Meysenbug. Malwida von Meysenbug, une Hessoise descendante de Français émigrés après la révocation de l'Édit de Nantes, et Romain Rolland se rencontrèrent en 1889 chez l'éminent historien Gabriel Monod. D'une vaste intelligence et d'une haute culture, s'intéressant à la fois à la philosophie, à la poésie, aux beaux-arts, à la politique, en relations à diverses époques avec Liszt, Wagner, Lenbach, etc... Malwida avait consacré une large partie de son existence à l'enseignement public ou privé avant de sentir s'éveiller en elle une vocation d'écrivain qui lui inspira des livres tels que *Mémoires d'une Idéaliste*. Romain Rolland était alors un jeune universitaire de vingt-trois ans, membre de l'École de Rome, tandis que Malwida von Meysenbug était déjà septuagénaire, mais gardait une surprenante jeunesse d'esprit. Dès 1890 s'engagea entre eux une correspondance régulière qui devait durer jusqu'à la mort de Malwida, en 1903. Durant ces années, cette femme supérieure reçut toutes les confidences de Romain Rolland sur l'évolution de sa pensée, de sa vie morale. Elle exerça sur le jeune écrivain une influence capitale. « Que ne lui ai-je dû ? a-t-il écrit. Elle fut mon principal, presque mon unique appui pendant les dix années les plus dures de mes débuts à Paris... En ce sens, j'ai été créé par Malwida. » Les lettres de Romain Rolland constituent un document de premier ordre pour l'histoire de sa jeunesse et de sa formation.

NOUVELLE HISTOIRE D'ANGLETERRE, par Jean Allary ; 1 vol. in-8. Hachette.

Cette *Nouvelle Histoire d'Angleterre* est à la fois un livre de lecture agréable, car le récit est d'un mouvement vif et alerte, et un volume de sûre érudition que l'on peut consulter en toute confiance. A la suite de chaque chapitre, une bibliographie, établie avec compétence, donne la liste des meilleurs ouvrages, anglais ou français, sur l'époque envisagée. Successivement, l'auteur retrace les origines complexes du peuple anglais et les différentes phases de son histoire : conquête normande, période des Plantagenets, guerre de Cent ans, guerre des Deux Roses, les Tudors et la Renaissance, les Stuarts. Puis, il accorde une très large part à l'époque moderne qui s'ouvre avec la révolution de 1688. Après les chapitres consacrés à l'Angleterre du XVIIIe siècle, voici, exposée avec maîtrise, la lutte contre Napoléon. Enfin, c'est l'évolution industrielle du pays au XIXe siècle, la période victorienne marquée par trois grands noms — la reine Victoria elle-même, Disraeli, Gladstone — et où la Grande-Bretagne achève son expansion coloniale commencée au XVIIIe. L'Empire britannique est désormais constitué. Sa puissance lui permettra de soutenir l'effort colossal des deux guerres mondiales...

Imprimé en France. — Imprimerie E. PIGELET, 189-191, boulevard Voltaire, PARIS (XIe)
Dépôt légal n° 345 — 1er trimestre 1949 — Editeur n° 1

Le Rédacteur en chef gérant:
L.-J Arrigon

L'Administrateur-adjoint:
Georges Finaud.

LES LIVRES

LA CARAVANE DE PAQUES, roman, par Roger Vercel ; 1 vol. in-16. Albin Michel.

Par un dimanche de Pâques, voici trente ans, la flottille des « bisquines » de Cancale appareillait pour la pêche aux huîtres. Equipée sacrilège en ce jour consacré à fêter la résurrection du Seigneur. C'est sur cet épisode générateur de scandale que s'ouvre le nouveau roman de Roger Vercel. On y assiste aux controverses qu'une pareille sortie des bateaux de pêche déchaîne parmi cette population issue, dit-on, de flibustiers espagnols, où la foi est vive et les passions tumultueuses. La Yande, femme du pêcheur Goulec, maudit ceux qui ont ainsi profané le dimanche de Pâques. Elle prédit les malheurs qui vont s'abattre sur la population. Et ses vaticinations semblent bien se confirmer le jour où les Cancalais découvrent que leurs parcs ne renferment plus que des coquilles vides. Dès lors, on ne reverra jamais plus d'huîtres à Cancale. Sur cette donnée, le grand écrivain de la mer qu'est Roger Vercel a bâti un roman d'une âpreté et d'une beauté saisissantes. La ruine des pêcheurs y a de profondes conséquences. Dans la famille de Goulec, le fils quitte la mer pour exercer le métier de mécanicien, tandis que la fille, cédant aux appels d'un Parisien de passage, va le rejoindre dans la capitale. Yande, sombre figure de tyran domestique, domine le récit de sa carrure puissante. Elle contribue, par sa sévérité, à faire le malheur des siens. Parmi les plus beaux passages, il faut citer celui où le patron Goulec, après avoir sauvé sa bisquine sur les récifs des Minquiers, tombe d'épuisement et se noie au retour. De telles pages s'apparentent à celles qui ont fait la grandeur des *Travailleurs de la Mer* et Goulec apparaît là comme un héros qui égale Gilliath.

LA VIE QUOTIDIENNE SOUS LOUIS XIV, par Georges Mongrédien ; 1 vol. grand in-16. Coll. « La Vie Quotidienne », Hachette.

Spécialiste du Grand Siècle, familier avec son esprit, son décor, sa parade et ses grands premiers rôles aussi bien qu'avec ses plus humbles figurants, M. Georges Mongrédien trace dans ce livre un tableau coloré de la vie en France au temps de Louis XIV. Les traits saisissants, frappants y sont la règle, et l'anecdote, de page en page, apporte son piquant. Tout d'abord le faste et l'éclat de la Cour, en ses diverses phases, au Louvre, à Saint-Germain ou à Fontainebleau au temps de la jeunesse de Louis XIV ; puis, à partir de 1682, au milieu des somptuosités de Versailles, créées au gré du Roi et qui réalisent ses désirs de grandeur, de noble beauté et de majesté. Mais tandis que la foule des courtisans afflue à Versailles et s'y ruine, Paris vit, avec sa population resserrée en d'étroites limites. Pages pittoresques que celles consacrées à la description du « décor de la rue ». Pour un instant, le lecteur devient un contemporain du Grand Roi. Mais tandis que la vieille noblesse d'épée dissipe avec insouciance ses dernières richesses, la bourgeoisie, elle, s'enrichit, s'élève peu à peu, conquiert les grands postes, s'insinue dans la haute noblesse par les mariages et progressivement se substitue en partie à elle en adoptant ses mœurs et en se parant de titres. Comment on se vêt, comment on mange, comment on se distrait sous Louis XIV, M. Georges Mongrédien nous renseigne là-dessus en détail. De très intéressants chapitres nous initient à la vie en province, dans les petites villes, à la campagne, parmi les hobereaux aux maigres revenus et les paysans, et aussi dans le monde laborieux des marchands et des ouvriers.

A LA POURSUITE DU « BISMARCK », par Jacques Mordal ; 1 vol. in-8. Editions Les Deux Sirènes.

Jacques Mordal, à qui l'on doit une Histoire de Dunkerque en 1940, fait aujourd'hui paraître un volume relatant un épisode maritime de la dernière guerre intitulé *A la poursuite du « Bismarck »*. C'est le récit, retracé au moyen d'ouvrages et de documents britanniques ou allemands, de l'odyssée d'un des plus beaux navires de la flotte de guerre allemande, qui, chargé d'aller en secret intercepter les communications alliées dans l'Atlantique, quitte la mer Baltique et livre un combat heureux contre une flotte anglaise dont il coule une des plus modernes unités. Victoire à la Pyrrhus, car le *Bismarck* est suivi à la piste par les reconnaissances navales et aériennes britanniques et finira par être coulé après une résistance opiniâtre. Ecrit avec simplicité, animé d'un mouvement progressivement accéléré, ce récit naval offre l'intérêt du plus passionnant des romans. Nous avons déjà signalé le talent de Jacques Mordal, — pseudonyme d'un jeune officier ayant déjà des services de mer fort appréciables, — comme plein de promesse. Ce livre en apporte l'éclatante confirmation.

Imprimé en France. — Imprimerie E. Pigelet, 189-191, bd Voltaire, Paris (XIe)
Dépôt légal n° 345 - 1er trimestre 1949 - Editeur n° 1

Le Rédacteur en chef gérant : L.-J. Arrigon

L'Administrateur-adjoint Georges Finaud